

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

Par

CHRISTINE PAGÉ

LE DÉVELOPPEMENT DE L'IDENTIFICATION MASCULINE CHEZ LE

GARÇON D'UNE FAMILLE DONT LE PÈRE EST ABSENT

(ILLUSTRATION CLINIQUE)

NOVEMBRE 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier monsieur Louis Brunet, notre directeur de thèse, qui a accepté de diriger ce travail et qui nous a permis de nous rendre au bout de cette grande aventure par la pertinence de ses commentaires ainsi que par la richesse de son expérience clinique et de ses connaissances théoriques.

Nos remerciements s'adressent également à notre famille, nos collègues et amis qui ont toujours été présents pour nous soutenir et nous encourager, principalement dans les moments plus difficiles. Nous leur serons toujours reconnaissants de nous avoir permis de mener ce projet à terme.

Nous remercions tout spécialement Victor et sa famille pour leur précieuse collaboration sans laquelle il n'aurait pas été possible d'illustrer cliniquement cette étude.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	p.1
1. Description de la situation familiale au Québec.....	p.2
2. Statistiques sur les familles monoparentales maternelles.....	p.3
3. Introduction de la situation de l'absence complète du père.....	p.4
CHAPITRE I : LA FONCTION PATERNELLE POUR LE GARÇON.....	p.6
1.1 La place du père dans la société actuelle.....	p.7
1.2 Fonction de tiers séparateur.....	p.8
1.3 Fonction de protecteur de la relation mère-enfant.....	p.11
1.4 Fonction d'autorité symbolique : Père réel, Père imaginaire, Père symbolique	p.13
1.5 Fonction de modèle d'identification pour le garçon.....	p.19
1.6 Fonction d'ouverture sur le monde.....	p.23
1.7 Fonction de père désigné par la mère.....	p.24
CHAPITRE II : LE MONDE DES REPRÉSENTATIONS ET LES REPRÉSENTATIONS INTERNES DU PÈRE.....	p.27
2.1 Le monde des représentations.....	p.28
2.1.1 Les concepts de représentation, représentation de choses, représentation de mots.....	p.28
2.1.2 Le monde des représentations selon Sandler et Rosenblatt.....	p.29
2.1.3 Traumatisme, représentation et symbolisation selon Roussillon.....	p.30
2.1.4 Les imagos parentales.....	p.33
2.2 Les représentations internes du père et l'absence paternelle.....	p.35
2.2.1 Le père interne.....	p.35
2.2.2 Le père imaginaire.....	p.38
2.2.3. Représentations paternelles et absence du père.....	p.40

CHAPITRE III : ABSENCE DU PÈRE ET DÉVELOPPEMENT DE LA RELATION MÈRE-FILS.....	p.46
3.1 Naissance et symbiose (Mahler).....	p.47
3.2 Séparation –individuation (Mahler).....	p.50
3.3 La ligne de développement de l'autonomie affective (Anna Freud).....	p.56
3.4 Complexe d'Œdipe et angoisse de castration.....	p.58
3.5 Impacts de l'absence du père sur le Surmoi, l'Idéal du Moi et le Moi idéal.....	p.62
3.6 Les recherches empiriques sur les relations fusionnelles mère-fils et la surprotection maternelle.....	p.64
CHAPITRE IV : ABSENCE DU PÈRE ET DÉVELOPPEMENT DE L'IDENTIFICATION MASCULINE DU GARÇON.....	p.73
4.1 Construction de l'identité sexuelle.....	p.74
4.2 Impact de l'absence paternelle sur le développement de l'identification masculine.....	p.78
4.2.1 Le processus d'identification.....	p.78
4.2.2 Le développement de l'identification masculine.....	p.79
4.2.3 Les recherches empiriques sur l'identification masculine et l'absence du père.....	p.82
4.3 L'absence du père et la confusion de l'identité de genre et des rôles sexuels.....	p.84
4.3.1 La construction de l'identité de genre.....	p.85
4.3.2 Les recherches empiriques sur l'identité de genre, les rôles sexuels et l'absence paternelle.....	p.86
4.4 Les effets de l'absence du père sur le développement de l'orientation sexuelle....	p.90
4.4.1 Le développement de l'orientation homosexuelle.....	p.91
4.4.2 Les recherches empiriques portant sur l'homosexualité masculine et l'absence du père.....	p.99
4.4.3 Les études empiriques sur le choix d'objet amoureux et l'absence du père.....	p.105

CHAPITRE V : ABSENCE DU PÈRE, AGRESSIVITÉ ET COMPORTEMENTS DÉLINQUANTS CHEZ LE GARÇON.....	p.108
5.1 Position schizo-paranoïde et position dépressive (Melanie Klein).....	p.109
5.2 L'agressivité en termes psychanalytiques.....	p.116
5.3 Les racines de la délinquance en termes psychanalytiques.....	p.122
5.4 Les recherches empiriques sur l'absence du père et les comportements agressifs et délinquants chez les garçons.....	p.131

CHAPITRE VI : ABSENCE DU PÈRE, COMPORTEMENTS AUTODESTRUCTEURS ET PSYCHOPATHOLOGIES CHEZ LE GARÇON.....	p.139
6.1 Les comportements autodestructeurs.....	p.140
6.1.1 Les comportements automutilatoires en termes psychanalytiques.....	p.140
6.1.2 Les comportements suicidaires en termes psychanalytiques.....	p.144
6.1.3 Les recherches empiriques sur les comportements autodestructeurs et l'absence du père.....	p.152
6.2 Les psychopathologies infantiles.....	p.155
6.2.1 Anxiété et angoisse chez l'enfant.....	p.156
1- Les recherches empiriques sur l'anxiété chez les garçons et l'absence paternelle.....	p.157
6.2.2 Dépression chez l'enfant et l'adolescent.....	p.157
1- La dépression en termes psychanalytiques.....	p.157
2- Symptomatologie de la dépression infantile.....	p.161
3- Les recherches sur l'absence du père et la dépression chez l'enfant.....	p.163
6.2.3 Organisations limites chez les enfants et les adolescents.....	p.164
1- L'organisation limite de personnalité en termes psychanalytiques.....	p.164
2- Le rôle du père chez les états limites.....	p.170
6.2.4 Psychoses infantiles.....	p.174
1- La psychose infantile selon Mahler.....	p.174

2- Le rôle du père dans la psychose.....	p.176
3- Représentation et symbolisation chez les psychotiques.....	p.178
4- Forclusion du Nom-du-Père.....	p.182
5- Les recherches empiriques sur l'absence du père et la psychopathologie infantile.....	p.186
CONCLUSION DU CONTEXTE THÉORIQUE.....	P.191
CHAPITRE VII : MÉTHODOLOGIE.....	p.195
7.1 Sujet.....	p.196
7.2 Instruments de mesure.....	p.196
7.3 Procédure.....	p.198
7.4 Devis de recherche et plan d'analyse des données.....	p.201
CHAPITRE VIII : ILLUSTRATION CLINIQUE.....	p.203
8.1 Vignette clinique.....	p.204
8.1.1 Présentation de l'enfant.....	p.204
8.1.2 Déroulement des entrevues.....	p.204
8.1.3 Observations en entrevue.....	p.205
8.1.4 Histoire développementale.....	p.205
8.1.5 Histoire familiale.....	p.207
8.1.6 Histoire médicale.....	p.210
8.2. Analyse des verbatims.....	p.210
8.2.1 Manifestation des symptômes.....	p.210
8.2.2 Discours sur le père, les hommes, le masculin.....	p.213
1- Les souvenirs de la famille unie.....	p.213
2- Les fragilités, les doutes et les déceptions en lien avec la figure paternelle.....	p.215
3- Les sentiments de colère face à la figure paternelle.....	p.225

4- La rivalité masculine.....	p.231
5- Les figures du Héros.....	p.237
6- Les figures angoissantes et castratrices.....	p.239
7- L'identification à une figure paternelle.....	p.244
8- Les désirs et les craintes de rapprochement en lien avec une figure paternelle.....	p.245
8.3 Synthèse de l'illustration clinique.....	p.251
CONCLUSION.....	p.254
1. Synthèse de la recherche.....	p.255
2. Perspectives futures.....	p.262
RÉFÉRENCES.....	p.264
ANNEXE A : FORMULAIRE DE CONSENTEMENT ÉCLAIRÉ.....	p.277

RÉSUMÉ

Il existe aujourd'hui un nombre important de familles monoparentales maternelles dans lesquelles les enfants n'ont plus de contacts avec leur père. Nous nous sommes interrogés sur l'impact de l'absence de ces pères, principalement sur le développement psychoaffectif du garçon. Notre étude tente de cerner la place du père absent dans le développement de l'identification masculine chez le garçon qui, en l'absence de son père, n'a pas nécessairement l'occasion de créer un lien significatif avec une figure masculine à qui s'identifier. Nous nous penchons également sur les dynamiques relationnelles mère-fils qui s'établissent dans le cadre d'une famille où le père est absent.

Cette étude cherche donc à explorer, à travers un relevé de littérature et d'une illustration clinique, l'impact de l'absence du père sous l'angle des différents niveaux du développement psycho-sexuel et plus précisément en ce qui concerne son complexe d'Œdipe. Nous avons également tenté de comprendre les manifestations comportementales, chez le garçon, comme symptômes de ce qui se joue au niveau psychodynamique et intrapsychique.

Ce sont la méthode associative-séquentielle de Brunet (1998) ainsi que le recours à une grille d'analyse structurale d'inspiration psychanalytique qui ont été employées lors d'une étude de cas clinique avec un garçon d'âge scolaire. Ce type d'analyse a été produite sur les associations libres et les verbalisations recueillies lors des séances ainsi que sur le matériel de jeu et les tests projectifs considérés comme les plus pertinents à notre étude c'est-à-dire une compréhension élaborée de l'impact de l'absence paternelle sur l'intériorisation des images masculines et le développement de l'identification masculine chez le garçon ainsi que sur son rapport aux images maternelles et à la sexualité. Nous avons également voulu étudier les différentes problématiques pouvant être associées à l'absence du père dans la vie de ce garçon.

Les résultats de cette étude de cas clinique nous ont permis de conclure, à partir de la réalité psychique de ce garçon, qu'il ressent, d'une part, de l'angoisse à se retrouver seul avec un substitut paternel, ce qui peut faire ressurgir le désir conflictuel de se

retrouver seul avec un homme et de l'autre, l'angoisse de la rivalité oedipienne. D'autre part, nous avons pu établir, à partir de certaines verbalisations, que ses représentations paternelles internes nous suggèrent une relation paternelle à la fois affectueuse et compétitrice avec un père avec qui il est possible de réaliser une compétition saine dans un contexte d'acceptation et de reconnaissance et ce, malgré l'absence réelle de son père dans sa vie quotidienne.

Notre étude s'appuie sur des concepts qui correspondent à notre questionnement clinique tels que : l'absence du père, la relation mère-fils, la fonction paternelle, la fonction maternelle, les images parentales et l'identification masculine.

INTRODUCTION

1. Description de la situation familiale au Québec

Les trois dernières décennies ont vu évoluer de façon très rapide les structures familiales de la société québécoise. D'après Statistique Canada, au Québec, en 2001, 13,2% des enfants et adolescents âgés de 0 à 17 ans vivaient dans une famille monoparentale maternelle. De plus, toujours en 2001, 23% des familles vivant à Montréal étaient monoparentales maternelles. Le taux de monoparentalité, avec la mère comme parent responsable de la famille, serait donc de 10% plus élevé à Montréal qu'au Québec dans sa totalité. On a également dénombré, en 2003, un nombre de divorce au Québec de 53,5 % comparé à 8,8% en 1969. C'est donc dire qu'en l'espace de 25 ans, les structures familiales de la société québécoise et par le fait même, l'éducation donnée aux enfants québécois, se sont modifiées de façon significative.

Selon l'Organisation pour la Sauvegarde des Droits des Enfants (O.S.D.E.), un groupe de recherche québécois sur les phénomènes de la société occidentale, les profondes modifications structurelles subies par les sociétés occidentales au cours des dernières décennies et principalement les ruptures d'union et l'éclatement des familles sembleraient avoir eu de nombreuses conséquences négatives sur les enfants, les adolescents, les parents et les grands-parents. Les problèmes de consommation de drogue, le suicide, les comportements délinquants ainsi que le décrochage scolaire en seraient de bons exemples, selon eux. Toujours selon l'O.S.D.E., en collaboration avec le Tribunal de la Jeunesse, les adolescents semblent ressentir de grandes frustrations et angoisses liées aux conflits conjugaux, à la séparation ou au divorce de leurs parents. Suite à l'éclatement de la famille, il s'en suivrait de façon régulière un désengagement paternel ainsi qu'un manque de figure masculine significative qui amènerait de grandes souffrances et des

conséquences importantes chez les garçons comme des comportements de nature délinquante, par exemple.

2. Familles monoparentales maternelles et absence paternelle

Dans nos sociétés contemporaines, il existe donc un nombre important de familles monoparentales comprenant une mère seule avec son fils et dont le père est complètement absent de la vie de l'enfant, soit par un décès ou, dans la majorité des cas, par l'absence chronique d'un père qui n'a pas ou peu gardé contact avec son fils après la séparation du couple parental. Les garçons dont nous parlons sont des enfants ou pré-adolescents qui n'ont plus de relations avec leur père ou très peu de contacts avec lui (une à deux fois par année seulement) depuis la petite enfance et qui en ont donc très peu de souvenirs.

Nous nous interrogeons donc sur le développement de l'identification masculine chez ces garçons qui, souvent, n'ont pas l'occasion de créer une relation significative avec un modèle masculin. De plus, puisque ces garçons risquent de se retrouver seuls avec leur mère, cela peut augmenter la possibilité de développer une relation mère-fils de plus grande proximité. Cela peut entraîner des difficultés relationnelles importantes à mesure que le petit garçon grandit puisqu'il peut devenir très difficile pour lui, sans modèle masculin significatif à qui s'identifier, de se séparer de sa mère et de résoudre son complexe d'Œdipe. Ce travail se penche également sur la relation mère-fils lors de l'absence complète ou quasi-complète du père et tente de cerner les dynamiques interactionnelles entre eux. Ce travail cherche donc à comprendre des phénomènes familiaux correspondant à notre questionnement clinique tels que : l'absence du père, la relation mère-fils, la fonction paternelle, la fonction maternelle, les images parentales et l'identification masculine.

3. Introduction de la situation de l'absence complète du père

L'objectif de ce travail est de chercher à comprendre, à travers une revue de littérature exhaustive et un exemple clinique, comment se vit l'absence du père chez le garçon. Nous tenterons d'explorer l'impact de l'absence du père chez le fils sous l'angle des différents niveaux du développement psycho-sexuel et principalement dans son complexe d'Œdipe. De plus, nous analyserons certaines manifestations comportementales chez les garçons, pouvant être interprétées en termes de symptômes en tentant de faire le lien entre ces symptômes et ce qui se passe au niveau psychodynamique dans la relation mère-fils ainsi qu'au niveau intrapsychique chez le garçon. Bien que notre travail fut tout d'abord un long parcours théorique sur la problématique des garçons sans père à la maison, qui par certains aspects, dépassent de large façon l'objet spécifique de notre illustration clinique, nous avons choisi d'utiliser ce parcours théorique pour étayer les différents aspects de cette problématique.

Le premier chapitre de notre étude est consacré aux différents volets de la fonction paternelle pour le garçon, selon divers auteurs psychanalytiques. Le monde des représentations et les représentations internes du père composeront le thème du deuxième chapitre. Le troisième chapitre portera sur l'impact de l'absence du père sur le développement de la dynamique relationnelle entre la mère et le fils à partir de la théorie de la séparation-individuation de Mahler, des théories d'Anna Freud sur la ligne du développement de l'autonomie affective et de la période du complexe d'Œdipe. Dans le quatrième chapitre, il sera question de la construction de l'identification masculine chez le garçon ayant très peu voire aucun contact avec une figure paternelle significative ainsi que du développement de son orientation sexuelle à partir de différents auteurs

psychanalytiques. Au chapitre cinq, nous ferons un survol des concepts de Klein sur la position schizo-paranoïde et dépressive et discuterons ensuite des différentes manifestations de comportements agressifs et délinquants chez certains garçons dont le père est absent. Le chapitre six sera consacré aux tendances autodestructrices tels que les comportements automutilatoires et les gestes suicidaires pouvant être observés chez des garçons souffrant de l'absence du père ainsi que sur les psychopathologies pouvant être associées à cette absence. Le septième chapitre présentera les aspects méthodologiques. Enfin, le dernier chapitre sera réservé à l'illustration d'un cas clinique à partir d'une psychothérapie d'un garçon de 10 ans, ce qui nous permettra d'élaborer les conclusions de notre travail.

CHAPITRE PREMIER

LA FONCTION PATERNELLE POUR LE GARÇON

1.1 La place du père dans la société actuelle

Ce n'est pas d'hier, comme le soutient Krymko-Bleton (2001), que le père de la famille québécoise se fait absent. Le scénario est assez répétitif; on parle d'un père absent, évanescent ou incapable de répondre aux attentes des mères et de prendre soin de son enfant de façon adéquate. Dans « Le père écarté », elle explique (1990) :

« Absence physique ou absence de parole, l'imagination s'emballa et, dans la place laissée vide, elle structure une représentation ambiguë : menaçante à la fois par sa violence potentielle et par sa fragilité présumée (p.231)... Tout paraît fonctionner comme un mythe d'une société où la figure imaginaire du père serait celle d'un grand absent. Il n'est certes pas inconcevable que les effets de l'internalisation de ce mythe se fassent sentir dans le fonctionnement réel des familles: dans l'exclusion des hommes et dans une limitation spectaculaire de leur fonction paternelle » (p.234).

Toujours selon Krymko-Bleton (1990), la plainte du père absent ainsi que les nombreux problèmes socio-affectifs et psychosomatiques observés chez les enfants d'aujourd'hui (retard de langage, inadaptations scolaires, négligence, abus) expriment un même malaise, soit celui d'une confusion sociale et familiale dans la société.

Alors que les différents professionnels et chercheurs en sciences humaines appuient la thèse d'un déclin du père qui entraînerait certaines difficultés psychologiques et psychiques tels que l'échec scolaire, le suicide, les troubles alimentaires et la toxicomanie, Lafrance (2002) se penche autrement sur la question. En s'appuyant sur les théories de Lacan, elle nous montre, à partir des événements comme ceux du 11 septembre 2001 à New York et du « syndrome du faux souvenir » qui engendre, dans certains traitements thérapeutiques, des souvenirs d'épisodes supposés réels provenant de l'enfance comme les abus sexuels et l'inceste que le complexe paternel ou le père inconscient sont toujours aussi actifs dans nos formations sociales et notre monde moderne :

« ...tant du côté du fanatisme intégriste que du côté de la plainte de «l'abusée», le Père inconscient est bien présent. Il s'en déduit, qu'en bout de piste, qu'accuser les défaillances du père dans nos sociétés revient à le protéger, à le préserver comme idéal d'un sauveur possible, vis-à-vis du manque (manque à jouir et manque à savoir) inhérent à la structure du langage. La «fonction paternelle» couvre ce manque de l'Autre, cette incomplétude structurale du symbolique, en termes freudiens : la place vide du père mort » (p.105).

À la lumière de ces différents points de vue sur la place du père et la fonction paternelle dans les sociétés contemporaines, nous tenterons de dégager les différentes fonctions assignées habituellement au père dans une structure familiale traditionnelle, c'est-à-dire la triade père-mère-enfant, selon différents auteurs psychanalytiques.

1.2 Fonction de tiers séparateur

Le père est le premier étranger que l'enfant rencontre en dehors du ventre de sa mère. Il est le troisième élément dans cette histoire d'amour. De par sa présence, il impose déjà une différenciation en introduisant une séparation entre la mère et l'enfant. Selon Puskas (2002), au tout début de la vie du bébé, celui-ci n'a pas de possibilités perceptuelles ni conceptuelles pour différencier le Moi du non-Moi, donc de son environnement immédiat. Pour qu'il puisse sortir de cette relation indifférenciée et imaginaire, il doit y avoir un manque dans la tête du parent, l'enfant n'étant pas le seul objet de désir de la mère et ne pouvant donc pas tout combler chez-elle.

La mère et son bébé ont donc un chemin à parcourir pour arriver à se différencier l'un de l'autre. L'enfant doit arriver à se construire une vie intérieure personnelle en partie protégée des intrusions extérieures tout en conservant de bonnes capacités de communication avec le monde extérieur. Quant au rôle du père dans ce processus, il est

considéré de première importance dans cette séparation mère-enfant (Krymko-Bleton, 2001).

Selon la perspective kleinienne, l'expérience corporelle vécue par le nourrisson et qui prend sa source dans les pulsions, mène vers la différenciation progressive de l'intérieur et de l'extérieur. Même si la source des fantasmes est interne, les fantasmes sont liés aux expériences de la réalité dès le début. Cette expérience permet à l'enfant d'établir les premières relations de satisfaction et d'insatisfaction face à une mère représentée par le lait maternel ou la nourriture donnés, cette nourriture étant perçue comme bonne ou mauvaise en fonction de l'état intérieur du bébé. La relation qui s'établit entre la mère et l'enfant est donc celle des objets partiels. La conscience que la bonne mère et la mauvaise mère sont la même personne apparaît ensuite vers l'âge de six mois. Le stade précoce du développement œdipien s'installe entre six mois et un an. Lorsque la mère devient objet entier, l'enfant est obligé de reconnaître la relation entre son père et sa mère dont il est exclu (Krymko-Bleton, 2001). Nous développerons davantage les théories de Klein sur les positions schizo-paranoïde et dépressive au chapitre V.

En même temps, selon Puskas (2002), lorsque l'enfant éprouve rapidement le manque chez la mère qui désire autre chose à l'extérieur de lui, celui-ci ressent le rival, l'autre imaginaire et idéalisé. Ce tiers devient un pôle sécurisant pour l'enfant. L'enfant est alors amené par le désir de la mère vers ce tiers qui se doit, pour devenir structurant, de le renvoyer à la loi que nous aborderons plus loin. Il existe donc un triangle imaginé par l'enfant et constitué de la mère, de lui et de l'existence de l'autre qu'il imagine.

D'un autre côté, toujours selon Puskas (2002), le désir du père pour la mère introduit un deuxième facteur de différenciation lié à la sexualité, le premier étant la simple présence du père. En désirant sa femme, l'homme met une limite à la symbiose mère-enfant. L'élément différenciateur n'est donc pas le père en tant que tel mais le désir du père qui devient déterminant dans la structuration de l'enfant. Ensuite, avec le développement de la position dépressive, l'acceptation de la réalité du père et du couple œdipien précéderait le développement du processus de symbolisation de pensée.

Nous pouvons alors constater que l'enfant est amené progressivement à renoncer à la relation la plus primitive et satisfaisante entre lui et sa mère et à reconnaître que les parents sont des êtres séparés qui vivent une relation qui exclut l'enfant. En même temps qu'il crée le père, sorte de tiers intérieur, l'enfant crée son appareil à penser. Par contre, l'importance de la qualité de l'objet maternel et la réalité de la présence paternelle ne sont pas déterminantes; ce sont les processus mentaux de l'enfant qui le sont (Krymko-Bleton, 2001).

Brusset (1992) mentionne également le rôle du père comme tiers dans la relation entre la mère et l'enfant. Il stipule que par ce statut d'objet perceptible, connaissable, représentable et surtout pulsionnellement investi, le père est le lieu d'une première identification rendant possible l'émergence de la relation duelle, de l'indifférenciation et donc de la représentation de soi. De là son rôle dans la constitution du sujet, du sentiment de soi en rapport avec la mère devenue objet, du Je de celui qui parle et dans l'interrogation de l'enfant sur son origine c'est-à-dire la scène primitive. Celle-ci, en échappant à la compréhension de l'enfant, suscite l'activité de pensée, le désir de savoir et

confronte l'enfant à l'interdit et à l'inconnu. Le père rend alors possible le statut de sujet et la formation du Surmoi. Il est donc simultanément référence tierce, représentant de la loi, objet de la mère et du désir de la mère. À partir de là, la relation à la mère peut être représentée, évaluée et réfléchie, le père devenant un miroir informant, déformant et reformant.

1.3 Fonction de protecteur de la relation mère-enfant

D'un autre point de vue que Klein, Winnicott (2000) met l'accent sur l'environnement du bébé et les soins adéquats qui lui sont apportés par la mère. Par adéquats, il entend les capacités de la mère à doser la quantité d'excitation que l'enfant peut supporter en simplifiant l'expérience que l'enfant fait du monde. Il insiste sur l'importance de l'expérience corporelle de l'enfant d'être contenu par la mère pour ne pas éprouver l'angoisse de la désintégration. La mère existe alors pour l'enfant comme objet partiel. Pour qu'il puisse percevoir sa mère comme indépendante de lui et se sentir dépendant d'elle, il doit avoir acquis une certaine confiance de base en ses capacités propres relevant d'un Moi suffisamment unifié. Après une première phase d'illusion omnipotente chez l'enfant, il expérimente progressivement la désillusion, ce qui l'amène à pouvoir supporter sa dépendance vis-à-vis l'environnement.

Selon Winnicott (1969), trois processus psychiques cruciaux commencent très tôt dans la vie de l'enfant, c'est-à-dire l'intégration, la personnalisation et la réalisation. Les deux premiers processus dépendent donc de la qualité des soins apportés à l'enfant par la mère. À ce stade de développement et dès ses premières 24 heures, la fonction du père est

d'aider la mère à se sentir bien pour qu'elle puisse se laisser aller à bien ressentir les états de son bébé, ce qui lui permettra de répondre adéquatement à ses besoins.

Dans la perspective kleinienne, le rôle du père devient crucial dans un deuxième temps lorsqu'il intervient pour protéger l'enfant de la haine qu'il peut ressentir envers sa mère. Ainsi, selon Segal (1995), le père protégerait l'enfant et la mère dans l'imagination comme dans la réalité contre « un torrent d'identifications projectives réciproques », ce qui joue un rôle important dans le droit de la mère à être séparée. L'enfant peut percevoir le père comme pouvant apporter les bonnes choses à la mère qu'il ne peut lui apporter lui-même. Le père servirait d'abord, pour l'enfant, à se dégager des aspects les plus angoissants dans ses rapports avec la mère. Selon Winnicott (1957), il protège le bon objet interne relié à la relation à la mère. Il offre également à l'enfant une alternative pour se réfugier auprès d'un parent lorsqu'il se sent détesté de l'autre. Le père a donc comme fonction de protéger la relation mère-enfant tout en aidant à ordonner les objets internes et à maintenir un contact satisfaisant avec la réalité.

De plus, le père est intégré en tant qu'un tout dans l'organisation du Moi du bébé et dans sa conceptualisation mentale. Il est donc ressenti comme une totalité distincte et peut alors être utilisé par l'enfant comme modèle pour sa propre intégration. Le père soutient l'activité agglomérante du Moi de l'enfant et permet ultérieurement de soutenir la cohésion du Moi tout en pouvant le protéger dans les moments où il se sent menacé de désintégration, selon que la mère ne puisse jouer son rôle protecteur ou induise elle-même ce type d'angoisse (Winnicott, 2000).

Pour faire suite aux théories de Winnicott, Meltzer (1989) (voir Krymko-Bleton, 1990) voit le rôle du père comme protecteur de la relation mère-nourrisson. Ses fonctions sont un rôle d'approvisionnement et de protection de la relation mère-enfant :

« Le bébé tend à expulser les mauvais objets dans la mère et à garder ce qui est bon. Au fur et à mesure que l'enfant émerge de sa toute première relation à la mère, et lorsque point une conception un peu plus cohérente de la mère, apparaît le désir de la protéger et la réparer. Le père, qui approvisionne la mère, est donc l'allié des soucis réparateurs du bébé. Au fur et à mesure que le contact avec la mère devient plus érotique, se développe chez l'enfant le désir de possession et ses corollaires » (p.51).

En résumé, les fonctions du père, selon Meltzer (1989) (voir Krymko-Bleton, 1991), consistent à être le protecteur de la relation mère-enfant, de prendre sur lui la haine et l'angoisse de l'enfant et d'être un agent de différenciation pour son enfant. Quant à Freud (1934-38), il soutient que :

« La fonction essentielle du père est de créer un espace à l'intérieur duquel un certain nombre d'opérations peuvent s'effectuer, opérations qui permettent de transformer la violence pulsionnelle due à l'insatisfaction et à la frustration : la rage, la haine et le désir de meurtre mais aussi l'angoisse par accumulation de libido dans le Moi » (voir Balestrière, 2002, p.46).

1.4 Fonction d'autorité symbolique : Père symbolique, Père imaginaire, Père réel

Selon Lacan (1958), la fonction paternelle comporte un aspect structurant pour l'enfant qui tient au caractère symbolique dont elle est empreinte. Selon lui, le statut de père symbolique s'analyse comme le statut d'un signifiant qu'il nomme Nom-du-Père et l'opération symbolique de la métaphore du Nom-du-Père s'analyse comme cette opération au cours de laquelle, durant la période œdipienne, l'enfant va substituer au signifiant du désir de la mère, un autre signifiant, le Nom-du-Père. Pour mieux comprendre les

concepts de Lacan, nous donnerons la définition de Laplanche et Pontalis (1967) sur le symbolique et l'imaginaire :

« Le symbolique désigne l'ordre de phénomènes auxquels la psychanalyse a affaire en tant qu'ils sont structurés comme un langage. Ce terme se réfère aussi à l'idée que l'efficacité de la cure trouve son ressort dans le caractère fondateur de la parole » (p.474).

« L'imaginaire : un des trois registres essentiels (le réel, le symbolique, l'imaginaire) du champ psychanalytique (selon Lacan). Ce registre est marqué par la prévalence de la relation à l'image du semblable. La notion d'imaginaire se comprend d'abord en référence à une des premières élaborations théoriques de Lacan concernant le « stade du miroir ». On peut qualifier l'imaginaire a) du point de vue intrasubjectif : le rapport fondamentalement narcissique du sujet à son Moi; b) du point de vue intersubjectif : une relation dite duelle fondée sur – et captée par- l'image d'un semblable (attrait érotique, tension agressive); c) quant à l'environnement : une relation du type de celle que l'éthologie animale a décrite et qui témoignent de la prégnance de telle ou telle Gestalt dans le déclenchement de tel comportement; d) quant aux significations : un type d'appréhension où des facteurs comme la ressemblance, l'homéomorphisme jouent un rôle déterminant, ce qui atteste une sorte de coalescence du signifiant au signifié » (195-196).

En continuité avec la pensée de Lacan, Dor (1998) nous aide à comprendre la fonction paternelle, en psychanalyse, dans sa complexité. Pour ce faire, nous définirons ce qui, dans cette fonction, relève du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Le *Père symbolique*, c'est celui qui renvoie à la loi, l'interdit étant administré à l'enfant, au Nom-du-Père. Pour faire référence à Freud (1913), le père dont il s'agit est le père mort évoqué dans le mythe de la Horde et qui est à l'origine de l'interdit fondé sur la culpabilité des fils après le meurtre du père de la horde primitive. C'est donc en tant qu'il y a un signifiant du Nom-du-Père qui vient se substituer au signifiant du désir de la mère qu'il peut y avoir castration c'est-à-dire une opération qui limite et ordonne le désir du sujet. Cette castration est évidemment de nature symbolique.

Pour ce qui est du *Père imaginaire*, il est décrit par Lacan (cité par Laplanche et Pontalis, 1967) comme celui qui, dans l'imaginaire de l'enfant, peut paraître terrible ou

doux et calme. Ce qui lui est attribué par l'enfant, c'est la castration de la mère, privée du phallus symbolique auquel l'enfant s'est d'abord identifié. Nous entendons par phallus, ce qui, en psychanalyse, souligne la fonction symbolique remplie par le pénis dans la dialectique intra- et intersubjective. La notion de père imaginaire recouvre celle de l'imgo de Freud au sens où il représente également « un prototype inconscient de personnage élaboré à partir des premières relations intersubjectives réelles ou fantasmatiques avec l'entourage familial » (Dor, 1998).

Le *Père réel*, quant à lui, c'est celui qui, selon Lacan (cité par Laplanche et Pontalis, 1967), par sa fonction, permet à l'enfant d'avoir accès au désir sexuel, c'est-à-dire celui qui lui apporte la preuve que c'est lui qui possède ce que la mère n'a pas : le pénis réel. L'enfant n'accédera à une position sexuée qu'à la condition de pouvoir vérifier que sa mère, qui lui est interdite, ne se trouve dans cette position que parce que le père réel la possède. Dor (1998) précise que :

« le père réel n'a en rien à se montrer délibérémentivateur et interdicteur pour apparaître comme tel à l'enfant. Seule l'incertitude de l'identification phallique de l'enfant rend celui-ci désormais plus sensible à cette présence paternelle. Par ailleurs, menacé dans ses investissements libidinaux archaïques auprès de la mère, l'enfant commence à pressentir insensiblement quelque chose qui a toujours été là : l'incidence du désir de la mère à l'endroit du désir du père. Aussi inconfortable soit-elle, cette découverte ne peut que mobiliser l'enfant à pressentir le père réel sous un jour de plus en plus imaginaire. C'est donc essentiellement en qualité de père imaginaire que l'enfant percevra désormais cet ayant droit gêneur qui prive et interdit : soit les deux formes d'investissement qui contribuent à médiatiser la relation fusionnelle de l'enfant à la mère » (p.45).

Rassial (2000), à partir des théories freudiennes et lacaniennes, soutient que le père réel ou le père de la réalité est l'homme concret, le papa, celui qui soutient les fonctions dites réelle, imaginaire et symbolique. Il conçoit également le père réel comme étant incertain puisque, selon lui, c'est précisément cette incertitude qui caractérise l'humain

comme ce qui échappe au programmé, au fixé de l'instinct. Lorsque le père réel transmet son incertitude, il ouvre en même temps la voie à l'opération du possible, à savoir, l'opération des fonctions paternelles symbolique et imaginaire. C'est parce qu'il y a castration que le désir et la création peuvent advenir. À la place de l'incertitude du père réel, ce qui doit advenir n'est pas la certitude mais la croyance ou la fiction, l'illusion et les idéaux. À la fin de l'opération de transmission réalisée par le père, c'est le désir qui se dessine comme possibilité pour le sujet. Ce qui pourra advenir, ce sera un désir propre au sujet, un désir articulé au lien social.

La fonction d'autorité symbolique du père est le fait qu'une loi, qui n'a pas besoin d'être formulée, vienne séparer la mère et l'enfant. S'il n'y avait pas cette loi, l'enfant pourrait en venir à suffire au désir de la mère et ne pourrait se détacher d'elle. Il ne pourrait donc pas constituer son désir propre. Mais de quelle façon s'impose cette loi? Selon Vasse (1969):

« La loi prend sa source dans la séparation primordiale et dans l'interdit œdipien. L'interdit de l'inceste possède une valeur structurante s'il est bien intériorisé » (p.76-77).

Selon Puskas (2002), de toutes les cultures, l'interdit de l'inceste est un des interdits sociaux le plus universel qui soit et qui est posé par les personnes représentant les fonctions paternelles. C'est ce père primordial que Freud pose à l'origine de la naissance de la loi dans *Totem et Tabou* (1913). À l'intérieur de chaque famille se règlent les désirs en fonction de la loi de l'interdit de l'inceste. Le père représente la loi de la prohibition de l'inceste. Comme nous l'avons vu, le tiers-père amène la séparation de l'enfant d'avec la

mère, ce qui constitue une condition première pour qu'il y ait construction du sujet. Ce tiers est donc qualifié de structurant étant lié à la différenciation.

À partir des théories de Lacan, Puskas (2002) explique que c'est afin de permettre à l'enfant de sortir du désir de la mère que celle-ci doit exercer une fonction de médiatrice où elle va signifier à l'enfant, d'une part, le rôle privilégié joué par la loi de l'interdit de l'inceste à l'endroit de son désir et d'autre part, lui signifier, sans ambiguïté, qu'elle n'attend pas de lui qu'il satisfasse ses désirs de femme, satisfaction qu'elle obtiendra par le père. C'est de cette façon que l'enfant rencontre la loi de l'interdit de l'inceste. En devenant médiatrice, la mère devient structurante pour l'enfant. De plus, Puskas ajoute qu'alors que l'enfant fait de nombreuses demandes de différenciation, il a à faire l'apprentissage de la limite que lui posera la mère. L'enfant recevra alors une autre loi, celle de l'interdit du meurtre pouvant aussi être symbolisé par les limites posées aux demandes inconditionnelles incessantes de l'enfant. Lorsque ces limites sont articulées dans une parole qui se trouve en accord avec les gestes posés par la mère dans l'intérêt de l'enfant, le processus de différenciation s'amorce par la symbolisation de la loi.

Puskas (2002) poursuit ses explications en affirmant qu'au cours du développement du complexe d'Œdipe, le père réel apparaît pour l'enfant et devient le représentant de la loi. Par le fait que la mère indique à l'enfant que c'est ce père qui possède l'objet de son désir, le phallus, le père réel se pose en père symbolique, porteur des insignes de la loi. Le père, la mère et l'enfant sont tous assujettis à l'ordre symbolique qui assigne ainsi à chacun une place définie et impose une limite à leur jouissance en réglant leur désir. C'est dans cette période œdipienne que s'articulera la castration pour

l'enfant. Il n'est pas l'objet incestueux de sa mère ni son phallus pouvant la combler de façon imaginaire. La castration a alors fonction de coupure produite par un acte symbolique qui tranche et dissocie le lien imaginaire et narcissique entre la mère et l'enfant (Puskas, 2002).

Quant à Dolto (1984), elle soutient que ces castrations sont des mises à distance. Le retrait du sein maternel représente pour l'enfant une première castration dite orale et par la suite, la deuxième expérience de castration, celle-ci anale, correspond à la demande de vider ses intestins. Les castrations introduisent quelque chose de libérateur pour l'enfant, c'est-à-dire le langage, qui permet la symbolisation de la relation du corps à corps avec la mère. À partir du langage s'inscrit une différenciation, l'espace qui sépare la mère de l'enfant. Le langage représente alors le troisième élément qui permet l'introduction du père symbolique.

Pour Dolto (1984), le père réel fait référence à un père lui-même soumis à la loi et qui agirait comme référent stable pour l'enfant, lui enseignant et l'orientant dans sa quête de « sa place » reliée aux différences entre les générations et par rapport à son sexe spécifique et aux rapports entre les sexes. Alors que pour Freud (1924), le père réel est représenté comme un père autoritaire qui est une menace au petit garçon qui manipule ses organes génitaux; un père redoutable, représentant de la loi.

À la sortie du complexe d'Œdipe, la mère, en accord avec la loi de l'interdit de l'inceste, va signifier à l'enfant qu'il n'est pas son objet incestueux. L'enfant cessera donc d'être en rivalité avec le père. L'enfant comprend donc le désir de la mère comme non incestueux car son plaisir d'adulte se trouve avec le père réel, un homme de sa génération.

L'enfant abandonne alors ses pulsions incestueuses par cette castration et celles-ci seront sublimées dans le culturel, le social, le scolaire, hors de l'univers familial (Dolto, 1984).

Puskas (2002) ajoute qu'à cette période, l'enfant renonce à être le seul objet qui comblera le désir entier de la mère. C'est grâce à une parole du père, qui soutient le désir de grandir et d'avoir un pénis chez le garçon, que se fera ce renoncement. Cette parole donatrice du père est primordiale car elle est narcissisante pour l'enfant qui peut alors se projeter dans l'avenir avec confiance.

Pour résumer la pensée de Lacan exposé par Puskas (2002), nous pouvons dire qu'il existe une relation mère-enfant qualifiée d'imaginaire. Ensuite, la mère fait appel à la fonction paternelle pour introduire, dans la dyade mère-enfant, le tiers-père différenciateur. Le père, dans sa fonction symbolique, intervient comme représentant de la loi et pose une limite, la castration. La mère, qui est d'accord avec la loi, permet à l'enfant d'en faire l'assomption. La mère et le père ont donc intégré la loi et en fonction de leur autorité parentale, il leur incombe la responsabilité d'assumer la fonction paternelle. Il doit exister un pacte entre les parents pour qu'il y ait limite, castration et permutation symbolique des places, ce qui permet à l'enfant d'intérioriser la loi.

1.5 Fonction de modèle d'identification pour le garçon

D'après Perron et Perron-Borelli, (1994) les processus d'identification sont essentiels dans le développement de la personnalité car c'est en se rendant semblable à l'autre en pensée que l'enfant devient différent de tout autre. Donc, selon eux, l'identification concerne l'ensemble des processus psychiques par lesquels le Moi tend à se rendre semblable ou dissemblable à telle ou telle personne ou à tel aspect de ses propres objets

internes. Elle peut se faire à partir de l'imitation volontaire d'un modèle ou au contraire, pour devenir tout autre qu'un modèle jugé négatif. L'identification peut également provenir de reproductions totalement inconscientes d'attitudes, conduites, traits de personnalité et jugements copiés à partir de personnes réelles ou imaginaires et qui procèdent de ses modèles internes.

Quant à Laplanche et Pontalis (1967), le terme « identification » désigne pour eux :

« Un processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications » (p.187).

Toujours en termes psychanalytiques, l'identification, selon Casoni et Brunet (2003) :

« se réfère donc aux processus qui expliquent ce qui se passe sur le plan de l'inconscient lorsque l'on parle, en termes courants de l'imitation, l'intériorisation, l'empathie (...) l'identification, comme processus inconscient permet de comprendre les fondements de l'identité personnelle tout en permettant de comprendre comment l'homme incorpore et intègre, à toutes les époques de sa vie, les influences des personnes qu'il côtoie, depuis les expériences relationnelles les plus précoces jusqu'aux plus récentes. Enfin, l'identification permet de saisir le développement des qualités humaines les plus évoluées, comme l'empathie, le respect, la sollicitude » (p.121).

Il existe deux mouvements identificatoires qui constituent la personnalité. D'abord, l'identification primaire consiste en un mode primitif de constitution du sujet sur le modèle de l'autre et visant à assurer l'identité du sujet, donc le Soi et le Je et qui se rapporte principalement au registre narcissique. Puis l'identification secondaire, qui dépend du mouvement œdipien, se fait successivement aux deux parents dans leur caractère sexué et constitue alors l'identité sexuelle et la différenciation sexuelle (Bergeret, 1972).

Selon les théories freudiennes décrites dans Bergeret (1972), un des objectifs du complexe d'Œdipe pour le jeune garçon est de choisir les femmes comme objet sexuel.

Cependant, il doit évoluer d'un choix présexuel envers sa mère à un choix sexuel envers les femmes. De plus, il doit utiliser son père comme modèle pour le développement de son identité masculine. Puisque le petit garçon choisit sa mère comme objet sexuel, il désire remplacer son père comme objet de l'affection de sa mère. Il considère son père comme une figure de pouvoir et d'autorité qui va le castrer s'il réalise son désir. Cette anxiété de castration provient de sa découverte que les femmes ne possèdent pas de phallus et il voit cela comme la principale évidence de la conséquence de son désir. Pour résoudre ce dilemme, le garçon s'identifie inconsciemment à l'agresseur imaginaire, son père, qui a le pouvoir de supprimer son précieux organe. Il prend alors son père comme modèle, pour devenir comme lui et recevoir indirectement les bénéfices que son père apprécie. De cette façon, le petit garçon développe son identité masculine de façon appropriée.

D'autre part, Perron et Perron-Borelli (1994) considèrent que chez le garçon, l'identification secondaire au père peut remplacer l'objet paternel du complexe inversé. C'est alors que l'identification homosexuelle remplace le choix d'objet homosexuel. L'identification au père permet aussi au garçon de conserver l'objet maternel du complexe positif. Il renonce à la possession de sa mère mais préserve et prépare par cette identification paternelle la possibilité d'investir ultérieurement un nouvel objet féminin différent de la mère. À partir de là, le père est posé comme un modèle pour le garçon et la rivalité avec lui devient compatible avec l'amour et l'admiration que lui porte l'enfant. Il demeure que certains conflits peuvent subsister chez le garçon comme le désir de vaincre

son père, d'être plus fort que lui et de mieux réussir tout en ressentant les peurs d'être meilleur que ce père aimé ou de ne pouvoir que démontrer ses propres faiblesses.

Dans un autre ordre d'idées, selon les théories lacaniennes énoncées par Puskas (2002), la troisième phase de la structuration du sujet se résout par l'identification de l'enfant à la parole donatrice du père et donc à l'Idéal du Moi comme modèle incarné par ce père qui lui, est soumis, à l'interdit de l'inceste. Le garçon s'identifie au père réel qui est supposé avoir le phallus, c'est-à-dire l'objet qui satisfait la mère. Suite à ce processus structurant, l'enfant saura se reconnaître d'un seul sexe, d'une seule génération et d'une seule famille. Il est à noter que l'identification au père dont on parle ici est une identification œdipienne au père et non une identification à être comme le père qui renvoie à l'image narcissique. L'identification dont il est question ici est une identification à la parole du père appelé Père-loi. L'enfant s'identifie à cette parole de loi comme Surmoi et Idéal du Moi. Ceci touche le nœud de l'identification car ce que l'enfant demande le plus à son père, c'est la limite, la castration, processus au bout duquel il se constitue comme être sexué et mortel, dans un véritable réseau symbolique, celui complexe de la parenté.

Pour bien définir ce qui différencie le Moi idéal, de l'Idéal du Moi et du Surmoi, nous reprendrons la définition de ces concepts tels que décrit par Casoni et Brunet (2003) à partir de la pensée de Lussier (1975). Le Moi idéal, qui représente les fantaisies de grandeur :

« désigne les fantasmes de toute-puissance du Moi, dans la mesure où il forme un tout cohérent. Il puise à même la pensée magique inconsciente. Au niveau de la réalisation utopique de soi, le Moi idéal est l'avènement du merveilleux. Le principe du plaisir le régît sans que puisse y intervenir le principe de réalité» (p.127).

En ce qui concerne l'Idéal du Moi, qui est une projection sur l'avenir :

« Il est beaucoup plus fonction du principe de réalité. Il désigne l'image de ce que l'individu voudrait être en réalité compte tenu du possible et compte tenu aussi des exigences morales représentées inconsciemment par le Surmoi » (p.28).

Pour ce qui est du Surmoi, qui est une instance interdictrice :

« Est le représentant, sur la scène intérieure, des interdits parentaux et sa fonction est essentiellement et exclusivement de représenter la loi sur un mode automatique » (p.127).

En résumé, les théories freudiennes décrites dans Bergeret (1972) nous exposent que chez le petit garçon, lors de la phase œdipienne, il existe deux attachements simultanés : l'attachement objectal à la mère et l'identification au père. De ces deux types d'attachement provient la forme positive de l'Oedipe. Il coexiste alors quatre tendances et deux types d'identifications : tendance tendre à l'égard du père et de la mère; tendance hostile à l'égard du père et de la mère; identification au père et à la mère. La résolution du complexe d'Œdipe va ensuite laisser place à deux instances morales : l'Idéal du Moi, provenant du narcissisme, qui amène le garçon à vouloir être et faire comme son père ainsi que le Surmoi, provenant de l'Œdipe, qui l'amène à ne pas prendre la place de son père dans la relation conjugale à la mère. Le conflit œdipien du garçon se produit donc entre le désir d'avoir le phallus du père et le sentiment que cela l'empêche de s'identifier à lui. L'issue de tout cela, c'est le renoncement au désir de posséder le phallus du père pour pouvoir être comme lui.

1.6 Fonction d'ouverture sur le monde social

Selon Da Silva (1969) (voir Leblanc, 1990), il est essentiel pour la maturation physique et mentale de l'enfant que les fonctions maternelles et paternelles soient bien remplies, ce qui permet d'éviter la confusion d'identité et de faciliter l'insertion dans le milieu culturel. Ainsi, selon Freud (1913), le père symbolique, en impliquant la loi de la

prohibition de l'inceste, apparaît tout à la fois comme un acteur mythique, désincarné et répressif tout en permettant la socialisation de l'enfant par l'obligation de la maîtrise de ses pulsions.

De plus, selon Da Silva (1969) (voir Leblanc, 1990) dans notre culture occidentale, on attribue au père la capacité d'imposer des limites et de faire figure d'autorité auprès de son enfant. Une de ses fonctions paternelles est donc d'être l'initiateur au monde extérieur, de fournir un modèle pour les relations futures avec les figures d'autorité tout en lui présentant une figure d'identification stable et un rival œdipien. La tâche paternelle la plus difficile serait de soutenir le fils dans son besoin de s'affirmer en s'opposant au père tout en encourageant celui-ci à le dépasser sans hostilité, en demeurant à sa place de père.

Fromm (1967) ajoute que la lutte père-fils est plutôt une affaire culturelle. Selon lui, dans un monde dominé par des hommes puissants, les jeunes garçons doivent se soumettre à la loi du père. Le père représente l'ordre social et la discipline, celui qui forme l'enfant et le guide sur les chemins du monde et donc qui lui permet une ouverture sur le monde social. Par la suite, avec cette soumission, il advient presque inévitablement, chez le jeune homme, un ressentiment larvé et un désir d'affirmer sa propre masculinité en faisant tomber le père de son piédestal .

1.7 Fonction du père désigné par la mère

Roussillon (1999) soutient que le processus de différenciation entre la mère et l'enfant se fait à partir du rapport interne de la mère au père :

« La première saisie de cette altérité interne s'effectue ensuite en « miroir » à partir de la perception chez l'autre d'un mode d'investissement de l'altérité. La mère aussi est

découverte « séduite ». On dit classiquement que cette découverte concerne le rapport interne de la mère au père – c'est-à-dire son mode de rapport interne à l'altérité de soi en soi signifié dans les termes de la différence des sexes -, c'est ce qui va être déterminant pour l'enfant en tant que « miroir » du rapport à l'altérité du soi en soi. Bien entendu, le rapport de la mère à la masculinité n'est pas sans relation avec son mode d'investissement du père ou de l'homme, mais il me semble nécessaire d'insister d'abord sur le fait que le travail de différenciation s'étaye sur le rapport de la mère sur son altérité interne. La sortie hors de l'homosexualité primaire qui caractérise les premières interrelations mère-enfant s'effectue en s'étayant sur le « masculin » de la mère. Si le couple est structuré grâce à un transfert de ce « masculin » sur le père, alors l'autre de la mère, l'autre dans la mère, pourra aussi se transférer sur le père qui commencera à être transformé à l'aide du différenciateur sexuel, du marqueur sexuel qui s'introduit ainsi, et la figure de la mère séduite ouvrira celle de la séduction du père » (p.111).

En conclusion, il est donc nécessaire de souligner que la fonction paternelle n'est pas isolable. Si le père est sensé la représenter, c'est à la mère de désigner le père à l'enfant. Selon Naouri (1985), deux conditions sont essentielles pour que le père puisse occuper sa fonction. Premièrement, la mère doit introduire le père auprès de son enfant par sa parole, ses gestes et ses actes. En effet, c'est selon la façon dont s'accommode la mère de la personne du père et de ce qu'elle fait de sa parole, de son autorité, donc de la place qu'elle lui réserve dans la promotion de la loi, et selon sa relation à son propre père, qu'elle l'introduit auprès de l'enfant. Dans un deuxième temps, l'accession du père à sa fonction, c'est qu'il accepte cette même fonction auprès de son enfant. L'existence du père, pour l'enfant, passe donc par le désir de la mère.

En conclusion, Glenn (cité dans Kramer, 1977), souligne que le rôle du père consiste à soutenir la mère pour qu'elle puisse prendre soin de l'enfant de façon plus confortable. Il fait en sorte que ce ne soit pas un fardeau pour elle et aide à prévenir les agressions envers l'enfant ; il aide la mère à conserver son affection pour son bébé sans le prendre comme substitut pour une gratification sexuelle; il est disponible comme personne pour que l'enfant s'identifie à lui; il restreint chez l'enfant les sentiments pré-génitaux envers la

mère. De plus, il est disponible comme objet d'amour pour l'enfant, ce qui dilue l'attachement de l'enfant pour sa mère. Enfin, les deux parents servent à protéger l'enfant des stimulations excessives internes et externes.

Alors qu'un garçon qui vit sans père à la maison peut très bien se structurer sous un mode oedipien, la présence physique du père n'est pas nécessairement suffisante pour permettre l'équilibre psychique du garçon puisqu'un père absent psychologiquement, soit à cause de ses préoccupations conjugales ou professionnelles, soit à cause de ses propres psychopathologies, peut aussi occasionner des difficultés importantes chez le garçon. Dans le prochain chapitre, qui aura comme sujet le monde des représentations et les représentations internes des images paternelles, nous tenterons de comprendre pourquoi la présence du père réel n'est pas nécessaire à l'existence du père symbolique alors que pour certains garçons, la présence du père réel à la maison n'assure pas l'existence de la fonction paternelle.

CHAPITRE II

LE MONDE DES REPRÉSENTATIONS ET LES REPRÉSENTATIONS

INTERNES DU PÈRE

Dans ce chapitre, il sera question, dans un premier temps, du monde des représentations, représentations de choses et représentations de mots, des concepts de représentation et symbolisation selon Roussillon ainsi que des imagos parentales. Nous porterons par la suite une attention particulière au père imaginaire, aux représentations internes du père chez l'enfant ainsi qu'à l'impact de l'absence paternelle sur les représentations internes chez le garçon.

2.1 Le monde des représentations

2.1.2 Les concepts de représentation, représentation de choses, représentation de mots

Selon Laplanche et Pontalis (1967), le terme de représentation désigne :

« Ce que l'on se représente, ce qui forme le contenu concret d'un acte de pensée et en particulier la reproduction d'une perception antérieure » (p.414).

En ce qui a trait à Roussillon (1996), il définit la représentation comme étant une transformation de la chose à symboliser puisque selon lui, symboliser ce qui nous est arrivé ce n'est pas seulement de donner un sens à une chose mais c'est également de transformer la chose ou du moins son inscription et notre rapport interne avec la chose.

Pour Freud (1900, cité dans Laplanche et Pontalis, 1967), il existe deux niveaux de représentation, celui des choses et celui des mots. La représentation de choses est essentiellement visuelle. Elle consiste en un investissement, sinon d'images mnésiques directes de la chose, du moins de traces mnésiques plus éloignées, dérivées de celle-ci. Quant à la représentation de mot, elle est essentiellement acoustique. Les représentations de mots sont introduites dans une conception qui lie la verbalisation et la prise de conscience.

En 1915, Freud (cité dans Laplanche et Pontalis, 1967) réserve le terme de représentation d'objet à l'ensemble combinant la représentation de chose et la représentation de mot. De plus, il soutient que la représentation consciente englobe la représentation de chose plus la représentation de mot correspondante alors que la représentation inconsciente est la représentation de chose seulement.

2.1.2 Le monde des représentations selon Sandler et Rosenblatt

Sandler et Rosenblatt (1961) soutiennent que Freud, dans son dernier chapitre de *Outline of Psychoanalysis* (1938), différencie le monde interne du monde externe de l'enfant. Selon lui, les objets de l'enfant sont initialement situés dans le monde externe. Par contre, vers l'âge de cinq ans, un important changement prend place. À cette période, une portion du monde externe, du moins de façon partielle, cesse d'être vue comme un objet et, par le moyen de l'identification, prend une place à l'intérieur du Moi pour ensuite devenir une partie intégrée au monde intérieur de l'enfant. Sandler et Rosenblatt estiment qu'avant la formation du Surmoi, les objets de l'enfant existent dans le monde externe et avec la formation du Surmoi, ils acquièrent une existence autonome dans l'esprit de l'enfant sous la forme d'un nouvel agencement mental où les objets sont maintenant intégrés dans le monde interne de l'enfant.

Sandler et Rosenblatt (1961) ajoutent que les représentations avec lesquelles l'enfant construit son monde intérieur lui permettent de percevoir les sensations provenant de différentes sources pour les organiser et les structurer de manière à ce qu'elles aient un sens. L'enfant crée, à l'intérieur de ses perceptions ou de son monde des représentations, des images et des organisations de son monde interne et également de son environnement externe.

De plus, toujours selon Sandler et Rosenblatt (1961), au cours du développement, l'enfant crée des images stables d'objets qui existent dans le monde externe. Ces images sont situées à l'intérieur du monde des représentations de l'enfant mais réfèrent aussi à ce qu'il a appris de ses expériences du monde externe. Le processus de la formation du Surmoi, qui est, selon eux, une introjection en termes de transfert de l'autorité des objets parentaux du monde externe vers le Surmoi dans le monde interne, peut seulement prendre une place après que l'enfant ait appris à percevoir ses objets, autrement dit, après qu'il ait créé des représentations stables d'objets dans son monde des représentations. Par exemple, un enfant expérimente plusieurs images de sa mère (mère nourricière, mère qui parle, mère qui prend soin, etc.) et sur la base de ces images se construit graduellement la représentation d'une mère qui englobe toute l'étendue des images de la mère.

2.1.3 Traumatisme, représentation et symbolisation selon Roussillon

Roussillon (1996) précise que l'une des règles fondamentales de la psychanalyse est celle qui commande la transformation de l'intégralité des processus intérieurs du sujet dans l'appareil du langage. Et pour y arriver, il doit y avoir une première transformation où le mouvement moteur est transformé en images visuelles, ce qui est appelé la symbolisation primaire. Il y a ensuite une deuxième transformation où les représentations visuelles (de chose) sont transformées en représentation de mots. Pour Roussillon (1996), cela se compare au modèle du rêve. Dans le rêve, on transforme le mouvement moteur vers le dedans en représentation de choses visuelles, ceci est le rêve rêvé. Par la suite vient une deuxième transformation où il y a un transfert de ces images visuelles à l'intérieur de l'appareil de langage et donc en représentations de mot, c'est le rêve narré.

Roussillon (1996) explique que dans la théorie du refoulement, il s'agit du

refoulement de quelque chose qui est le désir du sujet ou une représentation de désir. C'est cette représentation, dans les conditions particulières de l'histoire de la personne, qui a dû être refoulée car elle menaçait la personne de se désorganiser si elle se sentait trop coupable, par exemple. Suite à cela, refouler son désir devient une manière de le conserver, de conserver le primat du principe de plaisir.

D'autre part, Roussillon (1996) explique que pour qu'il y ait symbolisation secondaire, au cours de la psychanalyse, il doit y avoir eu d'abord un travail de symbolisation primaire antérieur suffisamment efficace où le sujet aura pu former des représentations internes de ses expériences vécues, de ce qui s'est passé en lui. Roussillon propose donc un modèle qui suppose que le traumatisme soit surtout secondaire et non primaire et qu'il y ait un primat du principe du plaisir suffisant. Cela signifie que le traumatisme dit secondaire concerne des situations, des événements de l'histoire du sujet, qui ont été symbolisées de façon primaire mais dont la difficulté est celle de la prise de conscience et de la symbolisation secondaire.

Roussillon (1996) ajoute cependant que certains patients ayant vécu des expériences très difficiles, qui relèvent de traumatismes primaires, fonctionnent principalement selon un primat de la compulsion de répétition. Dans leur passé, ces patients ont été confrontés à des expériences, des vécus, des éprouvés qui ont laissé des traces essentielles sans qu'ils aient jamais pu les symboliser, sans qu'ils soient arrivés à leur donner une représentation, sans qu'ils aient pu voir en quoi ça pouvait les concerner, eux. Ces expériences-là sont précoces et atteignent la personne avant même que son Moi et son appareil à symboliser soient suffisamment développés. Par exemple, le maternage était inadéquat, l'enfant a vécu un traumatisme familial en bas âge, il y a eu une séparation précoce pour l'enfant

alors qu'il n'avait pas encore la possibilité de se représenter ce qu'est la séparation, etc. Nous reviendrons sur l'impact de la dynamique de la relation mère-fils, à partir de la naissance, au chapitre suivant. Roussillon précise que ces situations traumatiques précoces sont primaires parce que le Moi est trop faible, trop peu développé pour avoir la possibilité de les élaborer ou il s'agit de situations extrêmes qui atteignent le Moi, même plus mature, et qui produisent une telle sidération à l'intérieur de la personnalité qu'elle se retrouve à ne pas avoir la possibilité de symboliser ce qui lui arrive. Ces traumatismes primaires ont été nommés par Winnicott les « agonies primitives ».

Selon Roussillon (1996), ces expériences d'agonie primitive sont caractérisées comme étant sans représentation. Puisque la personne n'arrive pas à comprendre, à signifier, à symboliser ce qui se passe, ni pourquoi ça se passe et que ça lui arrive à elle, ces expériences deviennent donc in-intégrables. De plus, ces expériences sont vécues comme étant sans fin : soit parce que l'individu était trop petit pour que son psychisme ait développé le sens de la temporalité et qu'il puisse encaisser ce qui se passe dans un Moi à l'intérieur duquel il existe une sidération temporelle; soit parce que la structure de la situation implique qu'il ne peut entrevoir que cette souffrance ait une fin; soit qu'il n'a pas pu trouver par lui-même d'issue à la situation, c'est-à-dire que la situation lui est apparue interminable et qu'il n'est pas arrivé à donner un sens à ce qui se passait.

Toujours selon Roussillon (1996), ces situations traumatiques provoquent un vécu de mort psychique structuré de manière à ce que le sujet n'ait pas la possibilité de traiter ce à quoi il est confronté et à partir de ses ressources propres. La seule issue possible demeure alors de se retirer de soi-même, de son expérience vécue. Ces expériences-là sont donc au-delà du principe du plaisir. Puisque ces expériences de traumatismes primaires ne sont

pas symbolisables, elles ne sont donc pas refoulables. Selon Roussillon, il se produit alors quelque chose qui vient s'imprimer dans la matière première du psychisme et qui laisse une trace en permanence activée ou réactivée. À partir de là, le traumatisme se répète toutes les fois que la personne ne peut symboliser ce qui se passe. On se situe alors face à une expérience qui est non seulement traumatique mais qui répète également en permanence le traumatisme.

Roussillon (1996) ajoute que pour se protéger de ce traumatisme permanent, la personne utilise le clivage qui lui permet de se couper d'une partie d'elle-même parce que cette partie d'elle-même est intraitable et que c'est la seule façon de survivre à la situation traumatique. L'individu va donc avoir à se construire contre ce qui s'est passé plutôt que de symboliser en s'appuyant sur ce qui s'est passé. Il va s'organiser contre son expérience au lieu de s'appuyer sur celle-ci. La personne doit donc déployer des défenses, non pas contre ses désirs et ses conflits mais contre des parties de son expérience vécue de manière à les exclure le plus possible car, comme elles demeurent traumatiques, elles désorganisent la personne en permanence. Cela suppose alors que l'individu va développer soit des défenses de type psychotique, soit des modalités d'aménagement de type pervers ou bien des défenses narcissiques, ce qui signifie qu'il va devoir se défendre contre ce qu'il n'a pas pu symboliser de ce qu'il a vécu.

2.1.4 Les imagos parentales

Laplanche et Pontalis (1967) définissent l'imgo comme un:

« Prototype inconscient de personnages qui oriente électivement la façon dont le sujet appréhende autrui; il est élaboré à partir des premières relations intersubjectives réelles et fantasmatiques avec l'entourage familial » (p.196).

De plus, ils ajoutent que l'imaginaire et le complexe sont des notions voisines qui ont trait au même champ c'est-à-dire les relations de l'enfant avec son entourage familial et social. Cependant, alors que le complexe désigne l'effet sur le sujet de l'ensemble de la situation interpersonnelle, l'imaginaire désigne une survivance imaginaire de tel ou tel des participants de cette situation. L'imaginaire peut être définie comme une représentation inconsciente mais il faut y voir plutôt qu'une image un schéma imaginaire acquis, un cliché statique à travers quoi le sujet vise autrui. L'imaginaire peut donc s'incarner dans des sentiments et des conduites aussi bien que dans des images. De plus, l'imaginaire ne doit pas être comprise comme un reflet du réel même déformé. Par exemple, l'imaginaire d'un père terrible peut très bien correspondre à un père réel effacé (Laplanche et Pontalis, 1967).

Selon Patris (1981), les imagos constituent un état de la représentation du père ou de la mère, forgées précocement dans les fantasmes de l'enfant, sous l'influence de ses pulsions et de ses toutes premières expériences. Elles sont actives du fait qu'elles ont subi un refoulement, ou bien elles sont recouvertes par l'amnésie infantile. Elles laissent alors une trace indélébile dans l'appareil psychique. Dans la clinique, il existe parfois un décalage paradoxal entre le caractère de ces imagos et les parents tels que les perçoit l'enfant au moment où apparaissent ses symptômes. Cela pourrait expliquer pourquoi il semble impossible aux parents de comprendre en quoi ils sont concernés par la pathologie de leur enfant puisque la réalité ne donne aucune prise logique aux angoisses, aux phobies, aux obsessions que pourraient exprimer l'enfant à propos de ses parents ou de ses substituts (animaux, professeurs, etc.).

De plus, Patris (1981) souligne que le rôle du père a été négligé jusqu'à maintenant et que l'on a parlé à peu près exclusivement de la mère depuis cinquante ans. Il ne s'agit pas

de négliger le rôle de la mère mais d'arriver à une conception du rôle du couple sur l'évolution psychologique et psychopathologique de l'enfant tout en ajoutant que c'est en réintégrant le père à sa place qu'on pourra parvenir à ce résultat. C'est à cette question que nous tentons de répondre tout au long de notre étude sur la place du père dans l'imaginaire du garçon même lorsque le père est absent physiquement de la vie de son fils.

2.2 Les représentations internes du père et l'absence paternelle

2.2.1 Le père interne

Mächtlinger (1981) nous rappelle que la psychanalyse s'intéresse principalement aux représentations internes du père, c'est-à-dire aux sentiments, aux fantasmes et aux désirs que l'enfant accorde au père, que cela reflète ou non le père réel de l'enfant. Dans cette partie sur les représentations, nous concentrerons notre attention sur les représentations internes du père ainsi que sur l'impact de l'absence paternelle sur les représentations du père, chez le garçon.

D'après Athanassiou-Popesco (2002), le concept de père interne n'a pas été donné d'emblée par Freud parce qu'il implique une conceptualisation de l'existence d'un espace intérieur concrètement vécu auquel s'oppose le monde de la réalité externe. Ce qui, pour Freud, est de l'ordre des représentations de chose non encore liées aux représentations de mots et donc totalement inconscientes est, selon Klein, de l'ordre de la concrétude objectale. Cela signifie que ce qui est pour Freud de l'ordre de l'inconnaissable (Inconscient et Ça) est pour Klein de l'ordre du connaissable puisque selon elle, la scène intérieure existe d'emblée avec ses liaisons significatives et c'est à l'analyste de la découvrir et d'aider son patient à mettre son Moi conscient en lien avec elle. Chez Klein, l'interprétation a pour but de lever le rideau du théâtre intérieur alors que pour Freud, elle

a d'abord pour objet de lier et donc de transformer en un discours conscient ce qui a été perdu parmi les éléments inconscients qui ont donné naissance à la scène consciente. Athanassiou-Popesco explique cela par l'idée que Klein a permis, à partir de sa pratique clinique infantile, de se mettre à la place de l'inconscient infantile en pénétrant dans son théâtre. Donc, pour une partie du Moi infantile, ce qui est au-dedans tient lieu de tout : ce qui est vécu concrètement au-dedans n'est pas soumis à l'épreuve de la réalité qui relativise ce vécu et le met en perspective avec ce qui est de l'ordre de la réalité externe, comme chez les adultes en analyse.

Athanassiou-Popesco (2002) ajoute, à partir des théories de Klein (1940), que si le père est sur la scène interne du petit enfant un objet concrètement vécu, il n'y a pas de raison pour qu'il ait une fonction de différenciation entre les mondes interne et externe puisqu'il fait partie intégrante de l'omnipotence infantile. De plus, Klein (1945, cité dans Athanassiou-Popesco) conçoit l'existence d'un objet maternel prototype de toute contenance puisqu'il est vécu par l'enfant comme empli lui-même d'objets : la mère renferme le pénis paternel et les bébés. Dans cette perspective, le père interne est d'abord le père contenu par la mère. Puisque le pénis du père est contenu par la mère en tant qu'objet partiel, au même titre que les bébés, le père en tant qu'objet total peut être vu comme celui qui habite le corps maternel auquel il est lié par un lien de dépendance originelle. Cela représente le règne de l'omnipotence infantile projeté sur l'objet maternel. Le monde interne de l'enfant est assimilé au monde interne de l'objet maternel tel qu'il a été créé par l'enfant lui-même.

Chez Klein (1940, cité dans Athanassiou-Popesco), la fonction paternelle en tant qu'agent de la limite entre le dedans et le dehors du Moi et en tant que garant surmoïque,

porteuse d'interdit mais aussi de liaison, comme on le retrouve dans les théories freudiennes, n'est pas mise en évidence. Selon elle, le passage de l'état d'un père, en tant que contenu maternel, à un père, en tant que tiers qui compte dans la structuration œdipienne, se mêle à la constitution et à l'élaboration de la position dépressive qui sera élaborée au chapitre V.

Klein (1945, cité dans Athanassiou-Popesco, 2002) fait du pénis paternel intériorisé une partie intrinsèque du Surmoi de l'enfant où le père occupe une place particulière dans l'articulation des rapports entre le Moi et l'objet maternel ou l'objet du désir. Ceci appuie la théorie de Freud (1926, cité dans Athanassiou-Popesco) qui avait fait du Surmoi l'héritier du complexe d'Œdipe via l'intériorisation de l'interdit paternel. Selon lui, l'identification aboutissant à la formation du Surmoi provient non pas du modèle des parents mais du Surmoi parental. De plus, Freud (1930, cité dans Athanassiou-Popesco) parle d'un père de l'enfance qui est tout puissant, omniscient et parfait et est incorporé à l'enfant en devenant une force psychique interne appelé Idéal du Moi ou Surmoi. Cette imago paternelle peut s'assimiler à un objet interne omnipotent tel que décrit par Klein dans la position schizo-paranoïde tout en devant être différencié du Surmoi, héritier de l'Œdipe.

Chez Klein (1940), le travail de la position dépressive en transformant l'objet paternel tout puissant en objet régulant les rapports du Moi et de l'objet maternel impose au Moi un travail de deuil s'apparentant à ce que Freud (1933, cité dans Athanassiou-Popesco, 2002) appelle l'élaboration du complexe d'Œdipe chez le garçon où celui-ci doit renoncer à l'objet maternel en intériorisant l'interdit parental. Il doit faire comme son père et prendre en lui la loi et l'interdit de l'inceste que son père avait lui-même intériorisé.

Athanassiou-Popesco (2002) ajoute que :

« l'identification introjective qui permet de renoncer à la possession toute puissante de l'objet dont on fait le deuil en l'installant dans le Moi est commune au renoncement à l'objet maternel aussi bien que paternel. Et c'est de cette identification introjective dont parle Freud (1921) lorsqu'il aborde le problème du renoncement à l'être qui devient ensuite un renoncement à l'avoir au profit de l'intériorisation d'une loi » (p.26).

Athanassiou-Popesco (2002) pose la question du rapport entre l'émergence des capacités symboliques, qui implique des capacités de quitter les aspects concrets des objets internes pour les remplacer par des représentations, et l'intériorisation d'une figure paternelle porteuse de la loi des différences soit les différences entre le dedans et le dehors, le Moi et l'objet, les identités sexuées et entre l'objet et sa représentation. Selon elle, l'installation de ces différenciations dans le Moi est bien le résultat du travail de la position dépressive associé à l'élaboration œdipienne.

2.2.2 Le père imaginaire

Avant de passer au développement des représentations paternelles associées à l'absence du père réel, nous exposerons les points de vue de Kristeva (1992) et Lebovici (1992) sur le père imaginaire. Kristeva souligne que chez Freud (1914), la naissance de l'Idéal du Moi n'est rien d'autre qu'une identification avec le père de la préhistoire individuelle qui, en raison de la non-reconnaissance de la différence sexuelle à cette période-là, équivaut aux deux parents. Autrement dit, l'identification avec ce père de la préhistoire, ce père imaginaire, est dite immédiate et directe, antérieure à toute concentration sur un objet quelconque. Kristeva ajoute que :

« C'est seulement dans l'identification secondaire que les convoitises libidinales qui font partie de la première période sexuelle et se portent sur le père et sur la mère semblent dans les cas normaux se résoudre en une identification secondaire et médiate qui viendrait renforcer l'identification primaire et directe » (p.127).

De plus, Kristeva (1992) soutient que, toujours selon Freud (1914), le coup de force de cette apparition paternelle est absolument nécessaire à la construction analytique et s'élabore grâce au relais de la mère dite précœdipienne pour autant qu'elle peut se signifier à son enfant comme ayant un désir autre que celui de répondre à ses demandes ou de lui refuser. Ce relais, c'est le désir maternel du phallus ou le désir maternel du père. Roussillon (1999) parle également de l'attracteur oedipien. Que ce soit par le biais d'une référence au père dans la parole et le désir de la mère, par la censure de l'amante ou en évoquant les différentes métaphores de la menace de castration proférée par la mère et attendue du père, on s'accorde à penser que la qualification par l'objet maternel de sa référence ou de son désir pour un tiers permet à l'enfant de sortir de la spécularité présymbolique et antisymbolisante.

Lebovici (1992) nuance les propos de Kristeva (1992) en précisant que l'étude du développement de la référence à l'objet, c'est-à-dire à sa représentation, ne peut se faire sans passer par le chemin de la naissance de l'intersubjectivité. Selon lui, la naissance de la représentation de l'objet se produit à partir du développement de la sensorialité amodale du nouveau-né, autrement dit, à partir d'expériences qui ne sauraient se référer à nos représentations basées sur nos perceptions, et qui apparaissent comme le fruit du climat émotionnel dans lequel s'exerce cette sensorialité. À partir d'échanges affectifs pouvant être vécus comme intenses et brutaux, s'organise le noyau d'un soi primitif qui implique déjà des notions de temporalité et l'existence de déroulement dans le monde. On peut alors parler d'un début de relations interpersonnelles pour le bébé qui y inscrit ses possibilités d'action sur ce qui se déroule autour de lui.

Lebovici (1992) soutient que le bébé est capable de se rendre compte que sa voix et son regard peuvent avoir des effets sur son entourage vivant :

« 1- Sa voix le confronte aux vocalises maternelles, dont le déroulement et la consonance dépendent de la langue maternelle utilisée par les partenaires d'élevage. Ainsi s'organiserait un espace où le père préhistorique prendrait sa place dans et grâce à une langue maternelle qui lui est aussi enseignée et qui le confine dans « l'abjet objectal » (par abjet objectal, Kristeva (1992) entend la métaphorisation suivant laquelle l'objet paternel naît de l'objet)

2- Par son regard, le jeune enfant s'exerce aussi à un riche dialogue avec sa mère qui constitue le socle de nombreuses interactions dont les expressions sont souvent moins conscientes chez la mère » (p.142).

Lebovici (1992) précise donc que ce père ne se réduit donc pas au père séparateur de la genèse de l'Œdipe et il se constitue avec l'aide de l'espace imaginaire que lui réserve la mère : il appartient au registre des interactions fantasmatiques parce qu'il n'est pas seulement l'objet de représentations spécifiques qui naissent dans les relations interpersonnelles des rudiments du Moi où interviennent les rêveries et fantasmes de la mère; elles concernent le procréateur mais aussi le père de ses fantasmes œdipiens, le grand-père maternel, père fantasmatique dont le bébé agit le mandat chargé des valeurs transgénérationnelles qui lui sont transmises dans l'espace imaginaire.

2.2.3. Représentations paternelles et absence du père

À partir des théories lacaniennes, Dor (1998) explique que même en l'absence du père réel, il est possible que la fonction paternelle conserve sa vertu symbolique structurante, puisque la fonction du père symbolique reste fondamentalement structurante en raison de son caractère de radicale extériorité vis-à-vis du père réel. C'est ce que nous pourrions comprendre de l'illustration clinique présentée dans cet essai doctoral. Le caractère structurant de cette fonction se fonde sur le fait qu'elle s'appuie sur un principe

structural, c'est-à-dire qu'elle s'applique dans le cadre d'une structure qui peut être définie comme l'ensemble d'un système d'éléments gouvernés par des lois internes. La logique de ces différentes régulations constituant la fonction paternelle, il serait donc possible qu'elle puisse demeurer opératoire en l'absence de tout père réel. Cela s'expliquerait selon

Dor :

« parce que la dimension du père symbolique transcende la contingence de l'homme réel, il n'est donc pas nécessaire qu'il y ait un homme pour qu'il y ait un père. Son statut étant de pur référent, le rôle symbolique du père est avant tout sous-entendu par l'attribution imaginaire de l'objet phallique. Dans ces conditions, il suffit qu'un tiers, médiateur du désir de la mère et de l'enfant, fasse argument à cette fonction pour que soit signifiée son incidence légalisante et structurante. Or, faire argument à cette fonction n'implique nullement, à la limite, l'existence d'un père réel. L'application de cette fonction résulte essentiellement de la détermination d'une place tierce dans la logique de la structure qui confère, en retour, une consistance exclusivement symbolique à l'élément qui l'occupe. En ce sens, le statut du père symbolique peut donc être légitimement ramené, comme le mentionne Lacan, au statut d'un signifiant qu'il désigne alors Nom-du-Père. Statut déconcertant s'il en est puisqu'il n'exige en rien la présence d'un homme en situation de se désigner comme père dans la réalité » (p.20-21).

Cependant, Dor (1998) cite Lacan (1958) sur la distinction entre le père symbolique et la présence du père réel ainsi que sur l'incidence du père dans le complexe d'Œdipe où Lacan tente de préciser non seulement les effets inhérents à son absence mais également l'influence induite par les aléas de sa présence qu'il nomme carence paternelle :

« Est-ce qu'un Œdipe peut se constituer de façon normale quand il n'y a pas de père? (...). On s'est aperçu que ce n'était pas si simple, qu'un Œdipe pouvait très bien se constituer quand bien même le père n'était pas là (...). Les complexes d'Œdipe tout à fait normaux (...) s'établissent d'une façon exactement homogène aux autres cas, même dans le cas où le père n'est pas là. (...). En ce qui concerne la carence (...) c'est en tant que membre du trio fondamental, ternaire de la famille, c'est-à-dire en tant que tenant sa place dans la famille, qu'on pouvait commencer à dire des choses un peu efficaces concernant la carence (...). Parler de sa carence dans la famille n'est pas parler de sa carence dans le complexe. Parce que pour parler de sa carence dans le complexe, il faut introduire une autre dimension que la dimension réaliste » (p.42-43).

Chiland (1992) stipule que les parents absents sont toujours idéalisés puisque du fait de leur absence, on ne les côtoie pas au quotidien. Cela relève de l'imaginaire. Pour appuyer ses propos, elle donne l'exemple des enfants adoptés. L'ambivalence ressentie par les enfants adoptés vis-à-vis leurs parents adoptifs peut les amener à une quête de leurs parents biologiques. Plutôt que de se confronter à l'idée que ces parents biologiques étaient des parents faibles qui n'ont pas su ou pu lutter contre l'adversité pour garder leur enfant ou étaient des parents agressifs et rejetants qui ne voulaient pas de lui, l'enfant adopté rêve de trouver des parents meilleurs que ses parents adoptifs, qui l'aimeront mieux et inconditionnellement puisqu'ils sont ses « vrais » parents. À partir de cet exemple, nous pouvons concevoir que les garçons dont le père est absent de leur vie peuvent également avoir la propension à imaginer leur père absent comme un père idéalisé, meilleur que leur mère présente pour eux. La présentation de cas clinique illustre bien ce père absent idéalisé.

Dans un autre ordre d'idées, Kirshner (1991) a étudié des hommes, en psychanalyse, qui ont reporté l'absence de leur père dans leur vie, ce qui apparaissait par un manque de souvenirs, de fantaisies et d'associations à propos de leur père, comme si cette relation avait été totalement sans importance même si dans les faits, le père avait pu être présent physiquement à la maison ou avait participé à certain des souvenirs de ces hommes. Les identifications de ces patients, leurs fantaisies et leurs symptômes s'articulaient autour de la relation spéciale qu'ils entretenaient avec leur mère, la présence de celle-ci semblant dominer leur vie psychique. La nature de l'investissement de la mère dans une relation dyadique aurait empêché le développement d'une vraie phase œdipienne.

Les patients analysés par Kirshner (1991) ont minimisé l'importance psychique de leur père et il semble subsister un blocage se situant à l'intérieur d'une relation dyadique à la structure narcissique. Pour ces patients, l'expérience consciente d'un père absent peut refléter un processus de clivage dans lequel le sujet semble se promener entre une conception dyadique et triangulaire de la réalité, acceptant et désavouant le rôle paternel tout-à-la-fois. De plus, Kirshner ajoute que le déraillement de la triangulation précoce tend à renforcer les fantaisies dyadiques de l'enfant d'une mère omnipotente, ce qui interfère avec l'intégration des pulsions libidinales et agressives.

Mc Dougall (1989, cité dans Kirshner, 1991) soutient d'ailleurs qu'un père absent peut être porté dans l'esprit de l'enfant comme une figure vivante, dépendant de la façon dont la mère parle du père. D'autre part, un père qui est physiquement présent peut néanmoins être vécu comme étant symboliquement perdu, absent ou mort dans le monde intérieur de l'enfant.

Kirshner (1991) explique le succès de la triangulation en partie à partir de la façon selon laquelle la mère a perdu ses attachements incestueux à ses propres objets parentaux et a su éviter de les transférer sur sa représentation du bébé. Cette mère, qui utilise l'enfant pour supporter ses propres besoins narcissiques, peut être dite « phallique », c'est-à-dire qu'elle refuse le phallus symbolique, qui représente la séparation, ce qui rend le père forclos pour occuper la place du tiers. À la place, les désirs de la mère soutiennent chez l'enfant des fantasmes narcissiques d'être le seul et l'unique, situation non favorable à l'élaboration d'un monde symbolique. De plus, l'interférence avec l'habileté de l'enfant à utiliser le père comme un tiers compromet l'établissement de la situation œdipienne.

Toujours selon Kirshner (1991), la mère phallique peut être vue comme participant à une structure familiale particulière dans laquelle le rôle du père n'est pas validé par une mère qui considère son enfant comme sa possession. Au contraire, une relation parentale positive, en ne favorisant pas la dyade, supporte l'intériorisation d'une relation triangulaire. Et c'est dans l'élaboration symbolique de cette structure que le garçon peut être capable de se développer à l'intérieur d'une identification masculine indépendante du système défensif de la mère.

Pour conclure son étude, Kirshner (1991) soutient que dans sa pratique clinique auprès d'hommes qui rapportent l'absence du père dans leur vie, il semble qu'elle ait eu à traiter des fantasmes grandioses associées à une relation narcissique avec la mère et, dans un deuxième temps, le retour de peurs persécutrices associées au père écarté de la famille. La polarisation de ces images maternelles et paternelles était associée à une symptomatologie phobique et de déni, qui venait interférer avec la capacité de ces patients à soutenir une relation positive avec les images du père, les laissant avec un sens de la masculinité fragile et un lien régressif à la représentation paradisiaque de la relation dyadique à la mère. Cela venait donc compromettre les enjeux de la phase de triangulation précoce qui implique que les expériences du petit garçon et l'élaboration de ses relations parentales déterminent sa capacité à intégrer la fonction paternelle en termes de relation d'objet et de contrôle des pulsions sexuelles et agressives.

Pour terminer cette partie sur les représentations paternelles et l'absence du père, nous reprendrons les hypothèses cliniques de Gill (1991) qui a observé dans sa pratique clinique, lors d'une analyse, que la représentation mentale du père fantasmé découlait, d'une part, des désirs et des craintes du sujet, mais également de ce que sa mère lui avait

raconté ainsi que de ce qui était découvert à travers ses propres observations et investigations. D'autre part, le revécu, dans le transfert, des versions conflictuelles du père intériorisé, la recherche de leurs origines dans l'enfance et leurs rôles joués dans les rapports avec autrui, présents et passés, ainsi que la perlaboration des résistances au changement, ont permis d'intégrer les deux versions du père fantasmé et d'entretenir des rapports stables avec autrui. Enfin, le besoin que ressent l'enfant d'intérioriser un père, que celui-ci existe ou non dans la réalité, a conduit Gill à formuler l'hypothèse selon laquelle l'enfant a la propension innée à communiquer avec un père, ou avec un père introjecté, même lorsque ce dernier provient uniquement de fantasmes.

Mais qu'en est-il de la fonction paternelle lorsque, dès la période précœdipienne, le petit garçon a peu ou plus du tout de contact avec son père réel? Quels impacts cela a-t-il sur le développement de la relation entre la mère et son fils, relation fusionnelle à la base lors de la grossesse et des premiers mois de vie de l'enfant, alors qu'il y a absence de tiers-père séparateur? Comment s'établira la construction du père symbolique, à l'intérieur de la relation mère-fils, alors qu'il y a absence de père réel? C'est à cette question que nous tenterons de répondre dans le prochain chapitre.

CHAPITRE III

L'ABSENCE DU PÈRE ET DÉVELOPPEMENT DE LA RELATION MÈRE-FILS

Bien avant la relation au père, et ce dès la grossesse, il y a la relation à la mère, mère mythique, mère omnipuissante, mère trop présente ou rejetante, mère surprotectrice ou dans le meilleur des cas, mère suffisamment bonne. Ce présent chapitre mettra l'accent sur le développement de la relation mère-enfant avec une attention particulière à la relation mère-fils. Nous parcourons principalement les théories de Mahler, d'Anna Freud ainsi que les théories freudiennes pour comprendre le parcours que fait l'enfant de la dépendance totale à sa mère à la construction de son autonomie affective. Suivra ensuite un survol, selon différents auteurs, de l'impact de l'absence paternelle chez le garçon dans le déroulement de la relation qu'il vivra avec sa mère.

3.1 Symbiose

Selon Mahler (1970), la symbiose se définit comme suit:

« Une fusion psychosomatique toute-puissante, hallucinatoire ou délirante à la représentation de la mère, et en particulier l'illusion délirante d'une frontière commune à deux individus réellement et physiquement distincts » (p.21).

Durant le stade symbiotique du développement normal, l'enfant est d'une dépendance absolue à la mère. Cette phase symbiotique du nourrisson décrit l'état d'indifférenciation, de fusion entre la mère et l'enfant, dans lequel le « je » ne se différencie pas du « non je ». De plus, les différences entre l'intérieur et l'extérieur ne viennent à être perçues que très graduellement. C'est pendant cette dépendance physiologique et psychologique aux soins de la mère que s'opère la différenciation structurale qui conduit à l'organisation adaptative de l'individu qui est le Moi (Mahler, 1970).

Avant d'en arriver au stade symbiotique proprement dit, nous retrouvons le premier stade appelé narcissique primaire absolu ou autisme normal (0-2 mois) qui implique une absence de conscience de l'agent maternant lors des toutes premières semaines de vie extra-utérine. À partir du deuxième mois, s'établit le début de la rupture de la barrière contre les stimuli, coquille autistique qui maintient au-dehors les stimuli externes. C'est à ce moment que s'établit la formation d'un pare-excitation contre les stimuli qui sert à contenir les objets partiels symbiotiques investis libidinalement, encore indifférenciés, dans la matrice symbiotique mère-enfant (Mahler, 1970).

D'après les théories de Mahler (1970), il vient ensuite, autour de l'âge de deux mois et ce jusqu'à quatre mois, le stade symbiotique où le narcissisme primaire prédomine toujours. À cette période, l'enfant commence à percevoir la source de satisfaction dans l'objet partiel satisfaisant (la mère) vers lequel s'oriente la libido. Il s'effectue alors, selon les séquences plaisir-déplaisir, la démarcation des représentations du Moi corporel à l'intérieur de la matrice symbiotique, ce qui va constituer le schéma corporel. Le Moi va ensuite se constituer sous l'impact de la réalité et des pulsions instinctuelles. Les sensations internes de l'enfant vont constituer le noyau du Moi. Durant cette phase symbiotique, les deux partenaires de la dyade polarisent les processus d'organisation et de structuration :

« Ces structures (...) représentent une base à laquelle se rapporteront toutes les expériences avant qu'elles ne deviennent dans le Moi des représentations claires et totales du self et du monde des objets » (Mahler, 1970, p.23).

La mère est alors un Moi auxiliaire pour l'enfant. C'est lorsque l'enfant est capable d'attendre et d'anticiper avec confiance la satisfaction qu'il y a début d'un Moi et d'un

objet symbiotique. Par contre, chaque fois que le bébé ressent une détresse précurseur de l'angoisse, il fait appel à sa mère pour contribuer au maintien de son homéostasie. À partir du deuxième semestre de la première année, l'enfant adopte une attitude différente vis-à-vis son partenaire symbiotique comparativement aux autres êtres humains, ce qui montre que ce partenaire n'est plus interchangeable (Spitz, 1959 dans Mahler, 1970). Vers 4-5 mois, nous pouvons observer des expressions faciales chez l'enfant beaucoup plus différenciées, mobiles et expressives que lors de la phase autistique. Il est alors possible de suivre ses états du Moi (Mahler, 1970).

Winnicott (1965, cité par Mahler, 1970) soutient que c'est lorsque l'enfant développe de façon prématurée, pendant le stade narcissique primaire (durant les cinq premiers mois), ses propres ressources où il prendrait à sa charge, dans la réalité, les fonctions de la mère, qu'il s'ensuit le développement d'un « faux self ».

Les besoins inconscients spécifiques et individuels de la mère activent les potentialités du nourrisson qui vont créer chez l'enfant le reflet de ces besoins maternels. Celle-ci transmet un cadre de référence en miroir auquel s'ajoute le Moi primitif de l'enfant. Cette réflexion réciproque au cours de la phase symbiotique permet la méthode primaire de formation de l'identité de l'enfant. Par ailleurs, si la fonction de réfléchir en miroir de la mère, pour son enfant, durant la première enfance, est imprévisible, instable, anxieuse ou hostile, l'enfant en voie d'individuation ne recevra pas de cadre fiable de référence. Son sentiment primitif du Moi sera alors perturbé (Spiegel, 1959 cité dans Mahler, 1970).

3.2 Séparation-individuation

Toujours selon les théories de Mahler (1970), c'est à partir d'un état symbiotique optimal que peut s'effectuer une différenciation sans heurt entre l'enfant et la mère, où il y a extension hors de la sphère symbiotique. Pour ce faire, il doit exister un plaisir lié aux sensations extéroceptives et à la tension de maturation qui stimulent l'investissement externe de l'attention et à l'intérieur, un bon niveau de plaisir et par conséquent, un bon accrochage à l'intérieur de la sphère symbiotique. Ce processus, nommé éclosion, correspond à la poussée de la locomotion active qui amènera l'enfant à explorer de plus en plus son environnement. Cela correspond à la première sous-phase du stade de séparation-individuation de la théorie de Mahler, appelée différenciation (5-9 mois). Pendant cette période, la dépendance physique à la mère commence à diminuer, ce qui correspond également aux débuts d'une différenciation interne primitive entre le corps et les images d'objets qui commencent à se développer.

La sous-phase de différenciation va ensuite entraîner l'enfant à s'éloigner de sa mère et à pratiquer une séparation physique active suivie d'un retour vers elle. Cette période correspond à la 2^e sous-phase de la séparation-individuation, nommée la période des essais (9-14 mois). Durant cette période, les représentations du Moi et de l'objet ne semblent pas encore intégrées en une représentation totale du Moi ou de l'objet libidinal (Mahler, 1970).

Le processus intrapsychique de séparation-individuation implique chez l'enfant la réalisation d'un fonctionnement autonome lié à la présence et la disponibilité émotionnelle de la mère. Cela confronte l'enfant à des menaces de perte d'objet. Cette angoisse de séparation suscitée à chaque nouveau palier de fonctionnement autonome sera dépassée

par le plaisir de ce fonctionnement. Cette période des essais atteint son paroxysme au milieu de la deuxième année alors que l'enfant arrive à marcher librement. Il croit alors en sa toute-puissance magique qui dérive de son sentiment de partager les pouvoirs magiques de sa mère. Le danger, lors de cette sous-phase, est que la mère abandonne prématurément l'enfant à ses propres moyens, croyant qu'il est devenu un individu autonome ou bien qu'elle le sente comme une continuation d'elle-même. Par cette attitude, ces mères réagissent par un mécanisme d'évitement à la « traumatisation » de leurs propres besoins symbiotiques (Mahler, 1970).

Greenacre (1966) et Mahler (1966) (cités par Abelin, 1975) insistent sur l'importance du père durant la période de séparation-individuation, principalement durant les sous-phases des essais et du rapprochement. Durant la période des essais, c'est l'étape où la relation avec le père devient plus importante. La relation avec le père, comparativement à la mère, ne retrouve pas son origine dans l'état de la symbiose. À partir de là, le père possède la qualité d'être autre que la mère. Il devient donc le monde extérieur nouveau et excitant. Ce père peut apporter une bouffée d'air frais pour l'enfant qui peut jouer avec lui de façon différente des jeux de la mère. Les jeux du père avec l'enfant lui permettent de mieux résoudre la symbiose de la relation mère-enfant. Le père devient donc un facilitateur du processus de séparation-individuation et selon Burlingham (1973), il assiste l'enfant dans ce processus.

Quant à Loewald (1951), il considère que le père joue un rôle important dans le développement du Moi de l'enfant, de son individuation et de la différenciation dans la période précœdipienne. En décrivant le complexe d'Œdipe comme un processus dans

lequel l'enfant doit composer avec les demandes de la réalité et renoncer aux désirs infantiles, Loewald suggère que pour l'enfant, la réalité est expérimentée comme une force externe, typiquement représentée par la figure paternelle. Puisque la relation précœdipienne à la mère est ambivalente, il propose que le rôle spécifique du père est d'aider le Moi de l'enfant à accomplir une meilleure organisation, différenciation et intégration pour se libérer de la mère.

À partir de 18 mois et ce, jusqu'à 36 mois, survient un période de vulnérabilité chez l'enfant où son estime de lui-même peut souffrir de graves blessures. Par ailleurs, au cours de la période d'individuation, l'autonomie croissante du petit l'amène à cesser progressivement la surestimation de sa propre toute-puissance. Cela se fait grâce à l'intériorisation amorcée par une identification vraie du Moi aux parents (Mahler, 1970).

Cette période correspond au développement de la permanence de l'objet au niveau cognitif et l'acquisition d'une permanence de l'objet libidinal qui se réalise de façon plus progressive dans le développement intrapsychique. Jusqu'à l'âge de 30 mois, cette acquisition dépend des états du Moi de l'enfant et de sa relation réelle avec sa mère. Donc, pendant le deuxième semestre de la seconde année de vie, l'enfant est de plus en plus conscient de sa séparation physique d'avec sa mère. Cela coïncide avec une diminution de l'oubli de la présence maternelle qui avait lieu durant la sous-phase des essais. Cette étape entraînera la constatation, pour l'enfant, de son pouvoir et de son habileté à s'éloigner de sa mère, ce qui vient créer chez-lui un besoin accru qu'elle partage avec lui chaque nouvelle acquisition et expérience. Cette troisième sous-phase de la séparation-individuation se nomme la période de rapprochement (Mahler, 1970).

La sous-phase de rapprochement, qui se situe autour de 15-24 mois, implique une résurgence de l'angoisse de séparation chez l'enfant ainsi qu'un sentiment d'insécurité. Cela s'explique par l'angoisse de perte d'amour et de perte d'objet qui se trouve accrue par les pulsions agressives des stades sadiques, oral et anal, au cours duquel l'enfant doit lutter pour préserver l'objet face à sa propre ambivalence. Il ressent alors le besoin de se rapprocher davantage de ses parents et se préoccupe de leurs déplacements. Par exemple, il peut suivre la mère partout dans la maison et se sauver lorsqu'elle le poursuit permettant l'installation d'un mouvement de séparation et de retrouvailles. C'est une période où l'enfant vit de l'ambivalence face à sa mère et se sent mal à l'aise dans la relation. C'est le moment où il ressent le besoin de trouver la distance optimale entre le trop proche et le trop loin (Mahler, 1970).

D'après Abelin (1975), le rôle du père comporte une importante contribution au processus de séparation-individuation. Il postule que vers l'âge de 18 mois, il existe une triangulation précoce dans laquelle l'enfant s'identifie aux désirs du père-rival pour la mère. C'est, selon lui, la seule façon dont une image mentale symbolique du Moi peut émerger puisque l'enfant est alors séparé de sa mère et ressent un grand désir pour elle. Le produit de cette triangulation précoce est donc, dans un premier temps, une image rudimentaire du Moi qui désire la mère.

Par contre, toujours d'après Abelin (1975), l'image de soi, qui émerge de cette triangulation précoce vers l'âge de 18 mois et qui est le résultat d'une identification au père rival se produit seulement chez les garçons. C'est pourquoi le noyau du soi sexuel est complété uniquement chez les garçons. Il existe donc chez les garçons une triangulation

sexuelle précoce qui se reproduit à un plus haut niveau d'images symboliques durant le complexe d'Œdipe. Selon Abelin, à cette période, les conflits parentaux sont souvent associés à un manque de synthèse du Moi ainsi qu'à de pauvres capacités de symbolisation et de testing de la réalité. Le noyau de l'identité de genre peut également être perturbé.

Mahler (1970) ajoute que suite à la sous-phase de rapprochement, l'enfant atteint la permanence de l'objet qui lui permet une intériorisation des demandes parentales, une unification du « bon et du mauvais objet », une intégration des pulsions agressives et libidinales, ce qui permet un sentiment de stabilité au plan de l'identité et une image interne qui reste stable. Selon Mahler, il existe trois aspects du stade de la permanence de l'objet. Premièrement, l'image maternelle devient intrapsychiquement disponible, ce qui est relié au développement de la confiance fondamentale. À travers ce processus d'intériorisation, l'enfant peut, en l'absence de sa mère, accepter quelqu'un d'autre pour une courte période. Cette personne symbole est alors soutenue par la disponibilité de l'image interne de l'objet d'amour.

Dans un second temps, d'après Mahler (1970) l'image de l'objet se trouve de plus en plus investie d'énergie essentiellement libidinale et neutralisée. En troisième lieu, le stade de la permanence de l'objet se trouve atteint lorsque le Moi n'utilise plus aussi facilement à sa disposition une défense de type clivage des images d'objet. Le clivage se produit lorsque l'attente et la colère, autrement dit l'ambivalence, surviennent en même temps. Dès lors, pendant l'absence de la mère, l'enfant sépare l'image désirée et l'image haïe de l'objet d'amour pour préserver l'image du bon objet. L'attente se fixe sur la bonne mère et la colère est dirigée contre l'autre personne présente dans l'environnement. Lorsque la

mère revient, l'ambivalence se rapporte à nouveau sur la mère, les représentations n'étant plus clivées et projetées. Selon Abelin (1975), le père, durant la sous-phase de rapprochement, demeure non-contaminé par l'ambivalence qui affecte l'image maternelle et il peut jouer un rôle indispensable à la résolution de cette ambivalence.

À partir de la position de Mahler (1970), on peut conclure que l'établissement de la permanence de l'objet constitue le point culminant de la phase de séparation-individuation, ce qui constitue un stade du développement de la relation d'objet. L'image de l'objet est investie intrapsychiquement lorsque survient un besoin et l'investissement diminue lorsque le besoin est satisfait. La permanence de l'objet est atteinte lorsqu'une image d'objet fermement établie se trouve accessible, dont l'investissement persiste indépendamment de l'état du besoin instinctuel. Cette phase finale du processus de séparation-individuation laisse donc place à la consolidation de l'individualité et la constance des objets émotionnels est accomplie. La mère devient disponible pour fournir à l'enfant confort et amour.

Carol Klein (1984), quant à elle, soutient que durant ces trois premières années de vie de l'enfant, plus celui-ci sera certain de l'appui soutenu de sa mère, moins il aura peur du monde extérieur. Sa mère lui sert de cadre de référence, de balise pendant une période où il se forme un Moi séparé. Par contre, plus ce programme de séparation-individuation sera interrompu de façon précoce pour l'enfant, plus il rencontrera des problèmes ultérieurs car rien ne peut contrarier plus dramatiquement son évolution qu'une mère incapable de prouver à son enfant qu'il peut compter sur sa protection pendant ces premiers pas vers l'autonomie et l'indépendance.

Lorsque la mère est incapable d'assumer la séparation d'avec son enfant tout en continuant à l'investir par la suite, il s'ensuit un type de relation mère-enfant basé sur la dépendance de l'un et l'autre c'est-à-dire une relation anaclitique. Dans ce type de relation, l'enfant est alors incapable d'intégrer la bonne mère et la mauvaise mère à l'intérieur de lui en un tout unifié. Il peut en résulter un manque de plaisir tiré du fonctionnement autonome, une diminution de la capacité de sublimer et un surplus d'agressivité non neutralisée, d'abord investie dans les images fusionnées de l'objet et ensuite dirigées sur les représentations du Moi et de l'objet plus distincts, ce qui peut se manifester en divers symptômes psychopathologiques dont nous discuterons au chapitre VI.

3.3 La ligne de développement de l'autonomie affective

Dans la théorie des lignes de développement d'Anna Freud (1965), la ligne de l'autonomie affective consiste en :

« La séquence qui mène de la dépendance absolue du nouveau-né vis-à-vis des soins maternels jusqu'à l'autonomie affective et matérielle du jeune adulte-séquence pour laquelle les stades successifs du développement libidinal (oral, anal, phallique) constituent simplement la base innée, répondant à un processus de maturation » (p.50).

La ligne de développement qui porte l'enfant de l'état de dépendance face à sa mère à l'autonomie affective et aux relations d'objet de type adulte comporte huit étapes. La phase 1 représente l'unité biologique du couple mère-enfant. Lors de cette étape, le narcissisme de la mère s'étend à l'enfant et celui-ci inclut sa mère dans son monde narcissique interne. Cette période correspond aux phases autistique, symbiotique et de séparation-individuation de Mahler. La phase 2 concerne la relation de type « objet partiel » ou de satisfaction des besoins dite anaclitique. La relation est intermittente et

oscillante car l'investissement de l'objet est influencé par les besoins de l'enfant qui s'en détourne dès qu'il se sent satisfait. La phase 3 permet la constance de l'objet qui permet à une image intériorisée et positive de l'objet de se maintenir indépendamment des satisfactions ou insatisfactions. La phase 4 consiste en la relation ambivalente du stade sadique-anal préœdipien qui se caractérise par des attitudes du Moi qui consistent à s'accrocher aux objets d'amour, à les dominer et à les contrôler. Pour ce qui est de la phase 5, celle-ci est représentée par la phase phallique œdipienne entièrement centrée sur l'objet et caractérisée par une attitude possessive envers le parent de sexe opposé, par un sentiment de jalousie et de rivalité envers le parent du même sexe, par une tendance protectrice, de la curiosité et des appels de l'admiration d'autrui. Vient la période de latence, à la phase 6, où les exigences pulsionnelles diminuent après l'Œdipe. Durant cette période, la libido est déplacée des images parentales sur des contemporains, des professeurs, des leaders, des idéaux impersonnels et des intérêts inhibés dans leur but et sublimés. Pendant ce déplacement surviennent des manifestations fantasmatiques témoignant d'un désenchantement vis-à-vis les parents et d'un désir de les dénigrer comme peut en témoigner le roman familial, par exemple. La pré-adolescence constitue la phase 7 qui est un prélude à la révolte de l'adolescence. Cette période constitue un retour à des attitudes et à un comportements du passé qui réveille la relation d'objet partiel de la deuxième étape. Nous observons alors chez l'enfant une recherche de la satisfaction entière du besoin ainsi que de l'ambivalence. Enfin, la phase 8 se produit durant l'adolescence. L'adolescent lutte contre les liens qui l'attachent aux objets de son enfance en les niant, en s'opposant à eux, en s'en détachant et en les abandonnant. Cela lui permet de se défendre contre la pré-généralité et d'établir la primauté génitale. L'investissement

libidinal est donc transféré sur des objets du sexe opposé qui sont à l'extérieur de la famille.

En conclusion, les théories d'Anna Freud nous indiquent que les problèmes d'attachement mère-enfant pourraient résulter, entre autre, d'une atteinte biologique du lien mère-enfant durant la phase 1 (une hospitalisation de la mère ou de l'enfant par exemple), ce qui donnerait naissance à l'angoisse de séparation chez l'enfant (Bowlby, 1960). De plus, l'impossibilité, pour la mère, de jouer son rôle d'instance sûre, propre à satisfaire les besoins de l'enfant et à en assurer son bien-être, pendant la phase 2, pourrait entraîner l'arrêt du processus d'individuation (Mahler, 1952), une dépression anaclitique (Spitz, 1946), un développement précoce du Moi (James, 1960) ou le développement d'un « faux self » (Winnicott, 1955) cités dans A. Freud (1965).

3.4 Complexe d'Œdipe et angoisse de castration

D'après Freud (1956), la première phase de la période œdipienne, nommée période préœdipienne, permet à l'enfant d'accomplir certaines tâches importantes pour son développement et qui sont principalement reliées à la relation mère-enfant. Dans cette interaction, le jeune enfant commence à apprendre dans quelle mesure il peut faire confiance au monde extérieur et comment il peut équilibrer les gratifications et les frustrations. Il apprend également à aimer et à se savoir capable de faire souffrir l'être aimé et de le mettre en colère. Il commence aussi à prendre conscience de lui-même en tant que personne distincte d'un monde de plus en plus vaste et à se former une identité sexuelle. Durant ses premières années de vie, il se procure des satisfactions sensuelles par l'intermédiaire des plaisirs oraux, anaux et génitaux.

Chez Klein (1957), l'opposition d'une représentation bonne et mauvaise des objets primaires partiels et totaux correspond à la prévalence de la prégenitalité et à l'archaïque. La dialectique de la position dépressive et de la position schizo-paranoïde, que nous élaborerons au chapitre V, rend compte des modalités dites archaïques du conflit fondamental d'ambivalence. Cette perspective propose que l'Œdipe soit corrélatif de l'élaboration de la position dépressive qui suppose les objets totaux différenciés selon leur sexe et en relation l'un avec l'autre. Cela rend possible la réélaboration des fantasmes prégenitaux de scène primitive, en donnant une issue structurante à l'ambivalence de l'amour et de la haine, dans le jeu dialectique du désir et des identifications, dans la double dimension de l'Œdipe direct et inversé où chacun des objets parentaux est objet de désir dans l'une et d'identification dans l'autre.

Les théories freudiennes, relevées dans Bergeret (1972), soutiennent que l'enfant entre dans la période de l'Œdipe entre l'âge de trois et cinq ans. Cette période est associée à la phase de l'organisation génitale infantile qui définit l'Œdipe comme le grand organisateur du fonctionnement psychique, préparant dans la phase infantile de la sexualité l'organisation génitale de l'adulte.

À partir de cette découverte, le garçon manifestera deux types d'attachement : premièrement, un investissement objectal sexuel de la mère. Pour la conquérir, il sera prêt à utiliser toutes ses ressources agressives qui pourront affirmer sa position phallique. Par contre, dès le contact avec la réalité, son activité pulsionnelle subira une sublimation (dans les activités de jeux et les tâches scolaires). De plus, le but primitif dirigé au départ vers le plaisir est également sublimé en but sentimental, ce qui permet au garçon de gagner

l'estime des adultes et de renforcer sa confiance en soi. Dans cette tentative de conquérir l'objet maternel, le garçon trouve un rival chez la personne du père de qui il jalouse sa supériorité réelle et qu'il surestime de par sa signification symbolique. Pendant ce temps, les fantasmes œdipiens ne font que renforcer les thèmes fantasmatiques de la castration (Bergeret, 1972).

Cette castration, est alors comprise par le garçon comme :

« l'ablation possible ou accomplie de cet organe (le pénis), prenant le sens d'un talion ou d'un châtiment dont le père serait (fantasmatiquement) l'exécuteur (Perron et Perron-Borrelli, 1994, p.63) ».

Pour mieux comprendre le concept de complexe de castration, nous nous référerons à l'explication d'André Green (1990) :

« Ainsi la menace ou l'angoisse de castration sont parties intégrante du complexe de castration. Celui-ci est un ensemble réunissant la théorie sexuelle infantile relative au sexe féminin – donc la différence des sexes envisagée du point de vue anatomique avec ses conséquences psychiques (la mère comme être châtrée, le père comme castrateur) – la scène primitive (comme scène de castration de la mère par le père), les défenses suscitées par l'angoisse de castration (refoulement, déni, clivage), les syndromes électifs suscités par l'organisation psychique élaborée plus ou moins indirectement autour de cette angoisse : homosexualité, fétichisme, etc. On voit alors qu'il s'agit d'un complexe de représentations préconscientes et inconscientes et d'affects conscients ou inconscients, liés entre eux, de telle sorte que lorsque l'un d'entre eux se trouve activé dans le monde extérieur ou intérieur, les autres le sont par contiguïté et inférence et appellent un déclenchement de signaux avertisseurs du danger pour les empêcher de se développer » (p.21-22).

Green (1990) ajoute :

« Le complexe de castration s'insère donc dans le complexe d'Œdipe dont il est une partie. Il résulte aussi bien du complexe positif sanctionnant les fantasmes incestueux parricides, inhibant toute tentative de transgression et poussant au refoulement puis au renoncement de la réalisation des désirs œdipiens, que du complexe négatif qui, chez le petit garçon, exige la castration imaginaire pour satisfaire les vœux homosexuels » (p. 23).

Donc, selon Freud (1923a), le garçon en vient à craindre que ses désirs pour sa mère, frappés par l'interdit de l'inceste, lui fassent courir le risque de perdre son pénis. Cette

crainte est renforcée par la découverte de la différence anatomique entre les sexes. Puisque les filles n'ont pas de pénis, c'est qu'il leur a été enlevé et cela pourrait lui arriver à lui aussi. À partir de là, chez le garçon, la castration reste à craindre mais peut être évitée par le renoncement aux désirs œdipiens. Par ailleurs, cette peur impose le deuil de ses désirs incestueux, ce qui deviendra le principal fondement pour la formation du Surmoi (Perron et Perron-Borrelli, 1994).

Selon Casoni et Brunet (2003), le Surmoi, qui se forme à partir de l'identification aux parents et est tenu pour la source des frustrations décisives, représente habituellement le père. De plus, l'identification est un processus psychologique qui se produit de façon progressive alors que l'enfant intègre les attitudes et les normes de ses parents.

La deuxième sorte d'attachement décrite dans Bergeret (1972) correspond à l'attachement libidinal au père qui doit être capable de soutenir l'investissement fantasmatique de son garçon sur deux plans, soit celui d'un rival à supplanter et aussi celui d'un modèle à imiter et à qui ressembler. Le garçon ressent donc le besoin d'investir son père qui représente le possesseur mâle de la mère. Donc, imiter le père signifie également se laisser modeler par lui dans une position homosexuelle passive. Cet attachement libidinal au père implique alors une double identification maternelle et paternelle du garçon, car les relations au père à la période œdipienne sont marquées par l'ambivalence vis-à-vis lui et non seulement par un sentiment de haine.

Toujours selon Bergeret (1972), il ne faut pas négliger le fait que la compétition œdipienne n'est pas réelle mais uniquement fantasmatique puisque la mère a déjà choisi le

père et qu'elle ne peut donner au garçon que des consolations maternelles déliées de libido érotique. Dès ce moment, le garçon pourra surmonter son angoisse de castration.

Selon les théories freudiennes, la période de l'Œdipe est le moment fondateur de la vie psychique de l'individu. Tout en marquant le sommet de la sexualité infantile, il annonce également le refoulement des pulsions sexuelles caractérisant la quiétude pulsionnelle relative de la période de latence. De plus, le conflit œdipien participe à la construction de la réalité de l'objet qui devient un objet global, entier et sexué et non plus l'objet partiel des pulsions pré-génitales. L'Œdipe peut également être pensé en terme de « choix de l'objet d'amour définitif », objet sexuel qui sera déplacé de l'image parentale à d'autres objets entiers. En tout dernier lieu, nous rappelons que le Surmoi est l'héritier du complexe d'Œdipe et son établissement est une preuve d'une identification réussie du garçon à son père (Bergeret, 1972).

3.5 Impacts de l'absence du père sur le Surmoi, l'Idéal du Moi et le Moi idéal

Comme nous l'avons vu précédemment, le Surmoi et l'Idéal du Moi se construisent à partir des identifications de l'enfant à ses parents et plus précisément au père en ce qui concerne le développement de l'identification masculine chez le garçon. Mais que se passe-t-il dans le développement du Surmoi et de l'Idéal du Moi ainsi que dans l'interaction entre ces instances psychiques lorsque le père est absent de la vie de l'enfant?

Selon Casoni et Brunet (2003), habituellement, les identifications qui participent à la structuration du Moi, de l'Idéal du Moi et du Surmoi contribuent à aider l'enfant à se détourner des conduites antisociales ainsi que de l'agir tributaire de ses pulsions sexuelles et agressives. Toutefois, il arrive que ces identifications soient manquantes, défailtantes

ou encore perturbées au point de nuire au développement de l'enfant, ce qui pourrait donner naissance à différentes problématiques dont la délinquance. Par exemple, certains auteurs comme Anna Freud, (1949) Thornton (1951) et Cedarleaf (1955) (voir Casoni et Brunet) expliquent les comportements délinquants comme provenant d'une perturbation dans l'identification aux parents, ce qui donne lieu à certaines carences, principalement des carences du Moi et plus précisément du Surmoi. Ces carences identificatoires ne permettraient pas une intériorisation des principes éthiques et moraux ni une intériorisation suffisante des interdits. Nous aborderons le thème de la délinquance au chapitre V.

3.6 Les recherches empiriques sur les relations fusionnelles mère-fils et la surprotection maternelle

Nous avons donc réalisé, à travers le point de vue de différents auteurs psychanalytiques, l'importance cruciale que remplit la figure paternelle ainsi que les fonctions du père dans le développement de l'identité sexuelle chez le garçon. Mais qu'en est-il lorsque le père est absent depuis les toutes premières années de vie du garçon? En l'absence d'un père réel dans la vie du garçon, nous pouvons nous questionner sur l'existence d'un tiers séparateur de la dyade mère-fils, d'un modèle masculin significatif à qui s'identifier pour le garçon ainsi que d'un rival majeur pour l'affection de la mère permettant l'existence d'un père symbolique.

Tout d'abord, il semblerait que l'attitude de la mère vis-à-vis la masculinité et les hommes en général, incluant ses réactions aux comportements de son propre fils ainsi que ses perceptions face au père de l'enfant formeraient une part significative du développement de la relation mère-fils (Biller, 1971).

De plus, selon Carol Klein (1984), la femme qui se servirait du lien qui l'unit à son fils pour rabaisser le père aux yeux de l'enfant et qui se tourne constamment vers son fils à l'exclusion de son mari peut poser à l'enfant une multitude de problèmes. Lorsque la famille éclate, le fils a de grandes chances de devenir l'homme de la maison pour sa mère, particulièrement si celle-ci est tentée d'accorder à cette unique présence masculine une importance démesurée. Le fils peut alors se reprocher à lui-même ou reprocher à sa mère l'absence du père tout en payant très cher de l'avoir remplacé dans la vie de la mère. Lorsqu'il y a absence du père, le fils qui vit seul avec sa mère peut être poussé à se montrer plus mature que sa capacité psychologique lui permet d'être à cet âge. Il devient alors contraint de fournir un soutien masculin à sa mère alors qu'il a encore besoin d'un support maternel. Si la mère est un tant soit peu immature et dépendante, les besoins du fils ne seront pas satisfaits, et cela, peu importe l'intensité de l'amour de sa mère à son égard.

Il semblerait également, toujours d'après C. Klein, (1984), que la principale motivation des mères surprotectrices consisterait à prolonger le rôle essentiel qu'elles étaient ravies de jouer lorsque leur fils était un bébé. Ces mères peuvent développer chez leur fils l'idée destructrice que son indépendance est un péché contre sa mère, qu'en s'éloignant d'elle, il commet une action dangereuse et répréhensible. Ces mères ont besoin de dominer la vie de leur fils et souffrent de ne pouvoir le faire lorsqu'une frontière s'établit entre leur identité propre et celle de leur fils. Les garçons qui resteraient prisonniers de ce genre de relation mère-fils extrêmement étroite risquent d'éprouver de grandes difficultés à s'adapter à une vie autonome. Bien entendu, il ne s'agit pas qu'une mère se retrouve

monoparentale pour devenir surprotectrice et empêcher son fils de s'identifier à un père symbolique.

Selon Neubauer (1960), en l'absence d'un père, la relation mère-fils peut devenir sursexualisée. En effet, selon, Levy (1943, cité par Biller, 1971), les contacts physiques excessifs entre la mère et son garçon sont des comportements fréquents d'une surprotection maternelle et d'un désengagement paternel. Dans ses recherches sur la surprotection maternelle, il a découvert une série d'actions qui les distinguent des autres mères; nourrir leur fils au sein et les accepter dans leur lit bien au-delà de ce que tolère la tradition, les aider à prendre leur bain et à s'habiller à un âge où ils sont assez autonomes pour le faire eux-mêmes. Par exemple, sur 19 cas de mères surprotectrices envers leur fils, six garçons dormaient dans le même lit que leur mère dans leur enfance et trois d'entre-eux durant l'adolescence. Selon Freud (1947), ce type de dynamique mère-fils pourrait impliquer une réalité incestueuse qui deviendrait alors une grande source de culpabilité pour le petit garçon. Incapable de transférer son désir envers sa mère vers les autres femmes, il peut rejeter les femmes comme objet d'amour même s'il ne s'agit plus d'une réalité incestueuse.

Par ailleurs, si le garçon est enfant unique ou le seul fils de la famille, la probabilité qu'il y ait surprotection maternelle est accrue. D'un autre côté, si le garçon, durant ses premières années, a de fréquentes occasions d'interagir avec d'autres modèles masculins, comme des pairs ou des adultes qui encouragent le développement de son autonomie et de son assurance, les chances qu'il se développe une relation trop fusionnelle entre la mère et le fils décroissent (Sutton-Smith, B., Rosenberg, B.G. et Landy, F., 1968).

Selon Stendler (1952), il existe deux périodes critiques dans le développement de la surdépendance affective du garçon pour sa mère : autour de l'âge de neuf mois, lorsque l'enfant commence à vérifier et à observer si sa mère va répondre à ses besoins de dépendance ainsi qu'autour de deux-trois ans, lorsque l'enfant doit renoncer à sa fantaisie de contrôle perçu sur sa mère et apprendre à agir indépendamment selon les valeurs culturelles approuvées par son entourage. Dans notre illustration clinique, le couple parental s'est séparé alors que l'enfant était âgé de deux ans et demi. L'absence du père, spécifiquement lors de ces périodes, peut avoir tendance à créer une surdépendance de l'enfant à sa mère. Cette surdépendance peut également se retrouver chez les familles dont le père est inefficace. Par exemple, Stendler a trouvé que sur 20 enfants surdépendants, 13 avaient manqué d'une présence constante du père durant les trois premières années de vie alors que 6 des 7 autres avaient vécu l'absence de leur père pour la même période de façon plus brève. Il conclut ses recherches en situant le rôle du père comme celui qui doit décourager les tendances surprotectrices de la mère face à son enfant et l'encourager à avoir des activités indépendantes, principalement chez les garçons.

Pour A. Freud (1965), l'absence du père chez le garçon a une grande importance lors de la période phallique :

« les peurs de castrations et les tendances passives sont (...) influencées par les attitudes répressives du père, son aptitude à tenir le rôle d'un modèle viril, etc. Quand le père est absent, en raison d'un divorce, d'un abandon, de sa mort, manque alors le rival œdipien, susceptible de jouer le rôle de frein, circonstance qui accroît l'angoisse et la culpabilité de la phase phallique et favorise un manque de virilité. Dans ces circonstances, l'enfant imagine que son père a été éloigné de sa mère en punition de son agressivité masculine; fantasme qui trouble également les désirs hétérosexuels normaux du garçon » (p.156).

Dans un même ordre d'idées, Carol Klein (1984) explique que les garçons ont beaucoup plus de mal à affronter le divorce des parents que les filles durant la période œdipienne. Si le père ne se trouve pas dans son entourage pour renforcer le refoulement des fantasmes incestueux, le fils peut éprouver des sentiments envers la mère qui ne peuvent s'épancher sans danger. La nuit, pendant que sa mère dort seule, il peut s'imaginer prendre la place inoccupée, image qui ne peut qu'effrayer le petit séducteur ambivalent et l'une des façons les plus funeste dont dispose le petit garçon pour lutter contre cette frayeur est de refouler son désir si profondément que son énergie sexuelle risquerait d'être très perturbée.

Carol Klein (1984) ajoute que, bien que la mère qui vit seule avec son fils éprouve certaines appréhensions vis-à-vis des conséquences à long terme d'une intimité prolongée avec lui, l'attraction réciproque qui existe entre son fils et elle n'est pas sans danger, parfois même quand le père est présent au foyer. Par contre, toujours selon C. Klein, la meilleure façon pour une mère de contrôler ses fantasmes incestueux envers son fils serait d'admettre qu'ils existent. À partir de là, et en étant aussi consciente que possible de l'ampleur de ses sentiments pour lui, elle pourra maîtriser ses réactions sans angoisse ou culpabilité inutile. Pour aider son fils à dépasser le désir qui le lie à elle, elle doit être capable d'admettre qu'il est très pénible pour tous les deux de se séparer.

D'un autre côté, selon Biller (1969 et 1971), les mères des garçons dont le père est absent encouragent moins les comportements masculins que les mères de garçons dont le père est présent. De plus, dans les familles dont le père est absent, le degré avec lequel la

mère peut reprendre la fonction de la différenciation des rôles sexuels semble avoir une importance cruciale dans le développement de la personnalité de l'enfant.

Le type de relation fusionnelle et surprotectrice de la mère avec son fils peut avoir des conséquences négatives sur le développement de la personnalité du garçon sans figure paternelle principalement lorsque la mère souffre de problèmes de santé mentale. Selon McCord, McCord et Thurber (1962), la présence d'une mère rejetante ou troublée psychologiquement est associée à une variété de problèmes de comportement comme de l'anxiété sexuelle, des comportements régressifs et des actes criminels chez les garçons sans père. Par contre, Pedersen (1966), a trouvé que la santé psychologique des mères peut contrecarrer les effets de l'absence du père. Les résultats de ses recherches ont montré que les mères d'un groupe de garçons âgés de 11 à 15 ans qui présentaient des troubles psychologiques étaient elles-mêmes significativement troublées psychologiquement (selon les résultats du MMPI) comparativement aux mères d'un groupe comparable de garçons qui ne manifestaient pas de problèmes psychologique. C'est seulement dans le groupe de garçons qui étaient plus affectés psychologiquement, bien que le père était absent chez les garçons des deux groupes, que le type d'absence du père était associé à la sévérité des troubles psychologiques du garçon.

Biller (1971) insiste sur le fait que les familles sans père ont souvent un faible revenu socio-économique, ce qui porte les mères de ces familles à être davantage préoccupées par leurs propres besoins et leur existence au quotidien, situation pouvant les amener à être moins disponibles voire à manifester une attitude plus rejetante envers leurs enfants, spécialement avec les garçons. Selon Biller, les garçons rejetés par leur mère risquent plus

d'être influencés par les phénomènes de gang et agir agressivement dans un choix d'activités masculines pour gagner le respect des pairs. Par contre, les garçons dont la mère est surprotectrice vont plutôt devenir timide et en retrait dans les interactions entre pairs.

Dans l'étude de Hilgard, Neuman et Fisk (1960) sur des adultes dont le père est décédé lorsqu'ils étaient enfants, les habiletés de la mère à utiliser ses propres ressources extérieures et à assumer quelques-unes des doubles fonctions maternelles et paternelles sont apparues comme étant fortement associées à l'adaptation de leur enfant à l'âge adulte. Il est apparu que le Moi de la mère était une variable essentielle à l'ajustement de l'enfant davantage que sa chaleur et sa tendresse maternelle puisque ces démonstrations d'affection, données de façon excessive, sont plutôt reliées à la surprotection maternelle.

De plus, selon Biller (1969) une mère qui possède généralement de bonnes capacités à s'affirmer et qui est compétente dans ses relations interpersonnelles peut fournir à son enfant un modèle efficace d'identification. Cependant, les capacités d'affirmation des parents semblent faciliter le développement de la personnalité de l'enfant uniquement si le parent laisse suffisamment de liberté et de responsabilités à son enfant pour pouvoir lui permettre d'imiter efficacement les comportements du parent qu'il observe. Une difficulté sérieuse que peut rencontrer le petit garçon d'une famille monoparentale maternelle est que sa mère ne lui offre pas la possibilité ou ne l'encourage pas à manifester des comportements compétents dans l'acquisition de son autonomie. Dans ce type de dynamique, la mère semble plutôt interférer avec les tentatives de maîtrise du garçon et récompenser sa dépendance envers elle.

Bien que certaines de ces études empiriques datent de plusieurs décennies, nous pouvons nous demander si les conséquences de l'absence paternelle sur un garçon étaient les mêmes il y a 40-50 ans qu'actuellement, dans les années 2000. Il est vrai que les divorces étaient beaucoup moins fréquents dans les années 50 et 60 qu'aujourd'hui. Et de plus, les familles monoparentales de l'époque devaient souffrir davantage d'ostracisme, leur situation familiale étant beaucoup moins la norme que maintenant. Cependant, nous pouvons penser que la dynamique relationnelle mère-fils, en l'absence d'un père réel, pouvait s'apparenter à ce qu'il est possible d'observer dans les familles monoparentales de notre époque, principalement chez les familles où le garçon vivait seul avec sa mère.

Par ailleurs, lorsque l'absence paternelle était due au décès du père, la présence d'un grand-père, d'un oncle ou d'un deuxième mari pour la mère ainsi que le rôle de l'Église pouvait venir combler le vide laissé par l'absence du père réel chez le garçon. Il en est de même actuellement, lorsque la mère refait sa vie avec un autre homme, investit d'autres sphères d'activités (carrière, étude, relations sociales) que son seul rôle de mère ou que le garçon est lui-même investi par une figure paternelle significative substitutive au père absent. Comme nous l'avons souligné précédemment, ce n'est pas tant l'absence du père réel dans la vie de l'enfant qui importe mais l'absence du père imaginaire dans l'esprit de l'enfant, absence qui pourrait être accentuée par le manque du père réel mais pas nécessairement non plus comme le mentionnent Nabati et Nabati (1994) dans *Le père, à quoi ça sert?*:

« plus l'absence du père sera longue et précoce dans la vie de l'enfant, plus celui-ci sera fragilisé dans son cheminement (...) privé de père, l'enfant sera englué dans la fusion avec la mère et réussira moins bien son parcours de séparation et d'autonomisation » (p.159).

Par contre, dans les cas de décès du père, l'enfant risque moins d'être hypothéqué que lors de la présence d'un père immature ou dénigré symboliquement. Le père mort qui demeure présent et positivement reconnu dans la parole et la mémoire maternelle et qui sera transmis à l'enfant, deviendra le symbole, suppléant à l'absence, d'un père encore plus vivant que celui qui montre une présence faible et inadéquate (Nabati et Nabati, 1994).

Toujours selon Nabati et Nabati (1994), ce n'est pas la carence paternelle qui déchire l'enfant intérieurement mais le cumul des fonctions maternelles et paternelles par la mère ainsi que la dégradation de l'image paternelle. Par ailleurs, l'enfant à qui on demande de choisir s'il veut vivre avec sa mère ou son père verra son sentiment de toute-puissance infantile s'intensifier et par conséquence, sa culpabilité inconsciente augmentée. Il aura l'impression d'avoir éjecté le père en choisissant la mère et d'être responsable de la rupture du couple alors qu'il en est la victime. Nabati et Nabati ajoutent que cette culpabilité sera d'autant plus grande si la mère le laisse dormir avec elle. C'est alors qu'il a le fantasme qu'il a chassé le père pour le remplacer. En prenant la place du père, il deviendra le « petit homme » de la mère et réalisera son fantasme de posséder la mère à lui tout seul. Tout en étant coupable et inquiet d'être lui-même rejeté, il demeurera sur le qui-vive en exprimant, à travers des comportements instables et agressifs, son inconfort à être dans cette position. Plus il sera privé de façon précoce d'un modèle masculin dans sa petite enfance et plus le risque de fragilité et de déséquilibre psychique sera grand. De plus, si le discours maternel est dirigé contre le père, voire contre tous les hommes, il se méprisera, s'autopunira inconsciemment en ressentant la haine de son propre sexe. Par

cette identification négative de la part de la mère, il deviendra un casse-cou ou sera toujours malade, signes d'expiation, à travers son corps, de sa culpabilité inconsciente d'être là, à la place du père.

En conclusion, pour un enfant, de vivre avec ses deux parents :

« le préservera du fantasme de la parthénogenèse : de l'image effrayante que cette mère, source de cauchemars, déesse toute-puissante, créatrice d'un petit double d'elle-même, à l'égal des dieux » (Nabati et Nabati, p. 179).

Et de quelle façon, en l'absence du père, le garçon devenu grand assumera-t-il son propre rôle de la paternité? Probablement, selon Nabati et Nabati (1994) dans la dépendance, l'aliénation, l'emprisonnement à un imaginaire faussé, angoissant dont l'ombre dominante demeurera la Mère archaïque.

CHAPITRE IV

ABSENCE DU PÈRE ET DÉVELOPPEMENT

DE L'IDENTIFICATION MASCULINE

Nous avons réalisé, dans les chapitres précédents, l'importance de la présence physique et psychique du père pour favoriser le développement de l'autonomie affective de l'enfant en jouant le rôle d'un tiers dans la relation mère-enfant. De plus, nous avons discuté du rôle crucial que joue le père dans la vie d'un garçon en ce qui concerne principalement la résolution de son complexe d'Œdipe ainsi que la construction de son identité masculine dans l'identification du garçon à son père. Ce présent chapitre explorera plus en profondeur le développement de l'identité sexuelle chez le garçon, de la construction de son identification masculine, de la façon dont il intègre les rôles sexuels à l'intérieur de lui ainsi que du développement de son orientation sexuelle. Nous mettrons évidemment l'accent sur les effets de l'absence paternelle sur le développement de l'identité masculine et de la sexualité chez le garçon.

4.1 Construction de l'identité sexuelle

Selon Moore et Fine (1968, cités dans Roiphe et Galenson, 1981), l'identité se définit comme suit :

« le sens de l'identité commence au moment où l'enfant prend conscience qu'il existe en tant qu'individu dans un monde fait d'objets extérieurs, et qu'il a des désirs, des pensées, des souvenirs qui lui sont personnels et une silhouette propre (...). De plus, l'identité sexuelle représente habituellement une identification prédominante au parent du même sexe (...) et le noyau primaire de cette identification se constitue au moment de la phase génitale précoce et qu'il repose sur un éveil précoce des organes génitaux, qui fournit la base de cette identification » (p.43).

Selon les théories freudiennes reprises par Perron et Perron-Borrelli (1994) sur le développement de la sexualité, les petits garçons, tout comme les petites filles, se développent sensiblement de la même manière jusqu'au début de la phase phallique, vers

l'âge de trois ans. Jusqu'à cet âge, les enfants des deux sexes sembleraient être des garçons, le clitoris prenant la place du pénis pour la petite fille. L'observation de la différence entre les sexes par les enfants ainsi que le complexe de castration qui s'ensuit et dont il a été question précédemment auraient ensuite un impact majeur sur le développement sexuel masculin et féminin.

Dans une étude de Roiphe et Galenson (1981), qui vient remettre en question les théories freudiennes du développement de la sexualité, les résultats montrent que les différences dans les soins maternels apportés au bébé contribuent à faire naître un sens de l'identité sexuelle. Par contre, c'est l'émergence de la conscience des organes génitaux ainsi que les différences dans la réaction à la prise de conscience de la différence entre les sexes qui semblent marquer les différentes voies que chaque sexe va prendre. Cette étape critique du développement du sens de l'identité sexuelle se produirait entre 15 et 19 mois contrairement à l'âge de 3 ans, selon Freud. Cette prise de conscience des organes génitaux produit un tel impact chez l'enfant qu'elle a été appelée phase génitale précoce. Cette phase précipiterait l'angoisse de castration et la réaction des petits garçons suite à cette angoisse serait de nier la différence anatomique entre les petites filles et eux.

Toujours selon Roiphe et Galenson (1979 et 1981) puisque les garçons se défendent de l'angoisse de castration en niant la différence entre les sexes, ils manifestent moins de perturbations que les petites filles. Cette absence apparente de perturbations peut être attribuée aux efforts continus du garçon pour nier la différence entre les sexes, par exemple, en évitant d'être confronté aux organes génitaux de sa mère et des petites filles qui l'entourent et en se tournant vers le père pour s'identifier à lui de façon non érotique.

Par contre, il a été noté qu'il existe une brève irruption de la masturbation chez le garçon suivie d'un déclin de la masturbation parallèlement à une augmentation du niveau des activités motrices. Cela pourrait refléter l'angoisse du garçon par rapport à la reconnaissance des différences sexuelles, avec la menace de castration que cela implique ainsi qu'une régression à un attachement passif et plus symbiotique à la mère.

Roiphe et Galenson (1979 et 1981) ajoutent que c'est par le développement de leur fierté exhibitionniste ainsi que de la posture debout pour uriner, chez le garçon, que le degré de disponibilité du père et son implication affective pour son fils joue un rôle important. À cette période, la disponibilité et le soutien paternels dans le développement du sens de l'identité sexuelle mâle seraient des facteurs majeurs pour la confirmation au garçon de sa propre image du corps phallique et la reconnaissance de l'absence de pénis chez la mère.

Dans l'étude de Roiphe et Galenson (1981), le garçon dont le père était absent de la maison a développé de graves et longues réactions de séparation. La phase génitale précoce a été esquissée de manière floue, l'angoisse de perte d'objet a prédominé sur l'angoisse de castration et l'attachement au père a été extrêmement atténué. De plus, le sens de l'identité sexuelle était flou. Cela confirme les théories d'Abelin (1975) pour qui les pères absents ne permettent pas au garçon de s'identifier à eux et ne deviennent pas un pont, pour leur garçon, dans l'accomplissement d'un sentiment de soi individuel et d'un sentiment de l'identité de genre.

Roiphe et Galenson (1979 et 1981), à partir d'une observation de phénomènes extérieurs, ont émis l'hypothèse que, lors de la phase génitale précoce, l'intensité de

l'attachement du garçon pour sa mère diminue progressivement, ce qui pourrait être causé par le déni profond de la différence des sexes et l'identification croissante du garçon à son père. Par contre, le début de la phase oedipienne augmente la pression des pulsions sexuelles, ce qui met en péril les défenses qui se sont établies au cours de la réaction initiale du garçon à la reconnaissance de la différence entre les sexes. Les sentiments érotiques ressentis envers la mère pendant la période oedipienne viennent interférer avec le déni de la différence des sexes alors que la rivalité du garçon pour son père fait obstacle à l'identification paternelle. Ce déni de la différence des sexes viendrait interférer avec sa capacité d'élaboration symbolique. De plus, le garçon doit se dégager entièrement de son premier sentiment d'identification sexuelle à la mère pour parvenir à un sens solide d'identité masculine.

Bien que Roiphe et Galenson (1979 et 1981) viennent bousculer certains fondements de la théorie freudienne sur le développement de la sexualité, ils s'accordent pour dire que l'organisation des pulsions sexuelles exerce un rôle crucial dans le développement. Cependant, leurs recherches leur permettent de penser que la phase génitale précoce qui précède la période oedipienne façonnera inévitablement la constellation oedipienne ultérieure puisque le déni de la différence entre les sexes soutenu par l'identification grandissante au père lors de cette phase seront essentiels à l'établissement du sens primaire de masculinité et dans les cas où ce processus sera entravé, le sens fondamental d'une identité sexuelle mâle demeurera instable.

4.2 L'impact de l'absence paternelle sur le développement de l'identification masculine

4.2.1 Le processus d'identification

Comme nous avons pu le voir précédemment, le principal mécanisme intra-psychique par lequel l'enfant intériorise les éléments qui contribuent à la structuration de son Surmoi est l'identification. Au tout début de l'enfance, l'individu a le désir de faire comme ses parents en s'identifiant à eux, à leurs capacités et leurs activités mais pas à leurs interdictions. L'identification aux parents aimés et aimants sert également à pouvoir les garder à l'intérieur de soi pour se protéger de la souffrance causée par leur absence. De plus, les enfants veulent s'identifier au pouvoir perçu chez leurs parents, ce qui les amène à s'identifier à leurs idéaux. Dans un même temps, pour atteindre ces idéaux, ils apprennent à accepter les interdictions parentales comme moyens d'être aimés d'eux, ce qui met en place le jeu des identifications œdipiennes : l'identification à l'objet aimé (dans le Moi), l'identification à l'objet idéalisé (dans le Moi idéal et Idéal du Moi) et l'identification à l'objet interdicteur (Surmoi) (Casoni et Brunet, 2003).

Par contre, selon Casoni et Brunet (2003), l'enfant qui craint de manière trop marquée que ses désirs égocentriques provoquent l'abandon, le rejet ou la haine de ses parents, cherchera à se protéger de diverses façons puisque son besoin de se protéger primera alors que les identifications aux figures parentales se construiront principalement dans un but défensif. Mais que se passe-t-il alors lorsque l'enfant vit de la négligence, du rejet voire l'abandon et l'absence totale d'un des parents comme dans les cas d'une absence paternelle chez le garçon :

« Si l'expérience auprès des parents est marquée par la négligence ou l'abandon à son égard, très souvent l'enfant développera une représentation de lui-même comme un être qui n'est pas aimable, qui est repoussant, qui fait fuir. Ainsi, l'identification à une figure parentale abandonnante, négligente pourra alors marquer le Moi en favorisant une tendance à l'autodévalorisation ou à une difficulté marquée de prendre soin de soi, de s'investir libidinalement. Le manque de projets, la démotivation chronique, la difficulté de s'engager dans des liens affectifs significatifs ou durables risquent aussi de se produire (...) dans les cas de figure où l'enfant est confronté à un parent rejetant, l'identification au parent rejetant se fait souvent au niveau du Moi. Une identification à l'agresseur peut se développer lorsque l'enfant s'identifie aux gestes rejetants et les adopte à son tour pour se protéger de tout sentiment de vulnérabilité qui risque de le troubler dans son rapport aux autres, et notamment dans son rapport aux figures d'autorité » (Casoni et Brunet, 2003, p.125).

Ce type de développement de l'identité dite négative ainsi que l'identification à l'agresseur, vues entre autre chez les délinquants, seront davantage élaborés au cinquième chapitre et également repris lors de l'illustration clinique.

4.2.2 Le développement de l'identification masculine

La première identification qu'effectue l'enfant se fait sur la mère qui est le premier investissement d'objet; c'est l'identification primaire. Par contre, pour devenir un adulte, le garçon doit passer de cette identification primaire à la mère à une identification secondaire, l'identification au père. À ce moment-là, l'enfant assimile un aspect, une propriété du père et se structure en l'imitant (Leblanc, 1990).

Chez le garçon, l'identification est donc l'incorporation de la figure d'un père aimé et craint. Elle se complète à la suite de la situation oedipienne. Premièrement, le garçon abandonne son attachement libidinal aux figures parentales et en second lieu, il devient capable d'assumer lui-même la fonction des parents. Il acquiert donc une identité proprement liée à son sexe. De plus, l'identification constitue en partie une compensation à la perte de l'objet d'amour (Leblanc, 1990).

Rappelons l'importance du rôle du père dans le développement de l'identité masculine chez le garçon, selon les théories psychanalytiques. Tout d'abord, le garçon désire obtenir une relation exclusive avec sa mère. Par la suite, il commence à voir son père comme un rival très agressif pour l'affection de la mère et craint que le père lui fasse subir la castration. La perception du père comme étant punitif et menaçant ou comme étant une source de frustrations décisives pendant la période oedipienne est vue comme un prérequis majeur pour le développement masculin du garçon.

Selon Carol Klein (1984), le petit garçon doit non seulement s'habituer à être émotionnellement indépendant de sa mère tout en continuant à vivre avec elle mais il doit également arrêter de s'identifier à elle. Il doit donc arriver à réaliser une séparation psychique totale avec elle. Pour pouvoir devenir un homme, il doit devenir quelqu'un de complètement différent de sa mère à qui il est très lié. Le fait de refouler ces puissants sentiments d'identification et de dépendance à sa mère peut amener le garçon à ressentir l'angoisse masculine. Une des formes de cette angoisse est l'ambiguïté où le garçon ne sait pas quel type d'individu il doit être ni ce qu'on attend de lui puisque qu'il se sent divisé entre les attitudes contradictoires que l'on attend de lui. De plus, devenu adulte, il peut se sentir victime des attaques qu'on lui fait contre son identité.

Cette position de Carol Klein, sur le garçon qui doit se séparer totalement de sa mère pour construire son identité à travers ses identifications, est discutable et vient en opposition avec les théories psychanalytiques qui soutiennent que l'identification est un processus psychologique qui se produit de façon progressive alors que l'enfant intègre les attitudes et les normes de ses parents. Nous avons également mentionné que l'attachement

libidinal au père implique une double identification maternelle et paternelle du garçon car les relations au père à la période œdipienne sont marquées par l'ambivalence vis-à-vis lui et non seulement par un sentiment de haine (Bergeret, 1972).

Dans « À quoi sert un père? » Latry (1995) explique que l'accès à la sécurité matérielle et à l'éducation est accompagné d'un silence sur les besoins plus intérieurs des garçons d'aujourd'hui où les moments de contact entre les pères et les fils sont de plus en plus écourtés. Ce silence des pères équivaldrait à la fragilité de l'identité sexuelle des fils. Pour que la personnalité se constitue et se différencie par une suite d'identifications et pour pouvoir être identique à soi-même, il faut pouvoir d'abord être identique à quelqu'un, se structurer en incorporant, en imitant quelqu'un d'autre. Et pour que cela se produise, il faut avoir reconnu un élément commun chez l'autre.

En termes psychanalytiques, Laplanche et Pontalis (1967) distinguent l'incorporation de l'identification comme suit :

« L'incorporation : Processus par lequel le sujet, sur un mode plus ou moins fantasmatique, fait pénétrer et garde un objet à l'intérieur de son corps. L'incorporation constitue un but pulsionnel et un mode de relation d'objet caractéristique du stade oral; dans un rapport privilégié avec l'activité buccale et l'ingestion de nourriture, elle peut aussi être vécue en rapport avec d'autres zones érogènes et d'autres fonctions »(p.200).

Quant à l'imitation, Anna Freud la définit comme :

« L'imitation des attitudes parentales est le plus précoces et le plus primitifs de ces mécanismes (du Moi). Il débute durant la première enfance et gagne en ampleur avec la prise de conscience croissante du monde des objets. En imitant les parents qui prennent soin de lui, le nourrisson réussit à adopter le rôle de personnes admirées et puissantes capables de contrôler magiquement le flux et le reflux de la satisfaction des besoins et des pulsions, selon des règles qui, à ce stade, sont mystérieuses et étrangères à l'enfant » (p.140-141).

Latry (1995) insiste sur la première identification qui se fait avec la mère. Il ajoute cependant que, pour devenir un homme, le garçon doit tenter de se dégager de cette identification pour passer à l'identification au père. Pour pouvoir évoluer, un homme doit être capable de s'identifier à sa mère et à son père; le triangle « père-mère-fils » doit pouvoir remplacer la dyade « mère-fils ». La présence du père permet à l'enfant de réunir les opposés qui composent sa psyché ainsi que d'expérimenter son corps puisque l'assise d'une identité, pour un individu, commence dans le corps qui est semblable au sien. C'est dans ce sens-là que les relations entre père et fils, où le père s'occupe corporellement de son fils, favorisent l'éclosion de l'identité sexuelle. C'est de cette façon que le petit garçon découvrira les différences d'avec sa mère. De plus, son estime de soi sera croissante si le garçon admire son père et qu'il se sent également admiré de celui-ci. La sensualité ne sera plus interdite aux hommes qui ressentent aussi le besoin d'être touchés physiquement, comme le ressentent les femmes, pour garder leur équilibre et sentir qu'ils existent.

4.2.3 Les recherches empiriques sur l'identification masculine et l'absence du père

Mais comment le petit garçon développe-t-il son identification masculine lorsque le père est absent? Selon Latry (1995), l'absence de père dans la vie du petit garçon fait en sorte qu'il n'y a pas de transfert d'identification de la mère vers le père. Le garçon demeure alors prisonnier de l'identification à la mère alors que l'absence de père impose obligatoirement l'influence accrue de la mère chargée d'une responsabilité trop lourde pour elle seule. Ces circonstances font que la triangulation ne peut s'effectuer ou se fait mal, ce qui va entraîner chez le garçon des doutes quant à son identité sexuelle.

Il nous semble important de nuancer les propos de Lantry puisqu'il existe d'autres tiers que le père pouvant venir séparer la mère de son garçon comme une figure masculine significative pour l'enfant (beau-père, grand-père, oncle, professeur, etc.) ou bien les intérêts de la mère en-dehors de l'enfant comme son travail, ses loisirs, ses relations sociales, etc. De plus, il a été observé par Biller (1969) qu'une mère qui possède généralement de bonnes capacités à s'affirmer et qui est compétente dans ses relations interpersonnelles peut fournir à son enfant un modèle efficace. Cependant, les capacités d'affirmation des parents semblent faciliter le développement de la personnalité de l'enfant uniquement si le parent laisse suffisamment de liberté et de responsabilités à son enfant pour pouvoir imiter efficacement les comportements du parent qu'il observe.

Sullerot (1992) relève quant à elle que l'absence fréquente de père et de modèles masculins auprès de jeunes garçons pourrait expliquer certaines difficultés de comportement reliées à l'affirmation de l'identité sexuelle chez l'homme. Selon elle, l'absence du père, ou une carence de présence paternelle, nuit particulièrement aux adolescents dans la conscience claire de leur appartenance au sexe masculin, ce qui se manifeste comme :

« un flottement, une incertitude douloureuse, une difficulté à se définir comme appartenant au sexe masculin et une difficulté à assigner un sexe à sa mère (dominante) et à son père (absent) » (p.225).

D'autre part, l'étude de Burns (1971) sur des garçons placés en résidence pour des difficultés de comportement à la maison révèle que les préférences de rôles sexuels en termes d'activités associées à des rôles masculins ou féminins, ainsi que l'adoption de rôles sexuels, sont aussi masculins chez les garçons dont les pères sont absents de la

maison que chez ceux qui sont présents. Par contre, les mêmes garçons présentent une déficience au niveau de l'identification sexuelle. Cette identification consiste en la façon dont se perçoit un individu comme étant un homme ou une femme. Cette identification témoigne probablement du niveau le plus enraciné de l'identité sexuelle de la personne. Il apparaît donc dans cette étude que les aspects les plus manifestes des rôles sexuels masculins sont fortement masculinisés. Cependant, le niveau le plus inconscient de leur identification, c'est-à-dire leur notion d'eux-mêmes en tant que masculin ou féminin, n'est pas clairement délimitée et demeure confuse ou instable.

Dans l'étude de Leichthy (1960), les résultats ont montré que les hommes ayant été séparés de leur père pendant l'enfance avaient été affectés davantage dans leur processus d'identification paternelle que ceux du groupe contrôle. Ils montraient de l'ambivalence dans leurs choix de réponses et une identité plus diffuse. Par ailleurs, ces hommes auraient davantage pris comme modèle masculin leurs grands-pères, leurs oncles ou leurs cousins plus âgés plutôt que leur père. Par contre, certains de ces hommes avaient grandi dans un environnement complètement féminin sans hommes à qui s'identifier. Ces hommes auraient développé une identité plus diffuse que ceux qui ont pris un autre homme de leur entourage comme Idéal du Moi.

4.3 L'absence du père et la confusion de l'identité de genre et des rôles sexuels

Comme il en a été question au précédemment, l'absence de père dans la vie d'un garçon, selon plusieurs auteurs, influence de façon considérable le développement de son identification masculine puisqu'il peut devenir très difficile pour le fils de passer d'une identification maternelle à une identification paternelle sans la présence d'un père. Nous

exposerons maintenant les résultats de différentes recherches sur la construction de l'identité de genre et l'intégration des rôles sexuels chez les garçons qui vivent sans la présence d'un père à la maison.

4.3.1. La construction de l'identité de genre

Selon Abelin (1975), le jeune enfant se construit une image de lui-même par le biais d'objets qui lui servent de point de référence : mère-bébé-soi et père-bébé-soi. Ce triangle va établir le soi en termes de grandeur ou d'âge, ce qui est nommé l'identification générationnelle. En fait, selon Abelin, le modèle approprié devrait être linéaire plutôt que triangulaire : l'enfant commence à se représenter entre deux objets et peut-être dans le temps et l'espace. Plus tard, la triangulation propre devrait établir le premier sens de l'identité de genre sans l'effet de miroir.

Il y a également une similitude importante entre les deux mécanismes de base de la formation de l'identité et le développement des deux opérations logiques selon Piaget (1947, cité dans Kramer, 1977) : sériation (ordonné en rang) et classification (ordonné selon les attributs). Selon Piaget, c'est seulement à l'adolescence que les deux opérations peuvent être combinées à un niveau formel. C'est probablement à partir de là que l'individu devient apte à intégrer les deux aspects de l'identité en un sens cohérent par la différenciation entre les sexes et les générations.

Pour ce qui est de Blum (1977, cité dans Kramer, 1977), il mentionne que l'intériorisation des attitudes parentales joue un rôle important dans la formation de l'identité de genre. Selon lui, ce qui est reconnu et intériorisé par le garçon, ce n'est pas seulement ce qu'il est et devrait être mais ce qu'il n'est pas et ne devrait pas être, ce qui

plus tard va devenir très important dans la formation de l'Idéal du Moi et du Surmoi, et dans leur rôle durant le développement de la masculinité ou de la féminité.

4.3.2 Les recherches empiriques sur l'identité de genre, les rôles sexuels et l'absence paternelle

Suite à une importante revue de littérature sur les enfants qui sont privés de contact avec leur père, Kramer (1977) confirme les théories d'Abelin sur le rôle du père comme un tiers tel qu'il l'est admis en psychanalyse. Elle relève que l'absence de père contribue au développement d'une identité de genre féminine chez les garçons. L'absence du père semble affecter davantage les garçons que les filles et cela peut être associé à des déficits cognitifs ainsi que des déficits du Moi chez les garçons.

Dans une étude de Stoller (1975, cité dans Kramer, 1977) sur les pères de garçons qui sont physiquement normaux mais qui manifestent des comportements très féminins, il a été observé que les influences parentales qui étaient en jeu chez ces enfants étaient les traits de personnalité de la mère, qui étaient plus masculinisés, et un père passif et distant, qui était psychologiquement absent durant l'enfance de son fils. La mère percevait son fils comme étant aimant et gratifiant et l'utilisait de façon thérapeutique pour ses symptômes dépressifs qui soulignaient son regret de ne pas être un homme, ce fils représentant le phallus qu'elle aurait toujours voulu avoir. Selon Stoller, ces mères créaient et soutenaient une symbiose plus intime et ne permettaient à rien de l'interrompre. Plus la symbiose était profonde et persistait dans le temps, plus le garçon était efféminé.

D'après Stoller (1975), des pères plus masculins et affirmatifs ne toléreraient pas que la symbiose mère-fils se prolonge de cette façon-là puisqu'il a été observé que chez des

garçons plus masculins, les pères sont plus présents dans la petite enfance et qu'il n'y a pas de relation mère-fils excessivement symbiotique.

Kramer (1977) insiste sur l'importance du père dans la construction de l'identité sexuelle de l'enfant en terme de santé et de pathologie. Si le père n'est pas actif et bienveillant, les garçons comme les filles, qui restent trop près de leur mère dans une relation prolongée avec elle, risquent plus tard d'avoir des problèmes d'identité.

Biller (1970) a également découvert que l'absence du père avant l'âge de cinq ans a plus d'effets sur le développement des rôles sexuels chez le garçon que cette même absence après l'âge de cinq ans. En l'absence du père et sans raison de s'identifier à un autre adulte masculin, l'identification présexuelle du garçon à la mère peut persister, ce qui peut l'amener à modeler ses comportements sur ceux de sa mère. En présumant que la mère a des comportements stéréotypés féminins, ce modelage peut entraver le développement de l'identité masculine chez le garçon ou du moins le retarder. Par contre, toujours selon Biller (1971), les garçons de familles où le père est absent paraissent plus masculins et ont un concept de soi plus masculinisé lorsque leur mère accepte et renforcent leurs comportements affirmatifs que lorsqu'elles découragent ces comportements.

Biller (1971) a aussi observé que lorsque le garçon dont le père est absent entre en relation avec d'autres garçons provenant d'une famille nucléaire, spécialement lorsqu'il débute la période scolaire, il peut être ignoré pour son manque de comportements masculins et/ou renforcé négativement pour ses comportements féminins. Dans un même temps, plusieurs garçons dont le père est absent qui sont très motivés à adopter des

comportements masculins le font. En contrepartie, à la maison, leur mère peut réagir négativement à de tels comportements, ce qui crée des conflits mère-fils. Compte tenu des doubles messages perçus, ces garçons semblent développer certaines difficultés interpersonnelles associées au développement des rôles sexuels en particulier.

D'autres recherches ont présenté les garçons de familles dont le père est absent comme étant moins agressifs et ayant moins de différenciation entre les rôles sexuels dans un jeu de poupées chez des garçons de 3-5 ans (Sears, Pintler et Sears, 1951 et Bach, 1946); comme étant moins agressifs, moins masculins et plus dépendants dans leurs relations interpersonnelles chez des garçons de 4-5 ans (Santrock, 1970); comme étant moins agressifs, moins indépendants et plus féminins chez des enfants de 4-8 ans (Stolz, 1954 cités dans Biller, 1981b); comme étant moins masculins dans un test projectif chez des garçons de 3-5 ans (Leichty, 1960) ainsi que comme étant moins apte à tolérer la frustration (Mischel, 1958, cité dans Abelin, 1975).

Certaines études (Gronseth, 1957; Lynn et Sawrey, 1959 et Tiller, 1957 cités dans Burton et Whiting, 1961) portant sur des familles de marins norvégiens ont montré que l'absence du père, pouvant s'étendre sur deux années et plus, impliquait que les femmes de ces marins étaient plus isolées socialement, surprotectrices envers leurs enfants et plus inquiètes face à la discipline à leur offrir, alors que les mères de familles nucléaires où les pères étaient présents étaient plus heureuses et ressentaient un sentiment de réalisation de soi. Les garçons des familles de marins tendaient donc à être plus infantiles et dépendants et à manifester des conflits face à leur identification à travers des comportements compensatoires ou trop masculinisés comme un surplus d'agressivité, par exemple.

En ce qui concerne le développement des rôles sexuels proprement dit, Money et Ehrhardt (1971, cité dans Biller, 1981) ont trouvé que les 2-3 premières années de vie sont d'une importance cruciale dans la formation de l'orientation des rôles sexuels. La conception de soi relative aux rôles sexuels apparaît particulièrement difficile à changer après la seconde et troisième année de vie. Cette période critique dans le développement des rôles sexuels suggère que l'absence précoce du père semble interférer de façon particulière avec le développement d'une orientation des rôles sexuels stable.

Quant à Heterington (1966), elle rapporte que les garçons de 9-12 ans dont le père est absent manifestent moins de comportements sexuels de type masculin, sont plus dépendants avec leurs pairs, moins agressifs et s'engagent dans moins de jeux avec contacts physiques. Ces garçons passeraient plus de temps à jouer avec des filles et des enfants plus jeunes dans des activités typiquement féminines.

De plus, Biller (1970) a découvert que les garçons de 5 ans dont le père est absent ont une orientation des rôles sexuels et une préférence dans le choix de jeux qui sont moins masculins. L'absence du père a généralement plus d'effets sur l'orientation des rôles sexuels des garçons à partir de leur perception et de l'évaluation de leur masculinité et/ou de leur féminité que sur leurs préférences de rôles sexuels en terme de choix d'activités (stéréotypées masculines ou féminines) ou sur l'adoption de rôles sexuels masculins ou féminins dans leurs interactions sociales. Il semblerait que ce sont les comportements de la mère, durant l'âge préscolaire, qui ont le plus d'impact sur les préférences et l'adoption de rôles sexuels. Donc, plus l'attitude de la mère et du groupe de pairs va renforcer les attitudes et rôles sexuels masculins chez le garçon, plus il va se percevoir, lui-même et sa

masculinité, comme étant positifs et va développer davantage de rôles sexuels traditionnellement masculins.

Il va s'en dire qu'à notre époque actuelle, le fait que les rôles sexuels tendent à se modifier en lien avec la présence des femmes et des mères sur le marché du travail et des enfants en garderie, comparativement à l'époque où ont été réalisées plusieurs des études citées plus haut, peut remettre en question la validité des résultats obtenus. Cependant, les changements vécus dans notre société d'aujourd'hui n'ont pas nécessairement transformé complètement les stéréotypes sexuels masculins et féminins tels que définis depuis des décennies.

4.4 Les effets de l'absence du père sur le développement de l'orientation sexuelle

Puisque l'absence du père dans la vie d'un garçon peut avoir un impact important sur le développement de son identification masculine ainsi que sur la construction de son identité de genre et de l'orientation de ses rôles sexuels, il est envisageable que cette absence influence également de façon substantielle le développement de l'orientation sexuelle du garçon. Nous dégagerons donc certains points de vue psychanalytiques sur le développement de l'orientation sexuelle dont les théories freudiennes de l'homosexualité ainsi que celles d'Anna Freud et de Joyce McDougall, pour ensuite présenter les données de quelques recherches sur l'impact de l'absence des pères sur l'orientation sexuelle des garçons.

4.4.1. Le développement de l'orientation sexuelle homosexuelle

Selon les théories freudiennes cités dans Bieber (1962), il existerait des tendances naturelles individuelles à être actif ou passif, ce qui va influencer la façon dont l'individu va composer avec ses pulsions et ses expériences. En terme de sexualité, l'enfant est vu comme étant en réaction à ses besoins sexuels selon l'intensité de ses tendances actives ou passives sans avoir une conceptualisation initiale des rôles masculins et féminins. Plus tard, l'enfant devient conscient de son genre, ce qui va le mener à s'identifier lui-même à un sexe représentant les tendances actives ou passives dans sa propre constitution. Si l'enfant tend à être actif, il sera identifié à la masculinité, s'il est passif, à la féminité. Les théories freudiennes (Bieber) soutiennent donc que la forme de l'activité homosexuelle comme étant déterminée en partie et indépendamment des expériences, par l'intensité relative des tendances internes actives ou passives. Par contre, les facteurs vécus dans l'expérience peuvent accentuer ses tendances naturelles. L'étendue des composantes variées de la sexualité est vue comme une source de déterminants constitutionnels additionnels de l'homosexualité.

Les théories freudiennes associent le développement des relations d'objet avec les phases du développement libidinal; l'enfant évoluant d'une phase auto-érotique et narcissique à un objet d'amour. L'homosexualité est considérée comme pouvant être liée à une position narcissique dans laquelle l'objet est choisi selon sa propre image. Dans l'homosexualité, la phase auto-érotique persiste partiellement et un choix d'objet est partiellement accompli mais à un niveau narcissique. En conséquence, dans le cas de l'homosexualité masculine, l'individu voit un objet d'amour le représentant lui-même

puisque du même sexe et donc, il tend nécessairement à vouloir posséder l'organe génital masculin. L'individu est sexuellement impliqué avec lui-même et son propre organe génital dans la forme d'un autre homme qui le symbolise lui-même (voir Bieber, 1962).

Toujours selon les théories freudiennes relevées dans Bieber (1962), il existe deux types d'anxiété de castration qui peuvent mener à l'homosexualité et ce, selon le choix d'objet dicté par des considérations psychodynamiques. Premièrement, le garçon commence à accorder une grande valeur au pénis et développe alors durant la phase phallique une peur inconsciente de perdre le précieux organe, l'angoisse de castration, comme il en a été question précédemment. Les femmes sont en conséquence évitées pour prévenir l'angoisse de castration et sont dévaluées à cause du manque de l'organe mâle. Un second type d'angoisse de castration, qui pourrait stimuler l'homosexualité, serait associé à des sentiments incestueux inconscients pour la mère, qui sont plus tard transférés aux autres femmes. L'angoisse de castration, dans ce contexte, dérive de la peur de représailles pour les désirs de castrer le père qui est perçu comme un rival sexuel pour la mère.

Les théories freudiennes proposent que les pratiques sexuelles, dans les relations homosexuelles, symbolisent des régressions à des points de fixation développementaux. Par exemple, s'il existe une fixation anale, l'individu peut s'identifier à la mère et tenter ensuite de jouer le rôle de la mère à travers l'équation symbolique de l'anus avec le vagin. De l'autre côté, s'il existe une forte identification au père, l'homosexuel peut placer les autres hommes qu'il se représente symboliquement comme des femmes, dans un rôle passif comme dans l'acte de sodomie, ce qui lui permet de transformer symboliquement

ces hommes en femmes et en même temps leur exprimer de l'hostilité. L'homosexualité devient donc une façon de composer avec la rivalité face au père tout en gratifiant les désirs sexuels (Bieber, 1962).

D'autres auteurs psychanalytiques ont donné leur point de vue sur les causes de l'homosexualité. Selon Abraham (1948, voir Bieber, 1962), l'homosexualité est une tentative de compenser pour l'échec de la résolution de complexe d'Œdipe en prenant le père comme l'objet d'amour. Pour Klein (1952, voir Bieber, 1962), la phase orale est déterminante dans l'homosexualité. Selon elle, les fixations orales affectent les phases du développement sexuel en déterminant la nature véritable de l'organisation génitale. Par exemple, les frustrations orales chez l'enfant résultent en fantaisies cannibaliques envers les seins de la mère et sa personne en totalité. Parce que l'enfant projette ses émotions et ses fantaisies, il voit le monde extérieur comme étant cannibalique et développe une peur des objets de ce monde. Cela résulte en une peur inconsciente d'être dévoré par les objets d'amour. Le vagin, qui équivaut inconsciemment à la bouche, devient la représentation d'un organe castrant et dévorant principalement pour le pénis du garçon, investi d'une toute-puissance phallique. Certaines anticipations résultent en l'évitement de l'objet hétérosexuel et seule une relation avec un homme devient souhaitable comme objet sexuel.

Selon Carol Klein (1984), pour qu'il y ait résolution du conflit avec le père par identification, chez le garçon, il doit y avoir tolérance de cette angoisse d'être dévoré ainsi qu'une modification des sentiments destructeurs liés au pénis paternel et à la personne du père. Cependant, Green (1990) explique que pour que l'hétérosexualité soit atteinte, le garçon doit en arriver à dépasser la phase primitive féminine. Ce dépassement est ce qui

permettra au garçon de surmonter l'hostilité à l'égard du sexe féminin pouvant être fondée sur un sentiment de haine, d'angoisse et d'infériorité.

Quant à Thompson (1947, citée dans Bieber, 1962), elle considère que l'homosexualité est un symptôme d'un problème de caractère et donc une conséquence de la dépendance, de l'hostilité, des attitudes envers les figures familiales ou autres qui s'expriment secrètement dans les relations homosexuelles.

Selon Kolb et Johnson (1955, cités dans Bieber, 1962), la transformation d'une homosexualité latente en une homosexualité manifeste résulte de la suggestion parentale. Cela consiste en l'encouragement parental de passages à l'acte, par l'enfant, de désirs parentaux inconscients ou de pulsions interdites, qui sont permises inconsciemment par un des parents et que l'autre parent excuse plus ou moins. Cela peut également témoigner des perceptions conscientes ou inconscientes que portent les parents sur leur enfant. Ces attitudes parentales stimulent l'enfant à un passage à l'acte homosexuel parce que les tendances inconscientes sont maintenant renforcées par les suggestions qui dérivent des parents.

Pour Silverberg (1952, cité dans Bieber, 1962), il existe une forme d'homosexualité qui dérive de problèmes de discipline avec le père ou d'une tentative de se substituer au père, dans la relation à la mère, comme source de gratification orale. L'homosexualité est vue comme une manœuvre inconsciente qui a pour but d'enlever le père à la mère et de se lier symboliquement au père dans une relation homosexuelle, ce qui rend le père non disponible à la mère. Le garçon homosexuel s'offre donc au père imaginaire comme un

substitut de la mère et interfère ainsi dans les relations sexuelles parentales. Ce processus constitue le complexe d'Œdipe inversé.

En ce qui concerne les théories d'Anna Freud (1965), celle-ci considère que le nourrisson normal, garçon ou fille, a des attachements de type objectal, aussi bien à l'image masculine qu'à l'image féminine. À ce stade, le nourrisson n'est ni hétérosexuel ni homosexuel, on peut le décrire comme l'un et l'autre. Par contre, les pulsions partielles pré-génitales dépendent, pour leur satisfaction, non de l'appareil sexuel du parent mais d'autres qualités et attitudes. Si celles-ci se trouvent chez la mère au stade oral et anal, le garçon est considéré hétérosexuel et la fille homosexuelle alors que si elles se trouvent chez le père, cela est inversé. Dans les deux cas, le type de relation qui en découle, hétérosexuelle ou homosexuelle, est normal. Par contre, le sexe de l'objet acquiert une grande importance lors de la période phallique.

Toujours selon Anna Freud (1965), le complexe d'Œdipe étant fondé sur la reconnaissance de la différence entre les sexes, il permet à l'enfant de procéder au choix de l'objet, comme le font les adultes, en fonction du sexe du partenaire. Dans cette optique, le complexe d'Œdipe positif dans lequel l'enfant accorde une préférence au parent de sexe opposé correspond à l'hétérosexualité adulte alors que le complexe d'Œdipe négatif, où l'enfant accorde sa préférence au parent du même sexe, correspond à l'homosexualité adulte. Chez le garçon, les fixations à des tendances agressives et sadiques le poussent vers le complexe d'Œdipe positif et l'hétérosexualité tandis que les fixations à des tendances orales et anales passives le mènent vers un complexe d'Œdipe négatif et peut-être à une homosexualité ultérieure.

Anna Freud (1965) soutient que par la suite, lors de la période de latence, le garçon davantage hétérosexuel fréquente presque exclusivement d'autres garçons et écarte les filles alors que le garçon aux tendances homosexuelles préfère jouer avec des filles. Ce choix de compagnons de jeux se fonde sur l'identification et non sur l'amour objectal en tant que tel. Les manifestations homosexuelles peuvent également être comprises comme des récurrences de liens objectaux prégénitaux, sexuellement indifférenciés, qui redeviennent actifs à la préadolescence. Enfin, à l'adolescence, un choix d'objet homosexuel peut être dû à une régression de l'investissement de l'objet vers l'amour pour sa propre personne et l'identification à l'objet. Cet objet peut représenter l'idéal du Moi pouvant également inclure l'idéal sexuel.

Selon la pensée d'Anna Freud, (1965), chez les hommes qui vivent une homosexualité masculine de type passif féminin, il existerait un attachement passionné à la mère qui a dominé toute l'enfance, du stade oral jusqu'au-delà du stade phallique. On associe également ce type d'homosexualité à l'horreur du corps féminin qui s'acquiert de manière traumatique après la découverte de l'organe sexuel de la mère ou d'une sœur et à une période où le garçon admire et est fasciné par le pénis de son père. Ce qui différencierait le garçon au futur homosexuel de celui au devenir hétérosexuel, c'est l'aversion durable dans le temps pour le sexe féminin, qui empêche toute attraction pour les femmes.

De plus, Anna Freud (1965) précise que l'admiration du grand pénis de l'homme domine la vie amoureuse de l'homosexuel qui reste fixé à ce stade et continue à doter ses objets masculins de tous les signes désirables de la force et de la puissance masculine

plutôt que de s'identifier au père comme celui qui possède le pénis, ce qui lui permettrait d'acquérir les attitudes viriles et hétérosexuelles garante de sa future identité sexuelle.

Évidemment, la personnalité du père et son rôle auprès de son fils auront un impact important sur le développement de son orientation sexuelle à l'âge adulte comme il en a été question au chapitre III lorsque Anna Freud (1965) souligne que les peurs de la castration et les tendances passives sont influencées par les attitudes répressives ou séductrices du père et qu'en son absence, l'enfant imagine que son père a été éloigné de sa mère en punition de son agressivité masculine, ce qui pourra troubler ses désirs hétérosexuels.

Selon une perspective psychanalytique plus récente, Joyce McDougall (1996) se questionne sur l'homosexualité à considérer encore comme un symptôme ou plutôt comme une simple version de la sexualité mâle ou femelle. Elle soutient qu'il existe des organisations psychiques différentes entre les homosexualités et les déviations des hétérosexuelles malgré certaines similarités dans la structure oedipienne. Chez ses patients analysés, elle retrouve, autant dans les homosexualités que dans les néosexualités hétérosexuelles (par néosexualité, McDougall entend les scénarios érotiques complexes, créés dans une tentative de trouver une solution aux conflits psychiques aussi douloureux qu'insurmontables), une structure oedipienne où la relation excessivement intense avec la mère peut comporter une nuance incestueuse alors que le père est vécu comme un objet dénigré et exclu de tout rôle symbolique dans la constellation oedipienne. Toujours selon McDougall, en ce qui concerne le choix d'objet sexuel, il représente :

« la meilleure solution que l'enfant de jadis a pu trouver face aux transmission des parents en ce qui concerne l'identité sexuée (identité de genre), l'identité sexuelle (masculin/féminin) et le rôle sociosexuel à venir » (p.224).

McDougall (1996) ajoute que :

« lors des échanges sensoriels primaires entre la mère et son enfant (...), les craintes et les désirs inconscients de la mère, de même que la qualité de la relation avec le père, jouent un rôle fondamental. C'est seulement lorsque la communication symbolique remplace peu à peu les contacts physiques entre le tout petit enfant et ses parents que les identifications et contre-identifications sexuelles deviennent un élément permanent du capital psychique de l'enfant » (p.226).

McDougall (1982) soutient que lorsque la parole de la mère est rappelée ou interprétée comme hostile envers le père, de son sexe et du monde en général, il peut en résulter : soit un désir pervers qui vise une identification à la mère dans son opposé de recevoir le pénis (dans les relations homosexuelles, par exemple), soit qu'il peut, en même temps, se produire une identification profonde à l'attitude castratrice de la mère envers les hommes, le père, le pénis. Pour ceux qui deviennent homosexuels, il y a une deuxième identification à ce qui a été entendu dans le discours maternel concernant ceux qui sont du sexe opposé à celui de l'enfant. Pour les garçons, ce discours maternel pourrait, par exemple, proclamer que les filles sont dangereuses, captatrices, sales, rusées...

Pour ce qui est du rôle du père en tant que représentation phallique pour l'enfant, McDougall (1996) maintient qu'il arrive qu'une mère vive son enfant comme une prolongation narcissique ou libidinale d'elle-même destinée à réparer un sentiment de blessure chez-elle. Cette attitude peut s'accompagner du souhait d'exclure le père dans son rôle tant concret que symbolique, de la dyade maternelle. Si le père accepte de jouer ce rôle passif (en lien avec ses propres problèmes psychiques), ce désordre symbolique fait en sorte que des craintes et des désirs libidinaux archaïques risquent de ne pas être élaborés et bien intégrés dans la représentation sexuelle du Moi de l'enfant devenu adulte.

En résumé, toutes les théories psychanalytiques assument que l'homosexualité est un choix d'objet qui résulte de la façon de composer avec divers conflits infantiles et assignent différentes valeurs aux déterminants constitutionnels et provenant d'expériences vécues. Tous sont d'accord pour dire que les déterminants provenant des expériences vécues se trouvent dans les principales racines de l'enfance et sont principalement associées à la famille. Mais dans quelle mesure l'absence partielle ou complète d'une figure paternelle dans la vie d'un garçon influence le développement d'une orientation homosexuelle chez lui? Certaines études empiriques, à partir d'une orientation psychodynamique pour certaines et relevant de la psychologie sociale pour d'autres, ont étudié l'impact de l'absence paternelle sur le développement de l'orientation sexuelle du garçon.

4.4.2 Les recherches empiriques sur l'homosexualité masculine et l'absence du père

Tout d'abord, pour faire le lien avec le chapitre III sur la relation mère-fils en l'absence du père, nous exposerons certains résultats des travaux de Bieber (1962) sur l'homosexualité en ce qui concerne le type de dynamique mère-fils pouvant favoriser le développement de l'homosexualité chez les garçons. Selon eux, une relation mère-fils comportant une grande proximité encouragerait la formation de l'homosexualité. Dans ce type de relation, les mères surstimulent sexuellement leur fils à travers des attitudes séductrices ou une relation intime trop proche. Ce type de relation, comme nous l'avons vu antérieurement, peut être exacerbée en l'absence d'une figure paternelle significative dans la vie du garçon qui vit seul avec sa mère.

Bieber (1962) explique que ces mères inhibent sexuellement leur fils et indiquent un besoin de supprimer toutes les manifestations d'une sensibilité filiale hétérosexuelle. Cette suppression semble servir à la mère comme un moyen défensif de se dissimuler à elle-même et aux autres ses propres sentiments sexuels envers son fils. De plus, les attitudes et comportements maternels très féminins ou démasculinisants ont l'effet de décourager les attitudes et patrons de comportements masculins. Enfin, ce type de mères interfèrent dans la participation de leur fils au groupe de pairs et donc, minimisent les opportunités d'une identification masculine avec d'autres garçons.

Chez les mères qui vivent une relation de grande proximité avec leur fils, il existerait un souhait de possession maternelle exclusive de leur enfant. De plus, elles stimuleraient une compétition père-fils en opposant l'un contre l'autre pour obtenir l'amour maternel. Elles joueraient également à un jeu de séduction avec leur fils comme substitut pour compenser les déficiences et les difficultés de sa relation conjugale. En dernier lieu, ce genre de mères impliqueraient leur fils dans des situations inappropriées comme de le laisser dormir avec elle la nuit (Bieber, 1962). Il va s'en dire que même en présence d'un père réel dans la vie du garçon, cette dynamique mère-fils pourrait venir entraver de façon importante l'établissement d'un père symbolique dans les représentations internes du garçon.

Un autre groupe d'attitudes maternelles qui favorisent le développement de l'homosexualité se trouve chez les mères qui sont contrôlantes et dominantes. Ce type de mères se caractérise par une attitude égocentrique et exploitante envers leur fils. Leurs propres besoins sont prioritaires et elles se convainquent elles-mêmes que leurs motivations sont ce qu'il y a de mieux pour l'intérêt de leur fils. Les attitudes

exploitantes de ces mères tendent à entretenir la prudence et la méfiance chez leur fils puisqu'elles anticipent et sont hypersensibles aux comportements d'exploitation chez les autres. Cependant, les impulsions à défier les demandes irraisonnées de la mère peuvent stimuler des sentiments profonds de culpabilité, ce qui pousse ces garçons à se conformer de façon soumise. La provocation de la culpabilité est donc la dynamique majeure à travers laquelle ces mères contrôlent et dominent leur fils (Bieber, 1962). Dans ce type de contexte relationnel mère-fils, nous pouvons supposer que l'absence du père réel dans la vie du garçon, un père qui jouerait son rôle de tiers, protecteur de la relation mère-fils et qui s'imposerait auprès de sa conjointe pour qu'elle laisse leur fils développer son autonomie affective, constitue un facteur majeur dans le développement d'une relation mère-dominante/fils soumis.

Par ailleurs, certains auteurs psychanalytiques (cités dans Biller 1981b) supposent que le garçon dont le père est absent et qui vit une relation sexualisée avec la mère a moins d'opportunité d'interagir avec des modèles de rôles masculins. De plus, l'incapacité pour le garçon de gérer ses pulsions sexuelles envers sa mère peut l'amener à une identification féminine défensive. Il est donc envisageable qu'une relation mère-fils fusionnelle, dans un contexte où le père est absent, puisse entraîner une identification sexuelle confuse, une orientation sexuelle homosexuelle ou des difficultés dans les relations hétérosexuelles.

Dans les recherches développementales de Bieber (1962), Evans (1969) et Thompson (1947) (cités dans Bieber) sur l'homosexualité, il a été observé qu'il existait une perturbation relationnelle profonde dans les relations père-fils. Les effets d'un détachement paternel provoquent une relation défailante entre le père et le fils qui peut

amener ce dernier à développer une conscience cognitive d'un manque d'affection paternel, d'un sentiment de rejet paternel ainsi que d'un manque d'intérêt et de chaleur de la part du père. Ces garçons ont tendance à rechercher chez leur partenaire homosexuel les qualités qu'ils n'avaient pas connues chez leur propre père. À partir de ces résultats, Bieber a conclu que chaque circonstance qui crée des besoins pathologiques chez des hommes qui ne peuvent être satisfaits que chez d'autres hommes que leur père, peut encourager le développement de l'homosexualité ou de problèmes homosexuels.

Selon Bieber (1962); Chang et Block (1960) et Nash et Hayes (1965, cité dans Biller, 1981b), une autre caractéristique de ce type de relation père-fils est que les garçons passaient très peu de temps avec leur père, ce qui contribuait à l'échec de ces pères à fournir à leur fils un modèle d'identification masculine adéquat. Donc, puisque le développement de la personnalité dans ses aspects sexuels dépend de l'identification au parent du même sexe et que le renforcement des traits masculins dérive grandement des encouragements paternels à cette identification, les pères qui ont peu de contact avec leur fils découragent l'attachement filial paternel, ce qui bloque le processus d'identification.

Un troisième élément qui caractérise un type d'attachement père-fils plus détaché consiste en l'échec du père à protéger son fils des influences maternelles destructrices. En effet, selon Bieber (1962), l'attraction des homosexuels pour les qualités masculines chez leur partenaire amoureux pourrait représenter en partie une tentative réparatrice et auto-protectrice de se relier à un homme fort qui serait capable de le défendre contre le pouvoir de la mère, ce que le père n'a pas su faire dans le passé. L'hostilité paternelle ajouterait également une dynamique psychopathologique spécifique au développement du garçon.

Une relation inadéquate entre un père et un fils apparaît également comme pouvant être un facteur majeur du développement de l'homosexualité chez les garçons. Ceux qui ont eu un père inefficace ou absent et qui ont été impliqués dans une relation de grande proximité avec leur mère semblent avoir particulièrement développer un patron de comportements homosexuels. Il est fréquent chez ce type de famille de constater que les mères n'encouragent pas leurs fils à participer à des activités masculines tout en renforçant souvent les comportements féminins (West, 1967, cité dans Biller, 1981b).

L'étude de Mancia (1993) sur les liens entre l'absence paternelle et l'homosexualité dégage quatre hypothèses pouvant expliquer le développement de l'homosexualité chez les garçons dont le père est absent. Premièrement, selon Mancia, l'homosexualité serait l'expression d'une organisation perverse de la personnalité nourrie par les parties narcissiques du Moi qui fait un usage massif du clivage et de l'identification projective. La conséquence de ces processus défensifs est que le sens de la réalité est diminué et fréquemment déformé. Deuxièmement, toujours selon Mancia, la destructivité qui pousse ces hommes à idéaliser l'objet de façon défensive semble être subséquente à une cassure d'une relation primaire avec la mère qui est dépressive, peut-être à cause de l'absence du père, et qui devient alors incapable de mener l'enfant au seuil de l'Œdipe sans un traumatisme. Mancia expose un troisième élément retrouvé chez ces hommes qui est que la mère stimule une identification narcissique de type fusionnel et symbolique, ce qui les rend intolérant à la séparation et les empêche d'atteindre une identité distincte. Les modalités perverses apparaissent alors comme étant un agir défensif contre l'anxiété de séparation et les peurs d'une décompensation psychotique. Enfin, puisque ces modalités sont l'expression d'une défense narcissique, cette défense est présente dans les

dynamiques relationnelles comme dans le transfert analytique puisque l'absence du père sous-tend le ressentiment exprimé par l'homosexuel au sujet de ce père absent, sur qui il ne pouvait compter, et sur une mère de laquelle il ne pouvait être séparé qu'au prix d'angoisses de persécution et de sentiments de jalousie.

R. Green (1974), a rapporté qu'il existait un niveau élevé de privation paternelle chez les garçons extrêmement féminins qui souhaitaient être des filles et s'habillaient comme des femmes. Ces garçons avaient une forte identification à leur mère, étaient très féminins dans leurs préférences et leurs rôles sexuels et manifestaient généralement un patron de comportements transsexuels. Les pères de ces garçons étaient soit absents alors que leurs fils avaient moins de 4 ans ou bien les contacts père-fils étaient très limités et distants.

Puisque certaines des recherches présentées ici ont été réalisées il y a déjà quelques décennies, nous pouvons nous questionner sur la validité de ces recherches sur l'orientation sexuelle de garçons ayant vécu l'absence de leur père au vingt-et-unième siècle. Les changements profonds qu'ont subis les familles dans leurs structures depuis 25 ans ainsi que l'évolution des perceptions et des croyances sur l'orientation sexuelle et l'homosexualité ont-ils modifié la façon dont se développe l'orientation sexuelle d'un enfant aujourd'hui indépendamment de sa structure familiale? Il semble que peu importe l'époque, selon André Green (1990) :

« la détermination du sexe, l'identité de genre, étant la résultante d'une intégration étagée faisant non seulement intervenir divers aspects du fonctionnement biologique (chromosomique, hormonal, cérébral) et psychique (perception par les parents du sexe de l'enfant et désir – inconscient - de ceux-ci), mais aussi des périodes différentes de l'existence (pré- et postpubertaires), le concept de castration réelle s'adresse à des déterminismes étagés, diversifiés, étalés dans le temps » (p.17).

4.4.3 Les études empiriques sur le choix d'objet amoureux et l'absence du père

Certaines études empiriques ont soulevé le fait que l'absence de père, pour le garçon, rendrait plus difficile la formation de relation hétérosexuelle. Winch (1949) a découvert que l'absence du père pour les garçons ainsi qu'un niveau élevé d'attachement émotionnel à leur mère étaient associés négativement à des difficultés d'engagement dans les relations amoureuses. Quant à Jacobson et Ryder (1969), ils ont trouvé que les hommes dont le père était décédé avant qu'ils aient l'âge de 12 ans avaient un niveau élevé de difficultés conjugales. Ils étaient décrits comme étant immatures et manquant de compétences interpersonnelles. En général, leur mariage était dépourvu d'intimité.

L'étude de Buckley (1984) nous présente l'analyse de cas clinique d'un homme de 37 ans dont le père a abandonné sa mère et lui lorsqu'il avait six mois. La mère s'est remariée avec un homme d'affaire lorsque le patient avait cinq ans mais le beau-père ne l'a pas adopté officiellement, ce que le patient découvre lorsqu'il a 14 ans. Buckley tente de comprendre dans cette étude de cas ce qui détermine les choix d'objet dans les relations de son patient. Selon la théorie des relations d'objet décrite par Ogden (1983, cité par Buckley), les relations d'objet précoces déterminent la nature du choix d'objet à l'âge adulte. Cette théorie est fondamentalement une théorie des relations d'objet interne inconsciente dont la dynamique interagit avec les expériences interpersonnelles actuelles. Arlow (1980, cité par Buckley) ajoute qu'il existe une importance centrale des fantasmes inconscients dans chaque relation amoureuse. Selon lui, les fantasmes inconscients dérivent de l'expérience de l'objet et des pulsions de la petite enfance qui déterminent les patrons de relations amoureuses et les types de personnalité spécifiques qui correspondent à ces choix d'objet.

Dans l'étude de cas de Buckley (1984), ce n'est pas seulement l'absence du père qui a déterminé le choix d'objet à l'âge adulte mais le développement d'une représentation mentale du père perdu associée aux pulsions sexuelles et agressives qui se sont organisées autour d'un ensemble persistant de désirs fantasmés inconscients. Ce patient a développé un concept d'objet dans ses fantasmes qui a déterminé plus tard ses interactions avec son beau-père, les figures d'autorité ainsi que plusieurs de ses choix amoureux.

Buckley (1984) rapporte que pendant l'analyse, l'image idéalisée du père perdu est devenue dominante dans la vie mentale du patient et le refus de son beau-père de le reconnaître comme fils adoptif a contribué à idéaliser le père biologique. Buckley conclut son étude de cas en soutenant que les fantasmes inconscients associés au père perdu, père avec qui le patient n'avait aucun contact dans la réalité, ont organisé ces pulsions et déterminé son identité et aussi ses choix d'objet. Le patient a développé à la fois une identification positive et négative au père perdu ou plutôt à l'objet fantasmé du père et non au père réel. Cet exemple d'un cas clinique nous montre bien la représentation mentale d'un objet qui peut être ou non construite à l'extérieur des expériences vécues avec l'objet réel.

En conclusion, Biller (1981) soulève le fait qu'une majorité des hommes hétérosexuels qui ont été privés de père présentent des comportements de rejet compulsif à tout ce qu'ils perçoivent comme étant associé à la féminité. De prouver qu'ils ne sont pas des homosexuels ou des hommes efféminés est une préoccupation majeure pour eux. Ils peuvent s'engager fréquemment dans des styles de comportements donjuanesques, en faisant la conquête d'une femme et puis d'une autre et une relation amoureuse stable ne peut être formée même à l'intérieur du mariage. La peur d'être dominé par une femme,

comme lorsqu'ils étaient enfant, contribue à leurs besoins d'exhiber leur masculinité en multipliant les conquêtes amoureuses. De plus, leur perception que l'éducation des enfants relève exclusivement du domaine féminin peut aussi interférer dans leurs interactions avec leurs propres enfants, ce qui permet de perpétuer le triste cycle de la privation paternelle.

La période de la pré-adolescence et de l'adolescence étant également très importante dans le développement du garçon, en ce qui concerne entre autres, son identité masculine, nous ferons un survol, dans le prochain chapitre, de différents facteurs pouvant être associés à l'absence du père chez le garçon comme les comportements agressifs et délinquants. Ces difficultés émergent principalement à l'adolescence, période de grands bouleversements physiologiques et psychiques, elles peuvent provoquer un impact majeur sur le développement de la personnalité du garçon.

CHAPITRE V

ABSENCE DU PÈRE, AGRESSIVITÉ ET COMPORTEMENTS DÉLINQUANTS CHEZ LE GARÇON

Dans ce chapitre, nous exposerons un résumé des théories de Mélanie Klein sur la position schizo-paranoïde et la position dépressive selon les travaux de Segal (1969) pour introduire le thème de l'agressivité selon divers auteurs analytiques ainsi que de la délinquance chez les garçons dont le père est absent. Les théories de Mélanie Klein nous serviront également pour la compréhension du chapitre VI sur les comportements autodestructeurs et les psychopathologies.

5.1 Position schizo-paranoïde et position dépressive

Selon Melanie Klein exposée par Segal (1969), il existe, dès la naissance, un Moi capable d'éprouver de l'angoisse, d'employer des mécanismes de défense et d'établir des relations primitives d'objet dans les fantasmes et dans la réalité. Au départ, le Moi du bébé naissant est en grande partie non organisé. Il est constamment sujet aux changements et son degré d'intégration varie de jour en jour. Ce Moi immature est, dès la naissance, exposé à l'angoisse suscitée par le conflit immédiat entre la pulsion de vie et la pulsion de mort. Il est également exposé aux chocs de la réalité extérieure pouvant être angoissante, comme le traumatisme de la naissance, et vivifiante comme la chaleur maternelle. Lorsqu'il est confronté à l'angoisse produite par la pulsion de mort, le Moi se détourne, ce qui, selon Klein, consiste en partie à une projection et en partie en la transformation de la pulsion de mort en agressivité. À ce moment-là, le Moi se clive et projette au-dehors, sur l'objet extérieur originel, le sein, la partie de lui-même qui contient la pulsion de mort. À partir de là, le sein, qui est ressenti par le nourrisson comme contenant une large part de pulsion de mort, semble mauvais et menaçant pour son Moi, ce qui vient éveiller le sentiment de persécution. De plus, la partie de pulsion de mort qui reste dans le soi se change en une agressivité dirigée contre les persécuteurs.

Segal (1969) poursuit en expliquant que, dans un même temps, il s'établit une relation avec l'objet idéal. Alors que la pulsion de mort est projetée au-dehors pour tenir à distance l'angoisse qu'elle éveille, la libido, quant à elle, est projetée à son tour pour créer un objet satisfaisant les efforts pulsionnels du Moi afin de conserver la vie. Le Moi en projette une partie au-dehors et ce qui reste sert à établir une relation libidinale avec l'objet idéal. Donc, à ce stade, l'objet primaire est divisé en deux : le sein idéal et le sein persécuteur. Le fantasme de l'objet idéal est produit et confirmé par les expériences gratifiantes d'amour et de nourriture venant de la mère réelle extérieure de même, le fantasme de persécution provient aussi d'expériences réelles de privation et de douleur, mais le bébé les ressent comme provenant des objets persécuteurs. L'objectif du nourrisson est d'acquérir et de conserver en lui l'objet idéal et de s'y identifier tout en excluant le mauvais objet et les parties du soi qui contiennent la pulsion de mort.

Segal (1969) ajoute que :

« Dans la position schizo-paranoïde, l'angoisse dominante provient de la crainte que l'objet ou les objets persécuteurs ne pénètrent dans le Moi, écrasant et anéantissant l'objet idéal et le soi. Ces caractéristiques de l'angoisse et des relations d'objet se manifestant pendant cette phase du développement ont conduit Melanie Klein à l'appeler position schizo-paranoïde, puisque l'angoisse prédominante est paranoïde et que le stade du Moi et ses objets se caractérisent par le clivage, qui est schizoïde. Contre l'écrasement et l'anéantissement, le Moi développe une série de mécanismes de défense, dont le premier est probablement l'emploi défensif de l'introjection et de la projection (...) le Moi s'efforce d'introduire ce qui est bon et de projeter ce qui est mauvais (...) la caractéristique permanente de ces situations angoissantes est que le clivage est élargi et que la projection et l'introjection sont employées pour maintenir l'objet persécuteur aussi éloigné que possible de l'objet idéal, tandis que tous les deux sont maintenus sous contrôle » (p.31-32).

Une des réalisations de la position schizo-paranoïde est le clivage. Il permet au Moi d'émerger du chaos et de mettre de l'ordre dans ses acquisitions. Cette mise en ordre

réalisée par le processus du clivage de l'objet en bon et mauvais organise l'univers des impressions émotionnelles et sensorielles de l'enfant et est une condition préalable de l'intégration intérieure. Le clivage est également à la base du refoulement. Selon qu'il a été rigide et excessif ou bien plus souple, le refoulement pourra mener à une rigidité névrotique ou bien il permettra une meilleure communication avec le psychisme conscient. L'identification projective, quant à elle, permet une toute première forme d'empathie et fonde la capacité de se mettre à la place de l'autre. Elle fournit aussi la base du modèle de la formation de symbole. C'est en projetant des parties de lui-même dans l'objet et en identifiant des parties de l'objet à des parties du soi que le Moi construit ses premiers symboles (Segal, 1969).

Selon les théories Kleiniennes, pour que l'individu normal puisse se sortir de la position schizo-paranoïde qui cédera la place à la position dépressive, la condition préalable nécessaire est que les bonnes expériences l'emportent sur les mauvaises. Et à cela contribuent autant des facteurs internes qu'externes. En ce qui concerne les facteurs externes, le Moi acquiert une confiance en la supériorité de l'objet idéal sur les objets persécuteurs et également en celle de sa propre pulsion de vie sur sa propre pulsion de mort. Le Moi s'identifie davantage à l'objet idéal, acquérant ainsi plus de force et plus de capacités pour faire face aux angoisses sans avoir recours à des mécanismes de défense violents. La crainte d'être persécuté ainsi que le clivage des objets persécuteurs et idéaux diminuent. Chacun d'eux peuvent alors se rapprocher et deviennent ainsi plus près de l'intégration. La projection diminue également, le Moi étant plus capable de supporter sa propre agressivité et de la ressentir comme faisant partie de lui-même. Par la suite, le Moi se prépare à intégrer ses objets en s'intégrant lui-même. Par la diminution des

mécanismes de projection, il se produit une différenciation entre le soi et l'objet. Ceci ouvre la voie vers la position dépressive.

C'est lorsque les processus d'intégration deviennent plus stables et continus qu'apparaît la position dépressive. Celle-ci est définie par Klein comme étant la phase du développement dans laquelle le nourrisson reconnaît un objet total et se situe par rapport à lui. À partir de cette étape importante du développement, le nourrisson reconnaît sa mère, ce qui signifie qu'il la perçoit comme un objet total. Cela signifie que non seulement le bébé se situe de plus en plus par rapport au sein, aux mains et aux yeux de sa mère qu'il voit comme des objets séparés de lui mais il la reconnaît comme une personne totale, qui peut être parfois bonne, parfois mauvaise, tantôt présente, tantôt absente, et qui peut être aimée et détestée tout à la fois. Il commence à voir que ses sensations, bonnes ou mauvaises, proviennent de la même mère, source en même temps de ce qui est bon et de ce qui est mauvais. Il s'opère alors un changement fondamental dans le Moi car, alors que la mère devient un objet total, le Moi devient également un Moi total, moins clivé. Pendant que ce processus d'intégration se poursuit, le nourrisson se rend de plus en plus compte que c'est la même personne, c'est-à-dire lui-même, qui aime et déteste la même personne, la mère, ce qui le met en présence de conflits touchant sa propre ambivalence. Dans la position dépressive, les angoisses surgissent de l'ambivalence. Le nourrisson a principalement la crainte que ses propres pulsions destructrices n'anéantissent l'objet qu'il aime et dont il dépend entièrement (Segal, 1969).

Toujours selon Segal (1969), les processus d'introjection s'intensifient dans la position dépressive. En découvrant sa dépendance à l'objet qu'il perçoit comme autonome et capable de s'en aller, l'enfant ressent davantage le besoin de posséder l'objet, de le

conserver au-dedans de lui et de le protéger de sa propre destructivité. Ce bon objet interne forme le noyau du Moi intérieur du bébé, qui se trouve ainsi confronté avec l'angoisse par crainte de détruire tout son monde intérieur. L'enfant qui est plus intégré à l'intérieur de lui peut se souvenir de l'amour qu'il ressent pour le bon objet même quand il le hait. Il ressent de nouveaux sentiments comme le deuil et la nostalgie du bon objet ressenti comme perdu et détruit ainsi que la culpabilité, qui provient du sentiment d'avoir perdu le bon objet par sa propre capacité de destruction. En ressentant qu'il a détruit sa mère, il a le sentiment qu'elle ne lui est plus accessible dans le monde extérieur. Si son monde interne est ressenti ainsi, le nourrisson éprouve vivement la perte, la culpabilité et la nostalgie et désespère de récupérer l'objet. Le sentiment de dépression mobilise chez l'enfant le désir de réparer son objet détruit. Il aspire à réparer le dommage qu'il a causé, dans son fantasme omnipotent ainsi qu'à restituer et à récupérer ses objets d'amour perdus et à leur redonner vie et intégrité. Selon Segal :

« Le conflit dépressif est une lutte constante entre la destructivité du nourrisson et son amour et ses pulsions réparatrices. (...) la disparition progressive des angoisses dépressives et la récupération des bons objets externes et internes peuvent être obtenues par le nourrisson à travers leur réparation, aussi bien dans la réalité que dans la toute-puissance de son fantasme. La position dépressive marque un point décisif dans le développement du nourrisson, et son élaboration s'accompagne d'un changement radical dans sa perception de la réalité. Quand le Moi s'intègre davantage, quand les processus de projection diminuent et que le nourrisson commence à percevoir sa dépendance d'un objet externe et l'ambivalence des ses propres pulsions et de ses buts, il découvre sa propre réalité psychique. Il devient attentif à lui-même, aux objets qu'il perçoit comme séparés de lui et à ses propres pulsions et fantasmes, et il commence à distinguer les fantasmes de la réalité extérieure » (p.87-88).

Segal (1969) ajoute que dans la position dépressive se développent les capacités d'établir des rapports et des abstractions, ce qui construit la base de la pensée recherchée dans un Moi sûr. Au fur et à mesure que l'enfant accumule des expériences de deuil et de

réparation, de perte et de récupération, son Moi s'enrichit des objets qu'il a eu à recréer au-dedans de lui-même et qui deviennent partie intégrante de lui. Sa confiance en sa capacité de conserver et de récupérer les bons objets augmente, ainsi que sa croyance en son propre amour et ses potentialités. Selon les théories kleinienne, la position dépressive n'est jamais complètement élaborée puisque les angoisses provoquées par l'ambivalence et la culpabilité ainsi que les situations de perte, qui réveillent des expériences vécues de dépression, ne nous abandonnent jamais. Les bons objets externes dans la vie adulte symbolisent toujours les bons objets primaires, internes et externes, si bien que toute perte ultérieure fait revivre l'angoisse de perdre le bon objet interne et toutes les angoisses éprouvées à l'origine dans la position dépressive.

Segal (1969) souligne qu'en plus des défenses de type réparation pour lutter contre la dépression, l'enfant peut utiliser les défenses maniaques. Ces défenses maniaques viennent protéger le Moi du désespoir complet. Lorsque la souffrance et le désespoir diminuent, les défenses maniaques cèdent le pas à la réparation. C'est contre la sensation de perte, de deuil, de nostalgie et de culpabilité que se dirige l'organisation des défenses maniaques. Selon Segal, la relation maniaque aux objets se caractérise par une triade de sentiments :

« contrôle, triomphe et mépris. Ces sentiments sont en rapport direct avec le sentiment dépressif de valoriser l'objet et d'en dépendre, de craindre sa perte et d'en être coupable, et constituent une défense contre tout cela. Le contrôle est une façon de dénier la dépendance, de ne pas l'admettre, et cependant de forcer l'objet à satisfaire un besoin de dépendance, vu qu'un objet totalement contrôlé est, jusqu'à un certain point, un objet dont il est possible de dépendre. Le sentiment de triomphe est un déni des sentiments dépressifs de valorisation et de souci de l'objet; il se lie à la toute-puissance et présente deux aspects importants. Le premier est en rapport avec l'agression primaire perpétrée, dans la position dépressive contre l'objet, et avec le sentiment de triomphe par la défaite de cet objet (...). Le second est le sentiment de triomphe augmenté comme une partie des

défenses maniaques, parce qu'il tient à distance les sentiments dépressifs (...). Le mépris est encore une façon directe de dénier la valeur de l'objet, ce qui est si important dans la position dépressive, et il agit comme une défense contre la sensation de perte et de culpabilité. Un objet méprisable n'est pas un objet qui inspire de la culpabilité, et le dédain avec lequel on le traite devient une justification pour l'attaquer ultérieurement » (p.99).

Pour conclure sur les théories de Klein concernant la position schizo-paranoïde et la position dépressive, nous nous devons de préciser que certains adultes ne parviennent jamais à la position dépressive car leur développement psychique correspond davantage à la position schizo-paranoïde. Et même si la personne accède à la position dépressive, elle peut se trouver coincée dans des conflits relevant de cette position lors de la venue d'événements éprouvants puisque chaque douleur provoquée par une expérience malheureuse possède quelque chose de commun au deuil et au sentiment de perte, ce qui réactive alors la position dépressive infantile. Mais qu'en est-il de ce deuil et de ce sentiment de perte affective vécu par le petit garçon lorsque le père quitte le domicile familial et en même temps son rôle de père pour son fils? L'enfant qui vit cette absence paternelle peut-il réussir à surmonter ses angoisses dépressives ou bien demeure-t-il dans cette position dépressive pouvant impliquer plus tard dans l'enfance, à l'adolescence ou à l'âge adulte des périodes de dépression voire des passages à l'acte destructeurs contre lui-même? De plus, l'enfant qui n'arrive pas à intégrer l'objet dans un tout unifié et qui continue à cliver sa mère en bon ou mauvais objet développera-t-il alors une organisation limite de la personnalité? Cet enfant réussira-t-il même à surmonter ses angoisses paranoïdes ou restera-t-il coincé dans un Moi très omnipotent et dans la projection de ses pulsions agressives sans jamais arriver à un sentiment de culpabilité véritable et donc sans atteindre la possibilité d'un désir de réparation de l'objet qu'il a attaqué comme nous le

retrouvons chez les délinquants, par exemple. C'est à ces questionnements que nous tenterons de répondre dans la suite de ce chapitre ainsi que le suivant.

5.2 L'agressivité en termes psychanalytiques

Selon les théories psychanalytiques, l'agressivité est une tendance naturelle chez tous les humains et ce dès la naissance, où les besoins instinctuels d'aimer et de haïr sont présents. Cette agressivité n'est pas un comportement non adapté mais plutôt une force de la personnalité qui demande à être détournée et maîtrisée à travers le processus de socialisation (Gendron, 1988).

D'après Winnicott (1969), l'agressivité se trouve présente avant l'intégration de la personnalité. Au tout début de la vie, le comportement agressif est synonyme d'activité qui relève d'une fonction partielle, par exemple, chez le bébé qui donne des coups de pied dans le ventre de sa mère ou qui mâche son mamelon. Ces fonctions partielles de l'enfant s'organisent progressivement en agressivité lorsque celui-ci devient une personne. Lorsque l'enfant est normal, le comportement finit par être dirigé et à partir du moment où il a un objectif, l'agressivité est sous-entendue. C'est alors qu'intervient la source principale de l'agressivité qui réside dans l'expérience instinctuelle, agressivité faisant partie de l'expression primitive de la libido.

Pour Rivière (Klein et Rivière, 1936), c'est lorsque le bébé n'est pas satisfait dans son désir du sein de la mère, qu'il prend conscience de sa dépendance et découvre qu'il ne peut satisfaire tous ses désirs. Il devient alors agressif par les cris et les pleurs et éclate de haine et d'un grand désir d'agression. S'il en vient à ressentir le vide et la solitude, une réaction automatique va s'installer et s'emparer de lui en l'accablant, ce qui va causer une colère aggressive qui devient source de douleur et de sensations corporelles explosives.

Ces douleurs vont mener ultérieurement à des sensations de pénurie et d'appréhension. Le bébé ne peut alors établir de distinctions entre le « Moi » et le « non Moi » et les sensations qu'il éprouve constituent son monde à lui. Donc, s'il a froid ou faim, cela devient pour lui une absence totale de nourriture, de bien-être ou de plaisir. Et lorsque le désir ou la colère le torturent, son monde devient un monde de souffrances. Cette expérience est la première expérience de quelque chose qui ressemble à la mort, c'est entrevoir la possibilité d'une non-existence comme une perte accablante pour soi et les autres. Cette expérience permet en même temps une prise de conscience de l'amour et une reconnaissance de la dépendance tout en étant accompagnée de sentiments et de sensations irrésistibles de douleur et de menace de destruction à l'intérieur et à l'extérieur.

Winnicott (1969), de son côté, distingue la colère de l'agressivité de cette façon :

« (...) la colère qui dérive d'une frustration. La frustration qui, à un degré quelconque, est inévitable dans toute expérience, encourage la dichotomie. Se manifestent, d'une part, les pulsions innocentes envers les objets de frustration et, d'autre part, les pulsions agressives vis-à-vis des bons objets : celles-ci donnent naissance à la culpabilité. La frustration agit comme échappatoire à la culpabilité et elle engendre un mécanisme de défense qui est l'orientation de l'amour et de la haine selon des voies séparées. Si le clivage des objets en bon et mauvais intervient, il se produit une diminution du sentiment de culpabilité, mais l'amour perd en contrepartie certains de ses éléments agressifs valables et la haine devient d'autant plus explosive » (p.83-84).

Quant à Rivière (1936), elle apporte une nuance à l'agressivité comme unique force de destruction:

« (...) la haine est une force de destruction, de désintégration, qui va dans le sens de la privation et de la mort, et que l'amour est une force d'harmonisation, d'unification, qui tend vers la vie et le plaisir. (...) L'agressivité, en effet, qui est étroitement associée à la haine, est loin d'être totalement destructrice ou douloureuse quant à ses buts ou son action, et l'amour qui jaillit des forces de vie et qui est si étroitement lié au désir, peut être agressif et même destructeur dans ses manifestations. Dans la vie, le but fondamental est de vivre, et de vivre agréablement; pour arriver à cela, chacun de nous essaie de venir à bout des forces destructrices qui sont en lui et de s'en débarrasser en les laissant éclater, en les dérivant et en les amalgamant afin de pouvoir obtenir dans la vie la plus grande

sécurité possible- et le plaisir par surcroît. (...) L'issue, qui diffère selon chaque individu, est principalement la résultante de deux facteurs variables : la puissance des pulsions d'amour et de haine (les forces émotionnelles en nous) et l'influence, tout au cours de la vie, de l'environnement sur chacun de nous, ces deux facteurs étant en interaction constante de la naissance à la mort » (p.10-11).

D'une façon différente de Winnicott et de Rivière, Dolto (1971) met l'accent sur l'évolution de l'agressivité selon les stades de développement psycho-sexuel. Elle soutient que la première pulsion agressive de l'enfant a lieu au moment de l'apparition de la dentition par les manifestations de la morsure. Par la suite, au stade anal, son développement neuro-musculaire lui permet d'être agressif sur des objets en les déchirant, en les jetant par terre, ce qui lui procure un plaisir accentué par le mécontentement de l'adulte. Au stade phallique, pour conquérir l'affection de sa mère, le garçon va disposer de moyens plus agressifs tout en obéissant davantage à son père qu'il perçoit comme un modèle.

Comme nous l'avons vu au précédent chapitre, le garçon va surestimer son père tout en étant jaloux de la relation qu'il entretient avec sa mère. Le père devient donc un rival que l'enfant tentera d'imiter tout en ayant des fantasmes agressifs envers lui suivis d'attitudes hostiles manifestes. L'angoisse devant la menace de castration et la crainte de perdre l'amour du père mèneront le garçon à résoudre son complexe d'Œdipe par une identification à son père. Ensuite vient la période de latence où l'agressivité demeure présente mais au fur et à mesure que le garçon grandit, il transpose son agressivité dans l'ordre du symbolique, par exemple, sous forme de jeux. Le Moi étant plus équilibré, les énergies pulsionnelles libérées peuvent être employées dans diverses activités et apprentissages à travers le mécanisme de sublimation. Les pulsions vont donc être détournées vers des activités plus constructives et socialisées tout en se greffant sur une

identification aux parents. Tout cela se crée plus facilement lorsque l'enfant vit dans une sécurité psychologique suffisante. Car, dans ces conditions, il peut procéder à un investissement de ses énergies dans des voies constructives comme le jeu, les études, l'acquisition de l'autonomie face à sa famille, la solidification de son identité et de ses conceptions personnelles (Gendron, 1988). Mais qu'en est-il de l'agressivité et de l'apprentissage de la maîtrise des pulsions agressives au stade phallique ainsi qu'à la période de latence lorsque l'environnement familial n'offre pas une sécurité psychologique suffisante ou adéquate qui ne permet pas une bonne identification au père principalement chez les garçons qui grandissent en l'absence de leur père?

Toujours selon Anna Freud (1965), les tendances agressives, lorsqu'elles sont liées avec les tendances libidinales selon les voies normales, favorisent la socialisation sociale plutôt que de la contrarier. Elles fournissent à l'enfant la force et la ténacité nécessaires pour atteindre le monde des objets et y rester attaché. Elles soutiennent aussi l'ambition de s'approprier les qualités et les pouvoirs des parents comme le désir d'être grand et indépendant. Cependant, l'agressivité devient une menace pour l'adaptation sociale seulement quand elle apparaît sous une forme de culture pure qui est non fusionnée avec la libido ou dégagée d'elle. En raison de déceptions éprouvées face à l'objet d'amour, de rejets réels ou imaginaires ou de pertes d'objet d'amour, le processus libidinal ne se développera pas suffisamment pour atténuer et réprimer l'agressivité chez l'enfant.

A. Freud (1965) souligne qu'un moment favorable pour que se réalise cette défusion est le stade sadique-anal car l'agressivité atteint un niveau maximum et son utilité sociale est spécifiquement dépendante de son étroite association avec des quantités égales de

libido. À cette époque, toute crise affective libère le sadisme normal de l'enfant des composantes libidinales associées en lui. Le sadisme devient alors destructivité pure et se tourne contre les objets animés et inanimés aussi bien que contre le soi. Tout cela provoque dans la personnalité de l'enfant des tendances querelleuses, un penchant possessif cruel et une préférence pour les relations hostiles plutôt que pour les relations amicales avec les autres enfants. Par ailleurs, l'agressivité sous cette forme libre n'est ni contrôlable de l'extérieur, par les parents, ni de l'intérieur par le Moi et le Surmoi. Si la fusion n'est pas rétablie par un renforcement du processus libidinal et des attachements à de nouveaux objets, les tendances destructives deviennent une cause majeure de délinquance et de criminalité. En résumé, des relations libidinales insatisfaisantes avec des objets d'amour instables, durant la phase sadique-anale, compromettront l'équilibre né de la fusion entre la libido et l'agressivité et donneront naissance à une agressivité incontrôlable ainsi qu'à une forte tendance destructrice.

Dans un autre ordre d'idées, Casoni et Brunet (2003) rapportent que :

« un frein à l'agression et à la violence pulsionnelle se bâtit habituellement chez le jeune enfant à travers sa capacité croissante de s'identifier à l'autre. Cette capacité de soutenir son identification à l'autre, tout en conférant à autrui le droit à sa différence et à son autonomie, donne à l'homme la capacité de vivre en société. C'est l'identification à l'autre qui nourrira plus tard les idéaux égalitaires de l'adulte puisque l'autre, c'est aussi un peu soi. Les perturbations de l'investissement narcissique du soi du délinquant se révèlent, à cet effet, dans ce qui peut être désigné comme une tendance à la désidentification (...) La désidentification ne constitue pas tant une incapacité d'identification à l'autre qu'une défense contre l'identification et contre la sollicitude envers l'objet, ce que l'identification rend possible. Lorsque ceci se produit, le Moi peut se permettre des gestes d'agression puisque le sentiment de communauté avec l'autre est rendu inefficace, comme si le lien d'identité avec autrui était brisé (...) le processus de désidentification repose sur la projection massive de l'hostilité ainsi que sur le repli narcissique associé à la prédominance du Moi idéal » (p.150-151).

Nous avons pu voir à travers différents auteurs psychanalytiques que tous ne s'entendent pas de la même façon sur la compréhension de l'agressivité. Nous avons montré que Winnicott (1969) conçoit le comportement agressif du bébé comme un synonyme d'activité qui relève d'une fonction partielle et que selon lui, la source principale de l'agressivité provient de l'expérience instinctuelle et fait partie de l'expression primitive de la libido. D'autre part, Rivière (1936) explique que le bébé devient agressif lorsqu'il n'est pas satisfait dans son désir du sein maternel, qu'il prend conscience de sa dépendance et qu'il ne peut être satisfait dans tous ses désirs. Dolto (1971), quant à elle, soutient que la première pulsion aggressive du bébé résulte de l'apparition de la dentition et se manifeste par les morsures et que les manifestations de l'agressivité évoluent selon les stades psycho-sexuels.

Anna Freud (1965) interprète l'agressivité en termes de relations libidinales insatisfaisantes avec des objets d'amour instable, durant la phase sadique-anale, ce qui vient compromettre l'équilibre né de la fusion entre la libido et l'agressivité et donner naissance à une agressivité incontrôlable et a une forte tendance destructrice. Enfin, Casoni et Brunet (2003) conçoivent autrement l'agressivité. Selon eux, les comportements d'agression et de violence pulsionnelle du délinquant proviennent principalement d'une perturbation de l'investissement narcissique du soi dans ce qui peut être désigné comme une tendance à la désidentification, ce qui permet à l'individu de projeter de façon massive son agressivité sur l'objet extérieur.

Nous verrons dans la prochaine partie de ce travail, les différents points de vue d'auteurs psychanalytiques sur le développement d'une personnalité délinquante ou de

tendances antisociales ainsi que les caractéristiques du fonctionnement psychodynamique du délinquant.

5.3 Les racines de la délinquance en termes psychanalytiques

Klein (1934) voit les manifestations délinquantes comme une lutte intrapsychique concernant les enjeux de la phase orale, au niveau des relations d'objet. Les tendances délinquantes se situeraient donc à la position shizo-paranoïde comme en témoignent divers traits de ce type de manifestations : une fixation à une phase précoce du développement, une présence de déni et projection, une méfiance généralisée et indifférenciée envers autrui, une tendance autopunitive, une importance des fantaisies d'omnipotence ainsi qu'une intensité des pulsions agressives.

Dans un premier temps, Klein (1927) conçoit l'enfant délinquant comme agissant agressivement sous la pression de forts sentiments de culpabilité. Ces sentiments de culpabilité l'enfermeraient dans un cercle d'agirs agressifs commis impulsivement sous le coup de la colère et sous l'influence de désirs inconscients de punition. Chez ce type d'enfant, il existerait un Surmoi fixé à un niveau très précoce du développement, qui se serait construit au cours de la première année de vie. Dans un deuxième temps, Klein (1934) approfondit sa compréhension de l'agir délinquant et soutient que, plutôt que de souffrir de forts sentiments de culpabilité, le délinquant souffrirait davantage d'un sentiment important d'angoisse provenant d'un Surmoi primitif extrêmement sévère. Cette sévérité extrême du Surmoi primitif proviendrait du sadisme avec lequel les premières images interdictrices sont introjectées et cela se ferait davantage en fonction de

l'agressivité de l'enfant envers ses parents que de la sévérité réelle de ceux-ci (voir Casoni et Brunet, 2003).

Selon Klein (1934), le délinquant, contrairement aux paranoïaques, aurait tendance à supprimer l'expression des fantaisies de persécution inconscientes au profit de passages à l'acte agressifs. En se sentant persécuté, il est poussé à détruire les choses et les personnes autour de lui. Puisque cet objet persécuteur tant détesté se trouve à être également l'objet d'amour et de la libido, le délinquant, qui est demeuré fixé à une problématique où le clivage de l'objet joue un rôle déterminant, se sent contraint à détester et à persécuter son objet d'amour. Cette situation relationnelle inconsciente étant insupportable pour le Moi, cela l'amène à chercher à supprimer tout souvenir et conscience du moindre sentiment d'amour qu'il éprouve. Par projection, le monde devient seulement peuplé d'ennemis, ce qui justifie son agressivité envers les autres tout en empêchant la naissance d'un quelconque sentiment inconscient de culpabilité. Le Surmoi est alors projeté à l'extérieur et n'est donc plus culpabilité mais persécution comme nous le verrons chez Kernberg. Il devient alors nécessaire pour le délinquant de se protéger des attaques de ses ennemis, et pour ce faire, il en vient à lutter pour sa survie tout en cachant, de façon défensive sous une carapace de colère et de haine, tout sentiment d'amour. Lorsque les parents réels confirment cette crainte de la réalité extérieure, il devient très difficile pour l'enfant de dépasser cette vision hostile du monde pour arriver à la position dépressive qui lui permettrait une intégration plus harmonieuse des conflits (voir Casoni et Brunet, 2003).

Selon Thiel-Godfrind (1969), l'absence de père serait un facteur important à considérer chez les délinquants compte tenu que la présence d'un père valable contribue à

renforcer l'élaboration du Moi et du Surmoi, principalement au niveau oedipien. Dans le même sens que Thiel-Godfrind, Kernberg (1970, 1975, 1992, 1998, cité dans Casoni et Brunet, 2003) explique les tendances antisociales de l'individu par une perturbation dans le développement du Moi et du Surmoi. L'absence de remords caractéristique des délinquants de type psychopathe cacherait un Surmoi cruel et très sadique. Ce Surmoi extrêmement perturbé n'est pas compensé au sein de la psyché par la présence d'objets internes « bons » pouvant contrecarrer les effets perturbateurs de ce Surmoi tyrannique. Comme nous l'avons vu, pour échapper à la cruauté de ce Surmoi, le délinquant doit le projeter sur autrui, ce qui le mène à diminuer la possibilité de s'auto-contrôler et de le condamner à percevoir les autres comme des êtres sévères, culpabilisants et contraignants.

Quant à Aichorn (1925), il considère que la délinquance est associée à un problème relevant de la structure de la libido. La première difficulté survient pendant le processus de passage du principe de plaisir au principe de réalité. Le Moi n'arrivant pas à contrôler le principe de plaisir, l'enfant délinquant n'arrive pas à satisfaire aux exigences de la réalité. Il en vient donc à affronter les exigences de la société par l'obstination et la révolte. À partir de là, les facteurs internes chez l'enfant ainsi que les facteurs externes comme les exigences de l'environnement, qui interfèrent au niveau de développement émotif de l'enfant en l'empêchant de se fixer à des objets d'amour permanent, éliminent la possibilité de la seconde phase du développement qui consiste en l'adaptation aux normes culturelles de la société. Sans ce lien émotif, l'enfant ne peut construire les identifications nécessaires au développement de son Surmoi (voir Casoni et Brunet, 2003).

Selon A. Freud (1965), le processus de socialisation chez l'enfant dépend du mouvement qui va du principe de plaisir au principe de réalité, celui-ci dépend également des fonctions du Moi qui doivent se développer au-delà de certains niveaux primitifs pour rendre le progrès possible. Ces progrès qui vont des processus primaires aux processus secondaires servent à rapprocher les lois internes et les lois externes. Ces progrès n'y parviennent qu'à l'aide de certains mécanismes du Moi comme l'imitation, l'identification et l'introjection qui fondent leur action sur le lien libidinal qui existe entre l'enfant et son entourage. Anna Freud ajoute que les processus de socialisation protègent l'enfant contre des tendances délinquantes en puissance tout en apportant des restrictions à sa nature originelle qu'ils inhibent et appauvrissent. Cependant, un « défaut d'achèvement du développement du Moi » a pour effet une socialisation perturbée. Par exemple, l'inadaptation sociale et la criminalité des parents peuvent être incorporées dans le Surmoi de l'enfant, par l'entremise d'une identification aux figures parentales. Aichorn (1952) et Bowlby (1944), cités par A. Freud, ont également montré que des troubles graves de la socialisation se produisent quand l'identification aux parents est rompue par des séparations, des rejets et d'autres perturbations des liens affectifs.

Anna Freud (1965) discute de certains jeunes enfants pour qui tout délai, attente ou limite de leur satisfaction devient intolérable, ce qui se manifeste par des protestations, en étant malheureux, coléreux ou impatients. Ils tiennent à réaliser la satisfaction de leurs désirs originels sans que ceux-ci ne soient changés et rejettent toute satisfaction substitutive et tout compromis. Cela s'exprime au départ au cours de l'alimentation du bébé mais se déplace aux stades suivants vers un mode habituel de réponse envers tout

ajournement de désirs. Selon Anna Freud, ces enfants sont plus à risques de développer des symptômes plus pathologiques puisque les quantités inchangées de tensions et d'angoisses que leur Moi doit tolérer sont tenues en respect, de façon précaire, grâce à des mécanismes de défense primitifs comme le déni et la projection, à moins de ne trouver une issue périodique sous forme d'accès anarchiques de colère.

Par ailleurs, Johnson et Szurek (1952) expliquent la genèse de la délinquance par la théorie de l'identification. Selon eux, c'est par le mécanisme d'identification à un Surmoi déficitaire, chez les parents, que l'enfant acquiert lui aussi un Surmoi lacunaire, ce qui peut le mener sur le chemin de la délinquance (voir Casoni et Brunet, 2003). Erickson (1964) précise que de sérieuses difficultés peuvent survenir chez l'enfant lorsque le père échoue ou disparaît pendant la période œdipienne, puisque cette période concerne spécifiquement le développement du Surmoi. Le délinquant ayant manqué d'un père efficace n'a alors aucune notion d'être défini en ce qui concerne son identité. Il s'attend alors à recevoir tout sans effort et lorsqu'il ne reçoit pas, il peut facilement devenir agressif.

Winnicott (1969), pour sa part, perçoit les tendances antisociales d'une façon bien différente de ses collègues psychanalystes. Selon lui, il existe un élément spécifique dans la tendance antisociale qui fait que l'environnement doit être important. L'enfant, par ses pulsions inconscientes, oblige quelqu'un à le prendre en main. Pour Winnicott, l'espoir est sous entendu dans la tendance antisociale. L'absence d'espoir est un trait essentiel de l'enfant carencé et durant la période d'espoir, l'enfant manifeste des tendances antisociales. D'ailleurs, il existerait un lien direct entre la tendance antisociale et la

privation. Lorsqu'il y a une tendance antisociale, c'est qu'entre la fin de la première année de vie et au cours de la seconde année, il y a eu un véritable sevrage, en termes d'une perte de quelque chose de bon, qui a été positif dans l'expérience de l'enfant jusqu'à un certain moment et qui lui a ensuite été retiré. Ce retrait dépasse la durée durant laquelle l'enfant a la capacité de garder le souvenir vivant. Donc, à la base de la tendance antisociale, il y a eu une bonne expérience primitive qui a été perdue. L'enfant perçoit alors que la cause de son malheur, la perte, réside dans une faille de l'environnement. En croyant que la cause de la dépression ou de la désintégration est externe et non interne, cela entraîne une distorsion de la personnalité et le besoin de rechercher une guérison dans ce que peut lui offrir l'environnement. Bien que des comportements antisociaux se manifestent chez la plupart des enfants dès les premiers stades du développement et que les parents arrivent à les traiter favorablement, les enfants antisociaux, quant à eux, exigent constamment du milieu qu'il leur offre ce traitement tout en étant incapables de s'en servir.

Pour leur part, Casoni et Brunet (2003) soutiennent que chez les délinquants qui utilisent l'agir antisocial comme forme prédominante et stable de décharge pulsionnelle, on observe :

« (...) le recours à l'agir antisocial comme mode habituel d'équilibration des tensions internes (...) un fonctionnement psychodynamique qui possède une série de caractéristiques dont la primauté dynamique du Moi idéal sur les interdits du Surmoi, un développement défensif basé sur un vécu traumatogène ainsi que sur l'identification à l'agresseur, une lutte complexe contre la reconnaissance du lien à l'autre et de l'importance de l'objet pour le sujet, l'importance de l'envie comme affect mobilisateur, la présence d'une attitude contre-phobique liée à la projection et enfin, le recours à la désidentification » (p.141).

Pour résumer la pensée de Casoni et Brunet (2003) sur le fonctionnement psychodynamique du délinquant, il est important de souligner que les parents de

délinquants n'arrivent pas à assurer un environnement dans lequel l'enfant se sentira suffisamment protégé pour se développer sans trop de perturbations. Ces parents n'arrivent pas à remplir une fonction contenantante qui demeure essentielle au bon développement chez l'enfant. L'enfant n'arrive donc pas à intérioriser un objet contenant, ce qui le limite dans le développement d'un sentiment que les pulsions, les affects puissants ou l'angoisse de se désorganiser puissent être contenus et maîtrisés à l'intérieur du psychisme. Puisque les objets parentaux ne lui offrent pas le soutien suffisant et ne lui fournissent pas un bon modèle identificatoire, le futur délinquant se construit avec la conviction que les tensions internes sont dangereuses, non intégrables et qu'elles doivent être expulsées à l'extérieur pour ne pas se rendre trop vulnérable à la détresse et au débordement. Il s'ensuit une préférence de la voie de l'agir comme solution psychique à l'excédent de tensions internes. En favorisant la décharge motrice, cela entrave le développement de capacités psychiques plus sophistiquées comme la mentalisation, la symbolisation et le refoulement. L'agir comme mode de décharge des pulsions est l'indice d'une défaillance de l'appareil psychique à contenir et à élaborer, par la mentalisation et la symbolisation, tout éprouvé susceptible de créer un déséquilibre psychique.

Casoni et Brunet (2003) précisent qu'en l'absence d'une fonction contenantante de l'environnement qui encadre et limite, le Moi, grâce au soulagement temporaire que procure la décharge de l'agir, va s'allier de plus en plus au Moi idéal du délinquant. Le vécu relationnel traumatique précoce souvent associé à la délinquance, comme la menace de perte de l'objet ou des expériences répétées de rejet et d'indifférence, qui sont reliées à

des expériences répétées de s'être fait laissé tomber, d'être abandonné face à un vécu éprouvant ou devant un sentiment d'impuissance, comme cela pourrait être vécu chez le garçon qui n'a plus de contacts avec son père, donne prise à une forte identification à l'agresseur, notamment à sa force et sa puissance plutôt que de favoriser des identifications qui permettront le développement des capacités du Moi et l'intériorisation d'un Surmoi tolérable. Le Surmoi excessif et tyrannique qui existe chez le délinquant est projeté alors sur l'extérieur, les parents et figures d'autorité, ce qui mène le délinquant à se méfier d'autrui. Il s'ensuit une rationalisation qui amène le délinquant à attribuer à l'autre un désir de l'empêcher de satisfaire ses désirs et d'être heureux. C'est à ce niveau-là que l'envie et le recours aux affects de mépris, de contrôle et de triomphe vont jouer un rôle déterminant dans la tendance à la désidentification, ce qui augmente les risques de manifestations violentes comme les agirs délictueux.

Les théories psychanalytiques sur les racines de la délinquance relevées ci-haut ne présentent pas toutes une même position sur la compréhension de la délinquance. Dans un premier temps, nous avons exposé les théories de Klein (1927-1934) sur la délinquance. Celle-ci soutient que les manifestations délinquantes témoignent d'une lutte intrapsychique concernant les enjeux de la phase orale au niveau des relations d'objet. Les tendances délinquantes se situeraient donc à la position shizo-paranoïde et le délinquant souffrirait d'un sentiment important d'angoisse provenant d'un surmoi punitif et sévère. Kernberg (1970-1975-1992-1998) abonde dans un sens semblable à celui de Klein en expliquant les tendances antisociales d'individu par une perturbation dans le

développement du Moi et du Surmoi. Ce qui causerait, entre autre, l'absence de remords caractéristique du délinquant qui cacherait un Surmoi cruel et sadique.

D'autre part, Aichorn (1925) considère que la délinquance est associée à un problème qui relève de la structure de la libido où le Moi, n'arrivant pas à contrôler le principe de plaisir, fait en sorte que le jeune délinquant n'arrive pas à satisfaire aux exigences de la réalité, ce qui le porte à défier les exigences de la société par l'obstination et la révolte. Cela l'empêche donc de construire les identifications nécessaires au développement de son Surmoi.

Anna Freud (1965) croit pour sa part que les enfants qui sont à risque de développer des symptômes plus pathologiques comme la délinquance sont des enfants qui tiennent à réaliser la satisfaction de leur désir originel sans qu'ils ne soient changés et qui rejettent toute satisfaction substitutive.

Comme nous l'avons vu, Winnicott (1969) interprète les tendances antisociales de façon bien différente des autres auteurs. Il pense qu'à la base de la tendance antisociale, il y a eu une bonne expérience primitive, qui s'est déroulée entre la première et la seconde année de vie, qui a été perdue. L'enfant perçoit alors que la cause de cette perte provient d'une faille de son environnement. Par ses tendances antisociales, il cherche la stabilité de l'environnement qui pourrait contenir la tension amenant l'impulsivité.

Casoni et Brunet (2003), pour leur part, considèrent, un peu de la même façon que Winnicott, que les parents de jeunes délinquants n'arrivent pas à assurer un environnement dans lequel l'enfant se sentira suffisamment protégé et contenu pour se développer sans être trop perturbé. Mais à la différence de Winnicott et d'Anna Freud, ils soutiennent que

le futur délinquant se construit en étant convaincu que les tensions internes doivent être expulsées à l'extérieur de lui pour ne pas être submergé par un débordement ou une détresse émotionnelle. Ces agirs qui sont un mode de décharge pulsionnelle témoignent d'une défaillance de l'appareil psychique à contenir et à élaborer par la symbolisation et la mentalisation tout éprouvé étant susceptible de créer un déséquilibre psychique. D'autre part, d'une façon similaire à Klein, Casoni et Brunet croient qu'il existe un Surmoi tyrannique et excessif chez le délinquant qui est projeté sur l'extérieur, ce qui l'amène à se méfier d'autrui.

Comme nous venons de le constater précédemment, le vécu relationnel traumatique précoce chez l'enfant, dans le sentiment d'abandon vécu face à une figure parentale, comme c'est le cas lorsqu'il y a absence complète du père réel dans la vie du garçon, peut amener celui-ci sur le chemin d'un fonctionnement délinquant. Nous exposerons maintenant les résultats de diverses recherches qui font le lien entre l'absence paternelle dans la vie d'un garçon et le développement de tendances délinquantes.

5.4 Les recherches empiriques sur l'absence du père et les comportements agressifs et délinquants chez les garçons

Anatrella (1998, cité par Petitclerc, 1999) qui s'est interrogé sur les causes de la violence chez les adolescents soutient que: « Une société sans père est une société sans repère ». Ce type de société explique, selon lui, la montée de la violence à laquelle nous assistons présentement qui serait, entre autres, une conséquence de l'effacement du rôle des pères. L'absence de crédibilité des adultes pour réguler cette violence et

principalement l'absence des limites et des repères chez les jeunes peuvent également justifier cette montée de la violence. Christiane Olivier (1998) ajoute que :

« L'absence du père qu'elle soit physique ou psychique constitue pour l'enfant une modification importante de son rapport à l'autorité (...). Nous savons tous que les bandes de jeunes (...) sont constituées en grande majorité de garçons issus de familles perturbées (...) réduites à la monoparentalité (...). 61% des toxicomanes appartiennent à des familles éclatées (...). Il n'y a plus de repères, et souvent plus de pères. Il reste la plupart du temps une mère aimante et compatissante qui craint de heurter les enfants déjà bousculés par la vie de leurs parents (...). Souvenons-nous que l'identité de l'individu ne s'établit que face et grâce à un autre individu et à travers un conflit né de deux désirs différents; celui des parents (des pères) et celui des enfants (...). Comment le fils et la fille adolescents, qui ont besoin de confrontation en famille pour se construire, parviennent-ils à remettre en cause leur mère aimante, seule? (...). Comment cette mère seule peut-elle répondre à cette soudaine violence de l'enfant qui prend conscience qu'il n'est plus un enfant et n'a plus besoin de sa mère? » (p.67, 71-73, 75).

L'étude de Chinn (1938) a montré que sur une population de 305 délinquants, 94 d'entre eux provenaient d'une famille dont le père était décédé contre 48 où la mère était décédée. Le décès du père serait donc un facteur contribuant au développement de comportements délinquants chez les garçons. De plus, la séparation père-enfant serait considérée comme un antécédent de délinquance lorsqu'elle a eu lieu avant l'âge de 10 ans (Glueck et Glueck, 1950-1952 cités dans Leblanc, 1990).

Bruce (1970), quant à lui, a trouvé qu'il y a moins de garçons délinquants lorsque l'un des parents est décédé que lorsque la séparation a été causée par la désertion d'un parent. Cela s'explique par l'incertitude vécue par les enfants lors de la séparation des parents, incertitude qui devient un élément important de la pensée du délinquant, ce qui se présente moins lorsqu'un parent décède.

D'après les théories de Aichorn (1925), relevées dans Casoni et Brunet (2003), il existerait trois catégories de délinquants caractériels dont le délinquant par excès d'amour.

Ce garçon proviendrait principalement de familles où le père est absent ou très effacé, ce qui amène la mère à prendre toute la place dans l'éducation et les soins donnés à son fils. Celui-ci se trouve souvent à être un enfant unique avec une mère qui cherche en lui un amour de type conjugal plus que filial. L'attachement maternel de la mère à son fils devient donc sexualisé car il dépasse la tendresse maternelle recherchée par l'enfant. Ce type d'attachement possède un caractère plus narcissique et égocentrique puisqu'il répond plus aux besoins de la mère qu'à ceux de l'enfant. Ce garçon réalise qu'il occupe une place privilégiée aux yeux de sa mère voire qu'il remplace son père à ses côtés. D'autre part, il se sent utilisé par elle pour répondre à ses besoins et il apprend lui aussi à se servir d'elle. Pour ne pas frustrer son fils et risquer de perdre son amour, la mère ne lui refuse rien. À partir de là, le garçon reste fixé à une réalité où règne le principe de plaisir et son développement s'en trouve affecté de façon importante. Pour éviter d'adopter un rôle d'éducatrice, elle défendra son fils peu importe la gravité des gestes qu'il pourrait commettre. Celui-ci cherchera donc régulièrement refuge auprès d'elle lorsqu'il vit des frustrations et des contrariétés. D'un autre côté, comme il perçoit que sa mère n'est pas là pour l'aider et le soutenir à l'intérieur d'un encadrement stable et contenant, il se sent trahi.

L'étude de Santrock (1977) révèle que les enfants qui avaient vécu l'absence de leur père de façon précoce étaient plus désobéissants ou opposants alors que ceux qui l'avaient vécue plus tard durant l'enfance étaient plus agressifs au plan comportemental. Cela confirme les résultats d'une recherche de Heterington (1966) qui rapporte que plus l'absence du père se fait de façon tardive dans la vie du garçon, plus cela génère un impact

sur les comportements agressifs pouvant être socialement acceptés. Au contraire, chez les enfants qui ont vécu l'absence du père de façon précoce, il a été observé qu'ils manifestaient davantage de comportements de type antisocial comme la désobéissance, le vol, le mensonge et la tricherie.

L'étude de Santrock (1977) indiquait également que les garçons de 10-11 ans dont le père est absent étaient catégorisés comme étant plus masculins, agressifs et indépendants que ceux dont le père était présent. Les préadolescents dont le père est absent sont donc plus agressifs et plus l'absence s'est produite tardivement pour l'enfant, plus il est porté à montrer de l'agressivité envers ses pairs et les membres de sa famille. Cependant, les résultats de ces recherches viennent contredire ceux de l'étude de Heterington (1966), qui rapporte que les garçons de 9-12 ans, dont le père est absent, manifestent moins de comportements sexuels de type masculin, sont plus dépendants avec leurs pairs et sont moins agressifs.

Il semblerait également, selon Burton et Whiting (1961) que les garçons délinquants, comparativement à ceux qui ne le sont pas, proviendraient davantage de familles où il y a eu séparation, divorce ou bien désertion ou décès d'un ou des deux parents. Dans plusieurs de ces familles brisées, il existe principalement des relations exclusives mère-enfant où les principes familiaux sont basés exclusivement sur la mère. L'étude de Bennet (1960, cité dans Leblanc, 1991) confirme ces résultats en indiquant qu'il y a plus de pères absents pour de longues périodes de temps, absences dues principalement à des problèmes conjugaux, chez les enfants délinquants que chez les enfants névrotiques.

Quant à Herzog et Studia (1973), ils ont trouvé que les agents représentant la loi, comme les policiers, ont souvent tendance à traiter plus sévèrement un garçon lorsqu'ils savent que son père est absent de la famille, spécifiquement lorsque la famille monoparentale est désavantagée financièrement. Ils peuvent croire, par exemple, que ces garçons sans père vont commettre des délits plus sérieux, ce qui les amène à les punir plus sévèrement. Cependant, les difficultés que les garçons dont le père est absent de la maison peuvent avoir avec les figures d'autorité masculine peuvent également contribuer aux réactions que manifestent les agents représentant la loi envers eux. De plus, certaines données révèlent que les garçons dont le père est absent sont plus sujets à commettre des offenses contre l'autorité que contre les biens et propriétés.

Selon Biller (1981b), les comportements antisociaux seraient à la fois une réaction à des principes familiaux exclusivement féminins et à la fois une tentative de revendication masculine. En effet, une grande part des références en psychiatrie pour des passages à l'acte agressifs sont faites par des mères de préadolescents et adolescents dont le père est absent, ce qui suggère l'existence de conflits dans les rôles sexuels qui seraient plus fréquents chez ces garçons.

L'étude de Anderson (1968) révèle que les garçons dont le père est absent depuis la petite enfance ne présentent pas de comportements délinquants lorsqu'ils ont eu la chance d'avoir un père substitutif entre l'âge de 4 et 7 ans comparativement aux garçons délinquants qui n'en ont pas eu. D'ailleurs, le taux de récurrence chez les délinquants est de 39% chez les garçons dont le père était absent avant l'âge de 6 ans contre 10% seulement chez les délinquants dont le père était absent après l'âge de 6 ans (Kelly et Baer, 1969).

Par ailleurs, Biller (1981b) a trouvé qu'il semble moins probable que les garçons dont le père est absent de la famille et qui ont une relation positive avec une mère compétente deviennent délinquants comparativement aux garçons dont le père est présent mais inadéquat. Ces éléments de la dynamique familiale nous semblent très importants à considérer lorsqu'il est question d'étudier la probabilité qu'un garçon développe des comportements délinquants ou une personnalité délinquante lorsqu'il provient d'une famille monoparentale maternelle. Puisque l'absence de père dans la vie d'un garçon ne prédispose pas à devenir un délinquant à priori, la façon dont se comportera la mère avec son fils autrement dit ses compétences parentales auront un impact significatif sur le développement de la personnalité du garçon.

D'autre part, selon Boone (1979), les enfants de familles monoparentales risquent d'assumer plus de rôles adultes et de responsabilités reliées aux tâches familiales, ce qui peut provoquer une révolte lorsque l'enfant n'est pas assez mature émotionnellement pour les assumer. L'agressivité est alors interprétée comme une réaction à un changement de rôle et de fonction dans la famille et n'est pas nécessairement pathologique.

Indépendamment des facteurs étudiés, il a été trouvé que l'agressivité des garçons de familles monoparentales semble être une façon pour eux de résoudre un événement particulièrement stressant. Le garçon introjecte alors le comportement prédominant appris par lui durant sa crise de révolte et d'agressivité, ce qui devient un cadre de référence pour lui dans ses comportements futurs. Les comportements délinquants des enfants de familles séparées ou divorcées pourraient donc refléter les conflits parentaux, la séparation exacerbant ces comportements d'hostilité des parents l'un envers l'autre (Gendron, 1988).

En effet, Marsella, Dubanoski et Mohs (1974) mentionnent que le père influence indirectement le développement de la personnalité de l'enfant à travers les sentiments que la mère lui porte et la façon dont il influence les comportements de sa conjointe envers son fils. Par exemple, une mère qui ne fait pas le deuil de sa relation conjugale, qui parle négativement de son ex-conjoint ou qui dévalorise les hommes en général risque de développer une relation conflictuelle avec son fils. Ces images négatives du père, imposées à l'enfant par sa mère, ainsi que le changement de rôle dans la famille expliquent en partie une plus grande agressivité chez les garçons.

De plus, selon Gendron (1988), une mère hostile à l'égard de son ex-conjoint fournit un modèle d'agressivité verbale pour son enfant. Cela peut créer une perception négative du père par le fils et ainsi bloquer le déroulement du processus normal de l'identification du garçon à son père qui devient un modèle moins acceptable. Les mères de familles monoparentales gagneraient à aider leur fils dans leur développement en renonçant à détruire le père de l'enfant tout en lui permettant de construire ses propres fantasmes dont l'objectif serait de se doter d'un modèle d'identification en favorisant la présence de substituts masculins stables auprès du garçon.

Puisque les recherches empiriques recensées ici sur les liens entre l'absence paternelle et les comportements délinquants datent déjà de plusieurs années, il serait intéressant de reproduire ce type de recherches dans notre société actuelle pour évaluer si les résultats obtenus à l'époque sont toujours aussi représentatifs aujourd'hui. Par exemple, il est possible que la représentation du père, véhiculée par la mère monoparentale à son fils, soit différente de ce qu'elle était il y a 30 ou 40 ans, à une époque où les divorces étaient beaucoup moins nombreux que dans les années 2000. Par ailleurs, l'attitude de

l'environnement social envers les familles séparées, divorcées et monoparentales risque de s'être modifiée au fil des décennies, les ruptures parentales étant un phénomène répandu dans notre milieu social. À partir de là, nous pouvons imaginer que les enfants provenant d'une famille monoparentale, et qui sont donc éduqués sans la présence réelle de leur père biologique, sont investis autrement par leur entourage (grands-parents, milieu scolaire et garderies) comparativement aux familles monoparentales d'il y a 30 ans. La présence de figures masculines significatives dans la vie d'un garçon, malgré l'absence de son père biologique, est-elle suffisante pour assurer un cadre sécurisant et une identification à la fonction paternelle permettant d'éviter ainsi le développement de comportements délinquants chez lui?

Suite à l'exposition de ces études empiriques sur les phénomènes de délinquance associés à l'absence du père chez le garçon, il est important de souligner que les stratégies défensives du délinquant contre les angoisses intenses qu'il peut ressentir ne suffisent pas toujours à le protéger des angoisses envahissantes, ce qui peut alors donner naissance, lorsque la décharge par l'agir vers l'extérieur et l'environnement est empêchée, à des conduites autodestructrices et suicidaires brutales (Casoni et Brunet, 2003). Ce thème ainsi que les psychopathologies infantiles feront l'objet du prochain chapitre.

CHAPITRE VI

ABSENCE DU PÈRE, COMPORTEMENTS AUTODESTRUCTEURS ET PSYCHOPATHOLOGIES CHEZ LES GARÇONS

Dans ce chapitre, nous discuterons du thème de la violence retournée contre soi chez les garçons qui présentent des manifestations de passages à l'acte automutilatoires et suicidaires. La deuxième partie de ce chapitre portera sur l'impact de l'absence paternelle sur les garçons en terme de psychopathologie comme les troubles anxieux, la dépression, les organisations limites de la personnalité et les psychoses.

6.1 Les comportements autodestructeurs

Dans cette partie sur les comportements d'automutilation, nous nous limiterons aux comportements automutilatoires pouvant être observés chez les jeunes enfants normaux ainsi que chez les structures limites de personnalité et non pas chez les structures psychotiques sévères comme les autistes ou les personnes souffrant de déficiences mentales et intellectuelles sévères, patients qui présentent de façon régulière et répétitive des comportements automutilatoires.

6.1.1 Les comportements automutilatoires en termes psychanalytiques

Dans *Le problème économique du masochisme*, Freud (1924), associe la douleur à une perte de l'objet tandis que le principe de plaisir gouverne la recherche de l'objet visant à éviter la douleur. De plus, Freud lie le masochisme aux pulsions de mort, indissociables elles-mêmes du principe de plaisir. Le plaisir et la douleur sont présents dans chaque forme de masochisme. Selon Freud : « l'autodestruction de la personne ne peut se produire sans satisfaction libidinale ».

Quant à Menninger (1935), il discute du mécanisme psychologique de l'automutilation en termes semblables au suicide où la haine, qui est dirigée contre un objet externe, est retournée vers soi et renforcée par l'autopunition. Par contre, cela diffère du suicide dans le sens où cette attaque de soi punitive, plutôt que d'être concentrée

sur la personnalité totale comme dans le suicide, s'adresse à une partie du corps seulement. Selon lui, l'automutilation est le résultat d'un conflit entre les pulsions agressives destructrices, intensifiées par le Surmoi, et le désir de vivre, pour lequel, une automutilation partielle ou locale sert le besoin de répondre à une envie irrésistible tout en évitant des conséquences graves pour la vie de la personne.

Selon Morelle (1995) :

« l'automutilation peut être considérée comme un acte, référé donc au symbolisme, et être porteuse de sens dans son intrication à l'imaginaire (...). L'automutilation peut être signifiante et son processus dans l'agir, être une tentative d'un dire qui ne peut se traduire par le langage, dire porteur d'un désir. Ce désir porte sur l'objet manquant qui ne peut être mis en image, ni ne peut être représenté. La mise en acte serait une tentative de rendre présent l'objet manquant en le prenant sur son propre corps ou en le devenant dans une perte d'identité. Acting out et passage à l'acte apparaissent comme deux modes d'obturation du trou provoqués par l'absence » (p.25).

En ce qui concerne le jeune enfant normal, Morelle (1995) explique que l'automutilation peut être un acte isolé ou répétitif chez le jeune enfant. Par exemple, elle est passagère lorsqu'il se frappe la tête sous le coup de la colère causée par une frustration. Les mouvements automutilants des enfants normaux se manifestent donc dans un contexte de frustrations, de souffrance psychique ou physique, accompagnée d'un repli sur soi. Le tapement de la tête apparaît plus fréquemment entre 6 et 12 mois. Il peut se produire lors de l'endormissement de l'enfant lorsque sa mère l'a quitté pour qu'il s'endorme et sert à réduire l'état de tension pour arriver à s'apaiser et à dormir. Dans ce cas-là, la frustration porte sur la perte d'objet et repose sur un sentiment de tristesse. Le tapement de la tête peut également se produire en présence des adultes lorsque l'enfant vit une frustration qui porte sur un interdit limitant l'activité ou le désir de l'enfant sans qu'il y ait eu perte

d'objet. Lorsque l'état de tension demeure chez l'enfant, il devra faire appel à l'entourage pour apaiser sa colère.

Morelle (1995) mentionne également que les excoriations, qui sont des comportements de grattage, d'arrachage et de frottements répétés de la peau visant principalement les mains ou la tête, peuvent être compris en terme de comportements automutilants chez l'enfant. Les excoriations pourraient s'expliquer par le déplacement de l'agressivité de l'enfant sur son propre corps. De plus, on peut y voir une tentative de rendre l'objet permanent en le prenant sur soi. Nous verrons, lors de l'illustration clinique, que l'enfant que nous avons reçu en psychothérapie manifestait ce type de symptôme en se rongant fréquemment la peau autour des ongles.

Morelle (1995) ajoute que la trichotillomanie, qui est l'action de s'arracher compulsivement les cheveux ou les poils, peut aussi se développer lors de l'endormissement de l'enfant, à l'insu de l'entourage. Elle peut apparaître vers l'âge de 10 mois. La trichotillomanie semble répondre au besoin de l'enfant de rechercher une sécurité rompue temporairement, rupture pouvant être causée par une mère très occupée professionnellement ou non disponible affectivement soit à cause d'une dépression ou d'une forte anxiété.

Pour ce qui est de l'onychophagie, qui consiste à se ronger les ongles, Menninger (1935) interprète ce symptôme comme une substitution à la masturbation chez des enfants névrotiques qui craignent d'être punis pour leur auto-érotisme. Habituellement, ce type de comportements disparaît lorsque l'enfant ou l'adolescent arrive à mieux gérer les contraintes de la vie scolaire ou les tensions familiales et a pu résoudre certains conflits d'origine œdipienne.

Morelle (1995) soutient que l'onychophagie est le comportement à caractère automutilatoire le plus fréquent chez les enfants et même chez les adultes. L'onychophagie peut être interprétée en termes d'anxiété liée à des situations conflictuelles non résolues. Comme Menninger (1935), elle explique l'onychophagie comme une décharge motrice qui peut avoir une composante auto-érotique par l'intérêt et la recherche de plaisir sur le corps propre. L'onychophagie peut être également vue comme un déplacement de la recherche du plaisir génital vers l'oral, avec en parallèle une punition par la mutilation de l'ongle.

Dans un autre ordre d'idées, toujours selon Morelle (1995), chez les patients adultes états limites, nous retrouvons une anxiété importante qui est mal maîtrisée par la personne qui tend à s'auto-agresser, en plus de compromettre son intégration sociale par de l'impulsivité, des conduites antisociales, de la toxicomanie et de l'alcoolisme. Chez les personnalités borderlines, les automutilations sont souvent répétitives (coupures, brûlures, morsures, excoriations). Morelle poursuit ses explications en soulevant l'idée que souvent, les automutilations n'entraînent ni la mort ni des lésions graves et s'inscrivent dans un syndrome d'abandon avec recherche d'identité, où il est question du processus vie-mort, et dans lequel on peut entendre le « pourquoi le bon parent est-il mort et le mauvais parent encore en vie? » Par cette interprétation, il faut comprendre le clivage que fait l'état limite dans ses représentations du bon objet, qui semble être disparu, et du mauvais objet qui occupe tout l'espace psychique. Par ses comportements d'automutilation, la personne interroge son entourage à qui elle adresse son cri de détresse en opérant sur son corps ce qu'elle ne peut symboliser en parole. Nous reviendrons sur les organisations limites de la personnalité plus loin.

6.1.2 Comportements suicidaires en termes psychanalytiques

Les comportements suicidaires représenteraient le cas extrême de la violence retournée contre soi. D'ailleurs, Vrakas (1999) souligne qu'en plus de la psychopathologie chez les jeunes, le suicide pourrait être causé par différents facteurs comme le désespoir, l'impulsivité et l'agressivité. L'impulsivité serait une caractéristique commune aux adolescents qui ont commis une tentative de suicide. De plus, l'hostilité et l'agressivité augmenteraient le risque de tentative de suicide et de suicides complétés. Enfin, l'expression ouverte de la colère serait liée aux tentatives suicidaires répétées, comme on en retrouve chez les troubles de personnalité limite par exemple, et chez ces jeunes, il existerait une plus grande difficulté à contrôler l'expression de leur hostilité et de leur agressivité.

En 1910, dans une réunion de la Société psychanalytique de Vienne, Freud déclare sur le suicide : « Il ne faut pas oublier que le suicide n'est rien d'autre qu'une sortie, une action, un aboutissement de conflits psychiques ». Quelques années plus tard, Freud reprend la question du suicide dans « Deuil et mélancolie (1917) » :

« Sans doute savons-nous depuis longtemps que lorsqu'un névrosé a des intentions de suicide, il a retourné contre lui-même une impulsion criminelle primitivement dirigée contre autrui, mais le jeu des forces qui permettent au suicide de se réaliser, demeurerait incompréhensible. Or, l'analyse de la mélancolie nous apprend maintenant que le « Moi » ne peut se supprimer que quand, projetant en lui en quelque sorte l'objet d'amour, il peut se traiter lui-même en objet et diriger contre lui-même l'hostilité qui visait l'objet-réaction primitive de la part du Moi envers tous les objets du monde extérieur » (p.163).

Toujours selon Freud (1917), plus la personne maîtrise son agressivité extérieure, plus, à l'intérieur d'elle, son Surmoi tyrannise son Moi. Le Moi se sacrifie donc parce qu'il veut être aimé par le Surmoi. De plus, le retournement contre soi de tentatives

sadiques et haineuses dirigées auparavant vers l'autre n'est possible que dans une identification du Moi à l'objet perdu. Par l'introjection de l'objet, une partie du Moi devient méconnaissable pour le sujet qui la traite alors comme un objet différent de lui et vers lequel il dirige son hostilité. Le Moi en arrive alors à se traiter lui-même comme un objet puisque les reproches qu'il se fait et qui envahissent le monde mélancolique sont des reproches adressés à l'autre dans le Moi.

Menninger (1933) conçoit le suicide comme une gratification des tendances autodestructrices qui seraient composées d'au moins deux éléments : un élément agressif, le désir de tuer et une forme extrême de soumission, le désir d'être tué. Selon Menninger, dans la forme extrême d'agression que représente le meurtre, le désir de tuer émergerait du Moi et serait dirigé vers un objet externe en réponse à des stimuli de contrariété venant de l'autre, ou à un désir de menacer l'autre qui est éveillé par de l'envie, de la peur et de la haine. Par exemple, l'attaque sur l'objet aimé-détesté est quelques fois réalisée à travers la destruction de quelque chose chéri par la personne qui est l'objet réel de l'attaque. En ce sens, le suicide vu comme une agression, peut être effectué contre les parents par le simple processus de l'attaque contre soi-même dans le suicide ou la tentative de suicide. Le pouvoir irrésistible de la revanche prise par l'enfant contre ses parents s'effectue à travers la prise de sa propre vie, par le suicide, vie que ses parents lui avaient donnée au départ.

Menninger (1933) ajoute que le deuxième élément, le désir d'être tué, serait la forme extrême de soumission comme le meurtre est la forme extrême d'agression. De plus, le plaisir d'être soumis, la douleur, l'échec et en dernier lieu, la mort sont l'essence du masochisme. Cette tendance proviendrait d'un Surmoi punitif et d'un sentiment de

culpabilité qui correspondrait au besoin d'être puni. Le suicide serait donc une peine de mort que la personne s'auto-inflige.

Menninger (1933) précise qu'un troisième élément, le désir de mourir, qu'il conçoit différemment du désir d'être tué, qui implique alors d'être tué par l'autre, serait présent chez les personnes qui ont un comportement suicidaire. Ce désir inconscient de mourir impliquerait la pulsion de mort qui origine du Ça. L'absence de ce désir de mourir expliquerait l'échec de nombreuses tentatives suicidaires qui proviendraient alors du désir de tuer et/ou d'être tué uniquement. Dans ces situations d'autodestruction, les pulsions de vie seraient plus fortes que les pulsions de mort.

La pensée de Menninger vient à l'encontre des théories de Freud sur le suicide puisque selon Freud, c'est le Surmoi, qui venant tyranniser le Moi, l'amène à introjecter l'autre à l'intérieur de lui et donc, à traiter cet autre dans le Moi comme un objet, ce qui permet à la personne de se supprimer. Les théories freudiennes stipulent également que le Moi est masochiste et donc, dans l'absolue soumission, souhaiterait être tué alors que le Surmoi est sadique et donc, désirerait tuer. De son côté, Menninger soutient que le désir de tuer provient du Moi et non du Surmoi comme le mentionne Freud, et que le désir d'être tué provient du Surmoi.

Pour ce qui est de Campbell (1999), celui-ci rapporte que même si le patient croit que son corps va mourir, il imagine également qu'une autre part de lui-même va continuer à vivre dans un état de conscience autre que corporelle, un état plus spirituel par exemple. À partir de cette explication qu'il se donne, il n'est pas affecté par la mort de son corps. De plus, tuer le corps, tout en étant un but conscient, est aussi un moyen d'arriver à ses

fins. Dans ce sens, la fin devient une façon agréable, pour une partie essentielle du Moi, de survivre: un Moi qui survivrait dans une autre dimension que la dimension terrestre.

Campbell (1999) a découvert, à partir de l'analyse d'un cas d'un patient suicidaire, que l'objet maternel était perçu comme étant dangereux et n'étant pas digne de confiance. Il a montré que l'étape de la séparation-individuation a été douloureuse pour ce patient. Ce patient maintenait un fantasme régressif de fusionner avec une mère qui répondrait à tous ses besoins. Cependant, il se sentait lui-même dans une double contrainte. Tout en étant préoccupé par le désir de fusionner avec sa mère, il devenait anxieux d'être engouffré par l'objet, s'il devait réussir à se sentir fusionné, ou d'être abandonné et privé de l'objet, s'il ne devait pas réussir à se sentir en symbiose avec lui.

Campbell (1999) ajoute que dans le développement normal, le bon père précède et fournit un modèle d'identification à son enfant, ce qui permet une alternative au désir régressif de l'enfant de retourner à un état fusionnel avec la mère qui pourrait impliquer des sensations subséquentes d'angoisse et d'envahissement. De plus, le père qui réclame l'affection de sa femme protège la mère et l'enfant d'un état fusionnel ou symbiotique qui persisterait trop longtemps et facilite alors le processus de séparation et d'individuation

Chez le patient suicidaire analysé par Campbell (1999), il a été observé que:

« 1- Pendant l'analyse, le père n'avait pas été évoqué par le patient comme l'auteur l'avait anticipé; 2- la tentative de suicide s'est déroulée à une période où les limites posées par le cadre analytique étaient en danger, puisque le patient manquait ses séances; 3- cela coïncidait avec le fait que l'auteur avait, pendant un certain temps, sous-estimé le risque suicidaire. Ces trois caractéristiques ont été illuminées par un transfert à un père qui ne revendiquait pas son enfant pour lui-même et offrait une alternative à la fusion avec une mère pathologique. Bien que les fantasmes de suicide du patient étaient basés sur un lien pathologique avec sa mère lors d'un état de pré-suicide, le père internalisé qui avait manqué à son rôle de protecteur de la relation mère-fils fut évoqué dans le contre-transfert comme ayant une fonction de sanction face à l'acte suicidaire » (p.322).

Pour Olindo-Weber (1988), le suicidaire, qu'elle appelle réactionnel, souffre toujours de l'Autre par opposition au mélancolique, qui se présente comme souffrant de soi-même. Le suicidaire réactionnel souffrirait donc d'un trouble de la relation objectale. En tenant compte de l'archaïsme de la réaction suicidaire, elle pose l'hypothèse d'un trouble fondamental dans le développement et ce dès l'émergence de la représentation de l'objet pour le sujet, et donc également, dès l'émergence du sujet pour lui-même. Selon elle :

« Étant donné un individu qui présente une perturbation dans l'intégration psychique des catégories dedans/dehors, il existe par voie de conséquence, parallèlement, en lui, un trouble de la notion de frontière ou de limite autour de laquelle s'articulent ces deux catégories; et toujours, par voie de conséquence, un trouble de l'identité. (...) Une indétermination dans la mise en place de ces catégories ne permet pas au sujet d'intégrer qu'il est une unité radicalement séparée, et il en résulte une insécurité du sentiment d'identité.(...) La tentative de suicide peut, dans cette hypothèse, être considérée comme un acte radical de délimitation du sujet confronté à l'indicible injonction du parent intrusif : « séparé de moi, tu ne dois pas vivre » (p.41).

Toujours selon Olindo-Weber (1988), certains éléments favoriseraient un terrain propice au suicide par exemple, les effets de traumatismes répétés sur l'économie du sujet; la violence primaire faite à l'enfant, soit par le discours, le désir ou les fantasmes des parents; les modalités de réponse de l'enfant et en conséquence l'organisation défensive du Sujet qu'elle nomme Sujet-Limite et enfin, les aléas de la relation d'objet, en différenciant ce qui, dans une relation de dépendance, va s'exprimer par la tentative de suicide plutôt que par la psychose.

D'autre part, le suicidaire se trouverait en position de se débattre avec le fantasme de son parent intrusif. À ce sujet, Olindo-Weber (1988) cite Piera Aulagnier (1981) sur le fantasme de concevoir par parthénogenèse. D'après Aulagnier, le schizophrène se trouve en face de l'idée insupportable d'un non-désir en ce qui concerne son existence, le

paranoïaque, lui, doit affronter le fantasme d'avoir été conçu dans la haine alors que le suicidaire se débat avec le fantasme de son parent intrusif. À partir de la clinique, Aulagnier émet l'hypothèse que la fréquence des tentatives d'éradication de l'une des deux lignées parentales par l'autre parent permet de penser que ce parent est sous l'emprise du fantasme de concevoir par parthénogenèse et qu'à partir de là, le suicidaire pourrait élaborer une réponse fantasmatique en résonance d'avoir été conçu par parthénogenèse. Cependant, son inlassable quête d'identité pourrait aussi traduire sa résistance, par le doute, face à son origine fantasmée. La rupture d'appartenance marquerait alors l'éclatement du fantasme et le suicide, en tant que coupure, prendrait alors le caractère initiatique de mort et renaissance.

Olindo-Weber (1988) ajoute que le parent intrusif revendique l'exclusivité de son enfant et se préoccupe bien davantage des pensées et des sentiments de son enfant que de son corps, ce qui amène l'enfant à investir son corps de façon incertaine et pourrait se traduire par un schéma corporel erroné. De plus, aussi déformé ou inachevé que soit le schéma corporel du suicidaire, ce corps occupe une place cruciale puisque c'est lui qui tient lieu d'ultime territoire lorsque le système d'appartenance s'effondre. C'est sur ce corps qu'il peut encore agir puisque sa revendication de reconnaissance passe par l'utilisation de « ce qui reste quand on a tout perdu » et qu'il reste encore assez de valeur à ce corps pour qu'il puisse servir d'enjeu dans une dernière tentative de restauration.

D'après Olindo-Weber (1988), les histoires familiales des suicidaires seraient le plus souvent marquées par des drames réels où, dans environ 80% des cas, on trouverait des parents séparés ou décédés, des viols, des incestes, des abandons, de la violence physique et des échanges d'accusations dans un climat violent. Dans ce type de contexte, la

personne suicidaire pressent qu'elle remplit le rôle de bouc émissaire. La seule place qui semble lui être concédée dans ce type de contexte familial est celle de réceptacle des projections. Il devient alors difficile d'établir une frontière bien nette entre dehors et dedans, ce qui amène l'enfant à développer ses propres mécanismes de défense à l'intérieur du système projectif de l'un ou des deux parents.

En référence à notre sujet du père absent dans la vie d'un garçon qui vit seul avec sa mère, Olindo-Weber (1988) a analysé le cas d'un homme suicidaire dont le père était absent, absence physique réelle due à son emploi de chauffeur de poids lourds, toujours en déplacement, et absence symbolique où il est méprisé par la mère qui requiert contre lui une allégeance inconditionnelle de la part de son fils. Nous verrons que notre analyse de cas clinique illustre bien cet aspect du père absent à cause de son emploi sur la route, ce qui a été la cause principale de la rupture parentale.

Dans l'analyse clinique d'Olindo-Weber, la mère se présente comme étant un parent très intrusif, ce qui permet de présumer l'existence d'un fantasme de parthénogenèse si on se réfère à la pensée d'Aulagnier. Olindo-Weber précise que ce patient remplit plusieurs fonctions pour sa mère. Il fait office d'objet transitionnel, étant à la fois Moi et non-Moi, possession manipulable, se prêtant aux jeux imaginaires, objet de réassurance affective, soutien identificatoire contre les altérités menaçantes contre le père, objet utilitaire puisqu'il est utilisé pour le commerce de la mère au détriment de ses résultats scolaires. Les différentes fonctions remplies par le patient pour sa mère l'ont donc placé au cœur du réseau projectif de celle-ci. Il fonctionne comme un miroir, reflétant l'image virtuelle de l'autre et réclamant toujours une image à refléter pour être en mesure de ressentir sa cohérence interne.

Par ailleurs, Samy (1995), expose les incidences de l'ambivalence parentale pathologique sur les comportements suicidaires des adolescents. Selon Samy:

« L'ambivalence parentale non résolue a un impact certain sur la vie psychique de l'enfant et elle intervient dans la capacité acquise par le jeune de préserver sa vie et son intégrité corporelle. Il faut cependant voir que si la capacité d'auto-préservation implique le mécanisme d'identification, l'actualisation du désir de mort par ses agirs suicidaires doit aussi être comprise comme un échec de la fonction symbolique chez le sujet. Cet échec résulte également de l'intensité de la colère » (p.436).

L'ambivalence parentale deviendrait pathologique lorsqu'elle s'avère excessive ou bien niée plutôt que d'être intégrée à la personnalité. La plupart du temps, elle s'exprime par son opposé c'est-à-dire par de la surprotection ou de l'hyperpossessivité. Dans un tel contexte, l'enfant a le sentiment qu'il ne peut être aimé que parce qu'il est petit et vulnérable comme lorsqu'il est un bébé et pour s'affranchir et devenir autonome, il devra faire face à la menace de perdre l'amour parental. L'ambivalence parentale peut également prendre la forme d'un rejet ouvert ou masqué, ce que nous pourrions montrer lors de l'illustration clinique.

Samy (1995) pose donc l'hypothèse que certains enfants fragiles pourraient se sentir visés directement par le désir de mort entendu dans des messages suicidaires provenant de leurs parents (« le seul problème, c'est que tu n'aies pas réussi ta tentative suicidaire »), leur geste suicidaire pourrait alors apparaître comme la solution finale à tous leurs problèmes. Les relations incestueuses ainsi que les comportements agressifs des parents, souvent accompagnés de fantasmes de mort, proviennent eux aussi d'une ambivalence parentale méconnue. Enfin, le suicide accompli ou la tentative suicidaire d'un des parents serait le message suicidogène le plus dévastateur pouvant être adressé à l'enfant.

D'autre part, Samy (1995) estime que, peu importe comment se manifeste l'ambivalence parentale considérée comme étant pathologique, celle-ci se traduit dans la vie de l'enfant par un état d'abandon psychologique. Puisque ce type de relation parent-enfant empêche la résolution normale des conflits et installe un sentiment d'impuissance chez l'adolescent qui perd l'espoir que les choses puissent changer, celui-ci se soumet inconsciemment au désir de mort du parent et s'identifie du même coup à l'agresseur. Il peut également s'identifier au parent disparu ou émotivement absent. Ce type d'identification semble être présente chez le garçon de notre illustration clinique. Sami conçoit que par le geste suicidaire, l'adolescent n'agit pas seulement le désir d'être tué mais aussi symboliquement celui de tuer l'objet primaire intériorisé de façon ambivalente. Simultanément, il recherche la fusion avec l'objet et espère, dans sa mort, obtenir enfin l'amour et l'attention de son parent. En résumé, le comportement suicidaire adolescent s'inscrit dans une identification à l'agressivité ouverte ou déguisée du parent et représente en même temps un désir désespéré de réparation et d'une nouvelle union avec l'être aimé.

6.1.3 Les recherches empiriques sur les comportements autodestructeurs et l'absence du père

Selon Vrakas (1999), les facteurs externes tels que les problèmes familiaux et les événements de vie auraient un impact sur le suicide chez les jeunes. Le décès d'un parent et les difficultés financières en sont des exemples. De plus, le fait de provenir d'une famille monoparentale, le divorce des parents ainsi que l'absence du père sont des facteurs qui peuvent augmenter le risque suicidaire chez les adolescents. Sutter et Luccioni (cités dans Benoît, 2000) soulignent quant à eux que la tentative suicidaire serait un signe

révélateur d'une carence d'autorité paternelle à partir du moment où elle intervient comme une solution aux difficultés les plus diverses.

Delabrosil (1995) soutient également que la majorité des adolescents suicidaires vivent dans des familles perturbées dans laquelle l'un des deux parents est absent ou remplit son rôle de façon inadéquate. Et plus précisément, l'absence du père, au moins au plan symbolique si ce n'est également au plan physique, augmenterait les risques suicidaires, principalement dans les situations où il s'agit d'un adolescent qui vit avec sa mère. Par contre, l'éclatement de la famille, par la séparation ou le divorce, aurait davantage eu lieu pendant l'enfance chez les adolescents suicidaires. Et souvent, l'absence du père, que cette absence soit physique mais aussi et surtout psychologique, entraîne une identification de l'adolescent à son père absent à travers le geste suicidaire.

Quant à Boily (1999), elle a analysé les témoignages de trois jeunes hommes dont deux sont d'orientation homosexuelle, et qui ont déjà fait une ou plusieurs tentatives suicidaires. Elle rapporte que ces jeunes hommes ont cru ne pas pouvoir établir de liens significatifs dans leur environnement immédiat et ont été incapables d'identifier des ressources adéquates en période de crise. Pour chacun d'eux, l'identification positive à des personnes significatives se fait difficilement. Dans leur famille, ils se sont sentis très tôt seuls avec eux-mêmes, incapables de s'identifier positivement aux modèles qui leur étaient accessibles, d'adhérer aux valeurs proposées et d'établir le rapport parent-enfant souhaité. Toujours selon Boily, ne pas se sentir aimé et accepté, ne pas se reconnaître dans le modèle paternel proposé et dans le mode de vie familial, avoir l'impression que le travail et l'argent ont préséance sur la relation père-fils ou ne pas recevoir le soutien

affectif et moral nécessaire sont des facteurs qui ont marqué la qualité des liens parent-enfant.

Du côté des pairs, Boily (1999) souligne que pour ces jeunes hommes, les figures de socialisation significatives sont rares et le réseau social se réduit parfois au couple. Un sentiment important de solitude semble rejoindre chacun d'eux. On retrouve également chez ces jeunes hommes un manque d'habileté à communiquer et à exprimer leurs sentiments et leurs émotions, ce qui peut relever de leur premier modèle de communication entre hommes qui est celui de la relation père-fils. Selon leurs commentaires, la communication avec leur père était souvent impersonnelle, peu expressive ou complètement inexistante.

D'après les études de Garfinkel et al. (1982) et McKenry et al. (1982, cités dans Phares, 1996), les pères des jeunes qui ont fait un passage à l'acte suicidaire sont plus sujets à être sans emploi. Ils sont plus dépressifs et sont plus souvent absents de la maison. L'étude de Bron et al. (1991, cités dans Phares) révèle que 46,5% de sujets dépressifs qui auraient vécu la perte de leur père dans l'enfance auraient fait une tentative de suicide comparativement à 18,2% des sujets ayant perdu leur mère de façon précoce et 26,5% des sujets n'ayant perdu aucun de leur parent dans l'enfance. Selon Andrews et Lewinsohn (1992, cités dans Phares), la perte précoce de la relation paternelle, que ce soit à cause d'une séparation ou d'un décès, augmenterait le risque de suicide chez les patients dépressifs.

Ces diverses recherches sur les aspects suicidaires, mis en lien avec l'absence du père réel, dans la vie d'un jeune, comme de l'absence du père symbolique, révèlent que la perte précoce de la relation paternelle augmenterait les risques de suicide. En termes

psychodynamiques, le passage à l'acte suicidaire, pourrait être compris, comme l'a indiqué Campbell (1999), par le besoin de poser une alternative à la relation fusionnelle mère-fils ainsi qu'au manque du père à protéger la relation mère-fils de cet état symbiotique. Samy (1995) et Delabrosil (1995), interprètent le geste suicidaire comme une identification au père absent, l'absence étant vécue comme un abandon, et une identification à l'agresseur, perçu chez ce père, dont l'absence est si douloureuse. Par la tentative suicidaire, l'adolescent agit alors le désir d'être tué mais aussi celui de tuer symboliquement ce père intériorisé de façon ambivalente.

L'impact de la relation père-fils ainsi que de l'absence du père sur la psychopathologie des enfants et des adolescents fera l'objet de la deuxième partie de ce chapitre portant sur les comportements autodestructeurs et la psychopathologie.

6.2 Les psychopathologies infantiles

Selon Benoît (2000), l'abandon de la fonction paternelle ou l'incapacité à l'assurer ne permet pas la maturation nécessaire à l'enfant et cette carence paternelle serait un facteur important dans l'apparition de différents troubles psychopathologiques de l'enfant. D'ailleurs, plus la déprivation paternelle est grande, plus elle est survenue tôt dans la vie de l'enfant, plus le risque de pathologie mentale est augmenté. Cependant, la présence dans l'entourage de l'enfant de figures paternelles de substitution tend au contraire à diminuer ce risque.

Dans son étude clinique exploratoire sur la place du père dans des familles d'enfants ayant été vus en psychiatrie, Jarest (1990) a observé que les parents des enfants amenés en psychiatrie entretiennent deux types de relations particulières, autant entre eux, comme couple, qu'entre eux et l'enfant symptôme. Dans chacune des familles, elle observe qu'il

existe une reproduction, avec l'enfant symptôme, d'une relation parentale qui fut problématique pour l'un des parents avec sa propre famille d'origine.

Deuxièmement, Jarest (1990) perçoit également de ces familles qu'il semble exister une relation duelle exclusive, voire fusionnelle. Par exemple, l'un des membres de la famille doit toujours être exclu ou s'exclure lui-même pour permettre une relation duelle entre les deux autres. Il n'y a donc pas de trio possible. De plus, il semble que les pères, par leurs occupations professionnelles ou par leur état dépressif, se trouvent à être absents de la vie de l'enfant, absence autant émotive que physique.

Dans cette partie de notre recherche portant sur les psychopathologies infantiles, nous tenterons d'illustrer, à partir de la théorie psychanalytique ainsi que des recherches empiriques, l'impact de l'absence paternelle ou du moins, des carences de la relation père-fils, sur le développement de certaines psychopathologies telles que les troubles anxieux, la dépression, les états limites et la psychose.

6.2.1 Anxiété et angoisse chez l'enfant

Selon Anna Freud (1968), il y a peu de différence entre les enfants quant au type d'angoisse qu'ils éprouvent puisque les modalités de leur angoisse sont des sous-produits constants des stades consécutifs de l'union biologique avec la mère, c'est-à-dire l'angoisse de séparation; de la relation d'objet, qui implique la peur de perdre l'objet d'amour; du complexe d'Œdipe, qui sous-tend l'angoisse de castration et de la formation du Surmoi, qui conduit à la culpabilité. Ce n'est donc pas la présence ou l'absence d'angoisse, sa qualité ou sa quantité qui permet de prédire l'équilibre psychique ultérieur de l'enfant mais sa capacité du Moi à maîtriser cette angoisse. Anna Freud (1968) ajoute :

« Tout autre facteur étant égal, les enfants auront ultérieurement autant de chance d'être victimes de troubles névrotiques qu'ils se montrent incapables de tolérer des quantités, même modérées, d'angoisse. Dans ce cas, ils doivent nier et refouler tous les dangers externes et internes qui sont des sources possibles d'angoisse, ou projeter les dangers internes dans le monde extérieur, ce qui rend ce dernier plus inquiétant. Ils peuvent aussi se retirer, sur un mode phobique, des situations dangereuses pour éviter les attaques d'angoisse. Bref, ils établissent, pour l'avenir, un type de comportement dans lequel ils doivent, à tout prix, réussir à se libérer de toute angoisse manifeste. Ils y parviennent par un constant usage d'attitudes défensives qui favorisent une évolution pathologique » (p.109).

1- Les recherches empiriques sur l'anxiété chez les garçons et l'absence paternelle

Selon Biller (1981a), un père qui remplit ses fonctions paternelles de façon inadéquate est quelquefois associé à un haut niveau d'anxiété chez les enfants. L'insécurité dans les relations interpersonnelles, causée par l'absence du père chez les enfants, peut contribuer aux sentiments d'anxiété et à une faible estime de soi chez l'enfant. Le sentiment d'être différent des autres enfants peut également augmenter l'anxiété et le sentiment d'être inadéquat. Un des rôles principaux du père est d'aider la famille à composer avec les problèmes de l'environnement. En l'absence du père, l'enfant peut avoir le sentiment de rencontrer plusieurs difficultés qui semblent insurmontables.

Dans l'étude de Koch (1961, cité dans Biller 1981a), les enfants dont le père est absent ont montré plus d'anxiété dans un test projectif que les enfants d'une famille nucléaire. De plus, ces enfants ont davantage sélectionné des visages à l'air triste dans des images d'enfants dépeignant différentes situations de la vie quotidienne.

6.2.2 Dépression chez l'enfant et l'adolescent

1- La dépression en termes psychanalytiques

Comme nous l'avons vu dans la théorie de Klein sur la position dépressive, certains enfants et adolescents, qui ont accédé à la position dépressive, peuvent se trouver coincés

dans des conflits relevant de cette position lors de la venue d'événements éprouvants, ce qui réactive alors la position dépressive infantile. Nous pouvons donc supposer que dans le cas de l'absence paternelle, qu'elle soit causée par le décès du père, par son absence physique due à une séparation parentale ou même à une absence symbolique, le père n'étant pas disponible psychiquement pour son enfant, à cause du travail ou d'un état dépressif chez-lui, par exemple, peut être vécue comme une perte affective significative chez l'enfant et donc venir réactiver la position dépressive infantile.

Mais avant de discuter de l'impact de l'absence du père sur l'état dépressif chez le garçon, nous exposerons brièvement le point de vue de certaines écoles de pensée psychanalytiques sur la dépression infantile exposées par Elsa Benoît (2000) dans son mémoire de psychologie sur « Le rôle du père dans la dépression infantile ». Tout d'abord, d'après Sandler et Joffe (1965), la dépression chez l'enfant serait considérée comme :

« une réaction affective psychobiologique de base qui comme l'anxiété devient anormale lorsqu'elle survient dans des circonstances inappropriées, quand elle persiste pendant un temps inhabituel et quand l'enfant au cours de son développement est incapable de lui donner une réponse adaptative » (cités dans Benoît, 2000).

L'une de ces écoles de pensée considère que la dépression, au sens de maladie, n'existe pas chez l'enfant, celui-ci n'ayant pas un Surmoi suffisamment développé pour diriger l'agression envers son propre Moi (Rochlin, 1965 et Rie, 1966, cités dans Benoît, 2000). Une autre école de pensée admet que la dépression, chez l'enfant, partage certains traits communs avec la dépression chez l'adulte mais se caractériserait en plus par certains symptômes comme les crises de colère, l'énurésie, l'encoprésie et les plaintes somatiques (Benoît). Une troisième école de pensée estime que les troubles dépressifs de l'enfant sont

différents de ceux de l'adulte puisque ceux de l'adulte sont manifestes alors que chez l'enfant, les troubles dépressifs sont masqués par d'autres symptômes tels que les passages à l'acte, la baisse des rendements scolaires et les phobies scolaires, par exemple (Benoît).

Pour ce qui est de la position dépressive exposé par Melanie Klein, nous référons le lecteur au chapitre V. Rappelons brièvement que selon Klein, l'enfant surmonterait et dépasserait l'angoisse dépressive par les processus de l'inhibition de l'agressivité et la réparation de l'objet. Klein émet l'hypothèse que la plupart des pathologies observées plus tard résulteraient d'une mauvaise résolution de la position dépressive.

Winnicott (1954) a repris les concepts élaborés par Klein tout en dégagant ses propres hypothèses. Il fait la distinction entre la position dépressive normale, qui s'inscrit dans le développement de l'enfant et les manifestations pathologiques relevant d'une incapacité à affronter cette position. Selon Winnicott, pendant les premières semaines de la vie, l'enfant est totalement dépendant de son environnement et il forme un tout avec ce milieu. Alors qu'il est incapable de percevoir les effets de ses pulsions, il ne peut s'en inquiéter; Winnicott le décrit donc comme étant impitoyable. Progressivement, dans la mesure où la mère a été suffisamment bonne et a su maintenir la situation (holding) de façon adéquate, l'enfant prend conscience du monde qui l'entoure et de sa dépendance à celui-ci. Il atteint le stade de précompassion ou de l'inquiétude. D'après Winnicott, lorsque l'enfant a atteint la position dépressive, il réagit à une perte affective par la tristesse alors que s'il ne l'a pas atteinte, il peut étouffer tout son monde intérieur, fonctionner à un très bas niveau de vitalité dans une ambiance de dépression.

Pour ce qui est de Spitz (1946), une étude longitudinale sur le comportement des nourrissons séparés de leur mère lui a permis d'observer une réaction pathologique qu'il

appelle « dépression anaclitique ». Celle-ci se caractérise par une période de pleurs puis par un désintérêt progressif pour l'entourage, par un retrait suivi d'une indifférence. Par la suite, il apparaît des conduites anorexiques ainsi que des troubles du sommeil. Après trois mois de séparation, la motricité diminue et l'insomnie s'installe. Suite à une phase de résistance, l'enfant entre dans un état d'épuisement avec des effets irréversibles nommé hospitalisme. Cette réaction n'apparaîtrait pas chez des enfants ayant eu un substitut maternel satisfaisant (cité dans Benoît, 2000).

Bowlby (1952) a également étudié les réactions des enfants ayant vécu des séparations traumatiques répétitives. À travers ses recherches, il a observé que l'âge le plus sensible se situe entre cinq mois et trois ans. Il a noté qu'à la suite de ces séparations se manifestaient une phase de protestation, avec des pleurs et des agitations, une phase de désespoir, avec un refus de s'alimenter, de s'habiller, de l'isolement, de l'inactivité et finalement, une phase de détachement ou défensive. Cette dernière phase pourrait laisser une marque décisive dans l'élaboration de la personnalité, par exemple une grande vulnérabilité sur le plan narcissique et une incapacité à développer d'une manière satisfaisante et réparatrice des relations objectales ultérieures (cité dans Benoît, 2000).

Pour leur part, Joffe et Sandler (1965) pensent que la réponse dépressive des enfants est une réaction affective de base au même titre que l'anxiété. Elle représente donc une des réponses possibles à un état de souffrance. Cet état dépressif serait lié à l'hyperinvestissement douloureux de l'objet perdu comme nous pourrions le comprendre dans l'illustration clinique. Selon eux, la réponse saine à l'expérience de souffrance est la protestation, c'est-à-dire se battre plutôt que fuir. Par ailleurs, plusieurs enfants déprimés ne présentent pas d'indices permettant de croire qu'ils ont eu accès à la position

dépressive. Ils montrent plutôt des degrés variés de mécontentement et de ressentiment et leur réponse agressive à la souffrance est plus directement manifeste (cités dans Benoît, 2000).

Enfin, pour reprendre brièvement Malher (1970), la position dépressive se situe, selon elle, entre 16 et 24 mois. Cette période de crise correspond à l'effondrement de sa croyance en sa toute-puissance magique qui fait suite à la phase de séparation-individuation où l'enfant se sort de la fusion symbiotique avec sa mère et acquiert une représentation intériorisée de lui-même distincte de la représentation des objets. Donc, selon Mahler, la réaction dépressive de base serait une réponse particulière à une situation douloureuse. Pendant cette période, la mère a un rôle de soutien important à jouer auprès de son enfant. C'est l'intensité et la durée de la réponse dépressive chez certains enfants, au cours du processus d'individuation, qui créent une humeur de base qui serait la tendance affective à la dépression.

2- Symptomatologie de la dépression infantile

Selon la symptomatologie dépressive décrite par Mouren et Dugas (1973-1980) et reprise par Benoît (2000) la dépression infantile manifeste comporte un ensemble de symptômes pouvant être regroupés en quatre catégories soit :

1- les troubles de l'humeur qui se traduisent par une tristesse durable, des pleurs sans raison apparente, une mimique pauvre, un regard terne, inexpressif. L'enfant sourit rarement, il s'exprime d'une voix monocorde, dans un murmure, il est incapable d'éprouver du plaisir et se plaint d'être mal compris. Par contre, cette dysphorie s'accompagne rarement d'une douleur morale comme cela se produit chez les adultes. Nous retrouvons également l'ennui, le désintérêt et l'indifférence face à autrui.

2- Une inhibition intellectuelle qui se caractérise par une baisse du rendement scolaire, une difficulté d'attention et de concentration, un raisonnement qui est ralenti, une imagination appauvrie et une mémoire défaillante.

3- Un ralentissement des activités qui se manifeste par une inertie, une fatigue matinale, une difficulté à fournir des efforts physiques, une tendance au retrait social une fatigabilité, une tendance à l'isolement et un refus de jeux collectifs.

4- Des troubles somatiques se manifestant par des troubles du sommeil, de l'énurésie, de l'anorexie ou de l'hyperphagie, des céphalées, des douleurs abdominales...

À ces symptômes peuvent s'ajouter une anxiété intense ainsi que des perturbations comportementales qui peuvent témoigner d'une lutte contre les sentiments dépressifs par une instabilité psychomotrice, des provocations, des colères et des passages à l'acte agressifs (voir Benoît, 2000). Nous constaterons, lors de l'illustration clinique, que certains symptômes, représentatifs d'affects dépressifs, sont présents chez le garçon que nous avons rencontré.

Selon Mouren (1973-1980), il existe également la dépression masquée qui se manifeste par des symptômes écrans venant recouvrir un état dépressif. Ceux-ci peuvent prendre la forme d'une perturbation du comportement, des troubles du caractère, une baisse de rendement, des troubles somatiques, des troubles de l'apprentissage sphinctériens et des troubles de l'alimentation. À la différence de la dépression manifeste, ces symptômes dominent la scène. La dépression masquée peut se manifester à trois niveaux : fantasmatique, à travers les rêves, les jeux, les dessins, les tests projectifs; au niveau de l'expression verbale à travers les thèmes dépressifs, de désespoir, de culpabilité,

d'autodépréciation, de préoccupations suicidaires; et au niveau du comportement avec de la tristesse, des pleurs, une inhibition, une expression faciale figée (voir Benoît, 2000).

Enfin, d'après Nissen (cité par Benoît, 2000), les symptômes dépressifs, chez les garçons, se caractérisent par une difficulté à établir un contact, une tendance à l'isolement, des difficultés scolaires et des gestes agressifs.

3- Les recherches sur l'absence du père et dépression chez l'enfant

Selon Benoît (2000) une réaction dépressive peut survenir chez l'enfant après un événement douloureux et en l'absence de toute perturbation psychologique antérieure apparente. Par exemple, les circonstances pouvant déclencher une dépression infantile peuvent être une séparation prolongée avant l'âge de 5 ans, dans un contexte de carence affective et un vécu abandonnique, ainsi qu'un décès dans la vie de l'enfant qui entraînerait chez lui une dépression réactionnelle comparable à celle de l'adulte. De plus, Benoît précise que le deuil ou le décès d'un des deux parents durant l'enfance serait un facteur déterminant dans l'apparition d'une dépression sévère à l'âge adulte.

La séparation précoce dans la relation père-enfant, que ce soit par le décès du père ou par son absence physique et psychologique risque donc de provoquer un état dépressif chez l'enfant qui subit cette perte affective significative. Selon Duché (1965, cité par Benoît, 2000), la disparition du père ne permet pas une évolution harmonieuse de l'affectivité. Chez le garçon, il risque d'y avoir un attachement trop grand à la mère puisqu'aucun rival ne s'oppose à lui. Par contre, l'acceptation ou non d'un décès dépend de facteurs tels que la conception que l'enfant a de la mort, la personnalité de l'enfant et l'attitude de la mère face à ce décès. Nous pouvons ajouté également que l'intériorisation

du père symbolique et ce même en l'absence du père réel contribue grandement à la résolution du deuil paternel.

Généraud (cité dans Benoît, 2000) a observé des conduites hyperidéalisantes dans beaucoup de cas de décès du père. Cette perte est d'autant plus traumatisante si la mère est insuffisante et fragile face à cette situation. L'enfant peut se réfugier dans un monde de rêve où son père est encore présent. D'autre part, lorsque la mère peut partiellement assumer l'image et le rôle du père, le décès de ce dernier n'entraîne pas de réaction pathologique. Par ailleurs, un effet psychologique conduit l'enfant à idéaliser le père disparu même s'il est concrètement absent, ce qui assure un modèle paternel qui est idéalement représenté et sert donc encore à la formation du Moi et à sa valorisation.

6.2.3 Organisations limites chez les enfants et les adolescents

1- L'organisation limite de personnalité en termes psychanalytiques

Avant de définir l'organisation limite de personnalité, voici la définition de la structure de personnalité selon Bergeret (1974) résumé dans Reid et Fontaine (1988):

« L'ensemble des mécanismes psychiques mis en jeu chez un individu en même temps que la façon spécifique dont ces mécanismes s'articulent entre eux pour réaliser un mode de fonctionnement mental original, du point de vue intrinsèque tout autant que dans ses activités relationnelles extérieures » (p.314).

Suite à la crise d'adolescence, la structure de personnalité devient stable tout au long de la vie. Elle peut se manifester extérieurement, soit par le caractère, lorsque le mode de fonctionnement est bien adapté aux réalités extérieures et intérieures du sujet ou soit par le symptôme quand le mode de fonctionnement présente une inadaptation à ces mêmes réalités. Selon Bergeret (1974), il existe deux types de structures de personnalité. Dans la structure névrotique, le conflit psychique inconscient se situe entre le Ça et le

Surmoi qui est l'instance dominante. La nature de l'angoisse se situe autour de la castration et la relation d'objet est génitale, c'est-à-dire qu'elle fait appel dans l'inconscient à un échange entre deux sujets égaux différenciés sexuellement dans un contexte de rivalité avec un tiers. Le mécanisme de défense principal est le refoulement. Le mode hystérique et le mode obsessionnel appartiennent à la structure névrotique. Dans l'autre structure, la structure psychotique, le conflit psychique inconscient se situe entre la réalité extérieure et le Ça qui est l'instance dominante. La nature de l'angoisse est centrée autour du morcellement. La relation d'objet est fusionnelle et fait appel à une indifférenciation du sujet et de l'objet. Le déni de la réalité extérieure est le principal mécanisme de défense. Le mode schizophrénique et le mode paranoïaque appartiennent à la structure psychotique.

Pour ce qui est de l'organisation limite de personnalité que Bergeter (1974) nomme « a-structuration », celle-ci constitue un équilibre toujours fragile sans véritable stabilisation structurelle. Pour l'organisation limite, le conflit psychique inconscient se situe entre le Ça et la réalité d'un côté et l'Idéal du Moi, de l'autre, celui-ci devenant l'instance dominante. Ce sont l'angoisse de séparation et l'angoisse dépressive qui prédominent et elles sont centrées autour de la perte de l'objet et la peur de l'abandon. L'angoisse dépressive peut être perçue comme concernant un passé malheureux sur le plan narcissique et un futur aux allures de sauvetage dans une relation de dépendance. La relation objectale est anaclitique et fait appel à un échange entre deux sujets inégaux, l'un sauveur ou persécuteur et l'autre, petit, faible et démuné. Les mécanismes de défense principaux sont le clivage et l'identification projective.

Selon Bergeret (1974), le caractère narcissique serait l'expression manifeste de l'organisation limite. Ce type de caractère ne peut jamais se constituer en solution adaptée aux réalités extérieures et intérieures du sujet car il a pour fonction de lutter contre la menace dépressive. Le caractère narcissique comprend entre autre, les caractères dépressif, phobique-narcissique, hypocondriaque, abandonnique, hypomaniaque et phalliques ainsi que les névroses de caractères et les psychopathies.

Sous une forme de pensée similaire à Bergeret, Brusset (1992) définit les grandes caractéristiques des états limites comme suit :

- l'effraction des processus primaires dans les processus secondaires, témoignant de l'échec de leur dialectisation dans certaines conditions (situation analytique, tests projectifs, etc.);
- les formes particulières de l'angoisse : angoisse d'abandon et d'intrusion plus que de castration (agonies primitives de Winnicott) et les troubles du sentiment d'identité (dépersonnalisation-déréalisation);
- la prévalence de la destructivité par la défusion pulsionnelle;
- les mécanismes de défense de type psychotique notamment l'identification projective expulsive donc clivage et projection;
- l'instabilité de la relation à autrui en fonction des contradictions des relations d'objet fantasmatiques dans lesquelles la prégénitalité domine :le désir de fusion primaire compromet la limite de soi et de l'objet, que rétablissent en la déplaçant les identifications projectives, le faux self défensif par le clivage du self;
- les défaillances de l'activité de penser et de symboliser. Ces dernières peuvent être comprises comme dues à une élaboration insuffisante de la position dépressive, de sorte que l'absence de l'objet signifie sa perte, sa destruction et plus radicalement un trou dans la psyché, le blanc de la psychose blanche (p.100).

Misés (1990), quant à lui, expose une présentation schématique des aspects psychopathologiques retrouvés plus particulièrement dans les pathologies limites chez les enfants. Premièrement, les défauts d'étayage sont la règle chez ces enfants. Ils sont tantôt manifestes, en lien avec les dissociations familiales (placements, hospitalisations), tantôt plus subtils, évoqués à travers ce qu'on appréhende des parents, de leurs interactions, de la place qu'ils donnent à l'enfant. Tout cela se situe à travers l'insuffisance des apports

libidinaux et les défauts d'ajustement qui se sont manifestés lors de périodes exigeant, de la part des parents, une importante adaptation aux besoins de l'enfant.

En deuxième lieu, Misès (1990) soutient que les défauts d'élaboration de la fonction de contenance tiennent une place essentielle dans les pathologies limites infantiles. Selon lui, dans la mesure où la mère n'a pas assumé pleinement son rôle de pare-excitation, l'enfant échoue à son tour, de façon partielle, dans ses essais d'intériorisation de cette fonction. L'enfant demeure donc soumis aux risques de débordement par des excès de tension interne qui vont alors altérer les ébauches d'organisation de sa vie psychique.

Troisièmement, Misès (1990) maintient que l'échec dans le registre de la transitionnalité constitue également un fait important chez ces enfants. Au départ, l'enfant construit ses premières représentations de façon omnipotente. Ensuite, il se trouve dans l'obligation de reconnaître que l'objet est déjà là et n'a pas été créé par lui, c'est le désillusionnement. C'est lors de ce processus que l'enfant a recours aux objets subjectifs qui lui permettent d'échapper au danger de l'intrusion des objets du monde réel ainsi que de la pure et simple négation de ces objets. L'enfant qui risque de développer une pathologie limite reste pris dans ce dilemme et est soumis aux angoisses d'intrusion qui s'y rattachent tandis que persiste l'omnipotence. Tantôt, les objets transitionnels font tout simplement défaut, tantôt ils sont d'apparition retardée. D'un autre côté, la mère n'est pas sensible à la fonction des objets en même temps qu'elle ne laisse pas suffisamment d'espace personnel à l'enfant, ce qui le détourne de la construction des objets transitionnels et vient appuyer l'illusion d'un pouvoir omnipotent sur ses premiers objets. À partir de là, l'aptitude à jouer seul en présence de la mère est mise en défaut et l'enfant ne prend pas plaisir aux activités de jeu. Puisque le jeu a aussi pour fonction d'assimiler

l'absence et de s'en rendre psychiquement maître tout en assurant la disponibilité d'un espace intermédiaire entre le monde interne et la réalité externe, les échecs précoces portant sur ces deux registres laissent des traces durables dans les pathologies limites, la problématique de l'absence occupant une place centrale chez ceux qui en souffrent.

Selon Misès (1990), les défauts d'élaboration de la position dépressive représentent un fait majeur. Chez les enfants en risque d'évoluer vers une pathologie limite, la vulnérabilité à la perte de l'objet devient un élément essentiel de la problématique puisque l'enfant ne parvient pas à intégrer les angoisses dépressives et de séparation, ni à dépasser le conflit d'ambivalence. Cela implique un écart qui demeure fluctuant entre la réalité psychique et la réalité externe, à travers le clivage. De plus, des modes archaïques d'ouverture à la symbolisation persistent, ce qui limite l'acquisition de capacités suffisantes pour la pleine résolution des conflits internes et du contrôle de l'agressivité. Les défenses majeures utilisées contre les représentations fantasmatiques non intégrées demeurent ainsi que le risque de débordement de l'appareil psychique.

Malgré les échecs de l'élaboration de la position dépressive, Misès (1990) souligne que des ouvertures à une relation triangulaire oedipienne peuvent se dessiner. Par contre, les fixations précoces autant que les failles dans les investissements narcissiques et libidinaux ne permettent pas le plein affrontement de l'angoisse de castration. La relation triangulaire ne s'organise donc qu'en secteur et de façon partielle; on demeure dans un registre où le père est principalement utilisé dans une visée défensive contre une relation maternelle qui réactive les menaces d'engloutissement et d'intrusion. De plus, si le père et la mère sont représentés dans des structures oedipiennes, leur différenciation plutôt que de reposer sur la distinction dominante de leur sexe et de leur fonction reste appuyée sur

l'opposition bon et mauvais, entre inexistence et présence dominante. L'enfant se trouve donc confronté à deux personnages parentaux qui, à la base, continuent de n'en représenter qu'un seul.

Selon Misès (1990), chez les enfants qui évoluent vers une pathologie limite, les pathologies narcissiques occupent une place centrale. Les assises narcissiques sont altérées principalement par l'incapacité de la mère à investir l'enfant comme objet réel, distinct de l'enfant imaginaire, différent d'elle-même. De plus, l'absence d'amour de soi s'appuie sur le défaut d'intériorisation de bons objets, capables d'apporter les marques d'amour, les réassurances qui compensent habituellement les déceptions inévitables subies dans les rapports avec la réalité.

En ce qui concerne l'opposition entre le Moi idéal et l'Idéal du Moi dans les pathologies limites, Misès (1990) mentionne que :

« a) (...) dans les pathologies limites, à travers des échanges où domine le registre spéculaire, le Moi idéal reste durablement au service du maintien de la toute-puissance infantile; c'est en fonction des objectifs ainsi désignés que l'enfant formule des jugements de valeur où il se soumet lui-même, en contrepartie -en miroir- à une critique sans faille : il ne tolère aucune défaillance, ni pour ce qui concerne l'exercice de son pouvoir, ni pour ce qui relève des délégations concédées à ses objets narcissiques. B) (...) Dans les pathologies limites, en raison des contraintes persistantes imposées par le Moi idéal, les idéaux n'atteignent ni à cette émancipation, ni à cette transitionnalité; ils n'autorisent ni la fixation de buts gradés, ni la temporisation, ni le jeu de l'illusion. Ils ne permettent pas de jeter un pont entre principe de plaisir et principe de réalité. Ils ne donnent pas un libre accès aux modes de pensées où se forment les illusions créatives, ils restent au service des illusions aliénantes (...) on constate que l'émergence d'un idéal du Moi ainsi dénaturé, loin de s'affranchir du Moi idéal vient simplement confirmer ce dernier : le registre demeure celui d'une relation duelle, les conflits s'expriment dans la confrontation entre Moi et Moi idéal et non dans la référence à la culpabilité ou à une menace de perte d'amour, le Surmoi se dissout dans l'Idéal du Moi » (p.25-26).

Dans notre exposé sur l'impact du père sur le développement d'une organisation limite de personnalité chez les enfants et les adolescents, nous ferons référence à

l'organisation limite décrite plus haut, selon une perspective psychanalytique, et pas nécessairement au trouble de personnalité limite ou borderline décrite dans le DSM-IV. Il est important de préciser que tant que l'individu n'a pas atteint l'âge adulte, nous ne pouvons affirmer qu'il existe bel et bien telle structure ou organisation de la personnalité bien définie et stable chez-lui.

2- Le rôle du père chez les états limites

Selon Benoît (2000), la régulation de la distance mère-enfant conditionne l'aptitude de l'individu à assurer son autonomie et son indépendance. La situation de dépendance réciproque mère-enfant peut rendre préjudiciable l'avenir psychoaffectif de l'enfant puisque si la relation mère-enfant est trop proche, le développement de la personnalité de l'enfant dépendra de la personnalité de la mère. Puisqu'une des fonctions du père est d'encourager son fils à le dépasser et à s'opposer à lui de façon compétitive durant la période œdipienne, lorsque cette fonction n'est pas assurée, les garçons ressentent une angoisse importante à l'idée de s'opposer au père et se complaisent dans une situation de dépendance.

Pour LeGall (1972, cité dans Benoît, 2000), le manque d'images masculines propices à une identification positive, produit des personnalités insécures, inquiètes et anxieuses qui cherchent constamment à être rassurées. En résumé, les altérations de l'image paternelle entraînent des difficultés d'identification qui impliquent que le garçon peut être inhibé ou instable. Il est alors incapable de développer un sentiment d'identité stable, il peut douter de lui-même, se dévaloriser et avoir peu de capacités de communication. On retrouve régulièrement chez ces enfants une dimension dépressive avec un sentiment d'accablement.

Brusset (1992) réaffirme que le père est pour l'enfant un objet pulsionnellement investi. Même si la relation corporelle et le lien avec les traces mnésiques des premières expériences de satisfaction ne tiennent pas la même place qu'avec la mère, le père possède aussi un corps, un sexe et une sensualité propre pour l'enfant; un père comme homme, masculin, semblable et différent de la mère, source de représentations organisatrices des désirs et des identifications pour le petit garçon.

Comme le mentionne Misès, Brusset (1992) caractérise les états limites par l'absence d'une organisation suffisante du complexe d'Œdipe. Diverses réponses pourraient être apportées au pourquoi de ce développement de l'organisation limite, parmi celles-ci; celles qui évoquent l'intensité et la destructivité, des pulsions partielles, de la fantasmagorie et des mécanismes de défenses archaïques; celles qui postulent l'existence d'un lien primaire intense à la mère et non déplaçable ni substituable, dont le deuil a été impossible en raison de l'intensité de son ambivalence, des défaillances précoces de l'environnement, des carences maternelles précoces ou de la force de la séduction par la mère qui a capté son enfant de manière perverse; celles qui incriminent l'absence du père, dans la réalité, dans le discours et dans le désir de la mère comme référence tierce, comme modèle identificatoire, etc. C'est particulièrement sur cette dernière hypothèse que nous consacrons notre recherche.

Brusset (1992) écrit qu'après Freud, pour expliquer les états limites, on a incriminé les effets de la psychopathologie du père, de ses actions, de sa violence, de ses abus de pouvoir mais plus précisément ses abstentions, sa démission, son incapacité à assumer la fonction paternelle. De nombreuses formes de troubles de l'identité, de pathologie et de souffrance narcissique semblent résulter directement des effets de la pathologie du père

mais en lien avec ce qu'il en est de la mère. Dans les états limites, les défaillances de l'organisation œdipienne, dans son rôle structurant du désir et des identifications, donnent tout son relief à la question de la séduction sexuelle réelle par le père et plus précisément par la réalisation incestueuse par le père ou le beau-père vis-à-vis l'enfant (70% des cas de borderlines auraient eu un passé traumatique incestueux). Brusset ajoute qu'en plus de la question de la faute du père et du traumatisme venu du père, il faut envisager la place du père dans les modes d'organisation antérieurs à l'Œdipe structuré comme tel et les processus par lesquels celui-ci s'articule. Misès (1992), quant à lui, maintient que :

« en définitive, loin d'offrir une référence tierce, les positions paternelles interdisent à l'enfant les investissements tant libidinaux que narcissiques qui, dans les conditions habituelles, permettent d'affronter les angoisses de castration et de soutenir sa place dans une configuration œdipienne structurante » (p.70).

Brusset (1992) rappelle que les états limites sont caractérisés par l'hétérogénéité des modes de fonctionnement psychique c'est-à-dire qu'un noyau psychotique coexiste, sans aliénation et sans délire, avec des aménagements divers. Pour bien comprendre les états limites, il ne suffit donc pas d'envisager la sexualité génitale comme moyen parmi d'autres d'élaboration de la position dépressive et l'Œdipe comme redistribution, en fonction de la différence des sexes, de l'opposition du bon et du mauvais objet comme le décrit Klein, ni de considérer la relation du garçon à sa mère comme idéale et privée d'ambivalence comme l'a définie Freud. Selon Brusset, chez les états limites, les parents sont reconnus dans leurs différences en fonction de leur identité de genre, de leur sexe, mais ils tendent à être investis comme bon objet et mauvais objet, l'un comme double inversé de l'autre. La persistance de l'action des pulsions destructrices clivées et projetées

fait que le rapprochement avec le bon objet pour fuir le mauvais objet persécuteur suscite le retour du mauvais dans le bon dans un système de bascule sans issue.

D'après Klein (1932), la place du père dans l'Œdipe précoce serait celle d'un père comme objet de la mère, incorporé par elle, symbolisé par le pénis dans le ventre de la mère. Le père dans la théorie de l'Œdipe précoce n'est jamais situé comme interdicteur. Selon Brusset (1992), les états limites soulèvent donc la question de la triangulation précoce selon les modalités primitives de l'instauration du tiers et d'élaboration des premières relations d'objet. Comme nous l'avons vu dans les premiers chapitres, au départ, le père est perçu comme semblable et différent de la mère, comme personnage non-mère. Il fait d'abord obstacle à la relation primaire fusionnelle à la mère, agent d'une première différenciation perceptible et représentable, mais aussi nouvel objet semblable et différent duquel du bon peut être attendu.

Par contre, chez les états limites, toujours selon Brusset (1992), la place du père est étroitement tributaire de celle de la mère et n'a parfois avec celle-ci que des limites incertaines. Le père apparaît alors comme un double de la mère, comme une image parentale non différenciée selon l'identité sexuelle. Selon Bergeret (1974), dans les états limites, on parle de deux images phalliques équivalentes. La plus grande difficulté dans le développement de l'enfant et particulièrement chez les états limites est l'articulation et l'élaboration des premières triangulations, soit de l'archaïque, selon les théories Kleiniennes, ou du complexe d'Œdipe comme complexe nucléaire des névroses, selon les théories freudiennes.

Brusset (1992) conclut que les défauts d'intégration, de symbolisation et d'organisation œdipienne présents chez les états limites conduisent souvent aux

particularités de l'histoire infantile qui sont imputables non pas aux événements mais à la réalité psychique des parents et à leur psychopathologie selon leur propre histoire infantile.

6.2.4 Psychoses infantiles

1- La psychose infantile selon Mahler

Cette partie sur la psychose infantile se réfère également au chapitre III sur les phases symbiotique et de séparation-individuation décrites par Mahler (1970). Selon elle, la perception des soins du bon objet partiel comme étant satisfaisants de façon fiable pour les besoins de l'enfant lui permet de s'ouvrir à l'état sociobiologique de symbiose avec la mère. Dans la psychose infantile, cette phase de l'évolution extra-utérine que constitue la relation symbiotique est soit gravement perturbée, soit manquante. Cela constituerait le noyau de toute psychose infantile comme de celle de l'adolescent ou de l'adulte. Donc, selon Mahler:

« Dans cette perspective, le trouble central dans le cas de la psychose infantile est donc une déficience ou un défaut dans l'utilisation intrapsychique par l'enfant du partenaire maternant pendant la phase symbiotique, et son incapacité subséquente à internaliser la représentation de l'objet maternant pour une polarisation. Sans cela, la différenciation du self de la fusion symbiotique et de la confusion avec l'objet partiel ne peut s'effectuer. Bref, c'est une mauvaise individuation ou une absence d'individuation qui se trouve au cœur de la psychose infantile » (p.41).

Autrement dit, selon Mahler (1970), il semble manquer au bébé psychotique, ou bien celui-ci ne réussit pas à l'acquérir au tout début de sa vie extra-utérine, la capacité de percevoir sa mère et de s'en servir pour maintenir son homéostasie et à partir de là, il n'arrive plus à s'en libérer. Mahler fait également une différence entre la psychose autistique et la psychose symbiotique. Chez les enfants autistiques, la détresse qui affecte l'organisme à un stade aussi précoce de maturité comporte une si grande intensité qu'elle détruit assurément la perception de la mère comme étant celle qui est là pour répondre à

ses besoins. La fixation ou la régression à un type archaïque de dédifférenciation perceptive semble être en cause dans le trouble autistique où le symptôme le plus évident est que la mère ne semble pas du tout perçue par son enfant comme si elle n'avait aucune existence dans l'univers de la réalité. En réaction au choc de l'univers extérieur, ces enfants réussissent à construire ou à maintenir et solidifier leur barrière hallucinatoire originelle massive et négative de défenses de leurs premières semaines de vie contre les stimuli.

Par contre, dans la psychose symbiotique, l'enfant a une certaine conscience de la mère. Il oscille cependant entre le désir de fusion au bon objet partiel et la nécessité d'éviter l'engloutissement avec le mauvais objet partiel. Les mécanismes de maintien de ces enfants sont moins archaïques tout en étant plus bizarres, variés et empreints de panique comparativement à ceux des enfants autistiques (Mahler, 1970).

Selon Mahler (1970), pour évaluer un enfant d'âge préscolaire et lui donner un diagnostic de psychose infantile, il faut tenir compte de différents facteurs. Dans le pôle autistique, nous trouvons des enfants qui évitent totalement le monde extérieur. Ils ne sont absorbés que par les sensations internes de leur propre corps. Ils peuvent également établir une relation à un objet halluciné qu'ils serrent dans leur main. Habituellement, une tentative de briser cet isolement les mène à une forte colère panique. Certains enfants établissent une relation à un objet inanimé ou partiel. D'autres enfants sont complètement muets ou parlent par imitation sans intention apparente de communiquer. Ils exécutent des mouvements par hasard qui constituent leur réaction à l'inconfort ou à la douleur et semblent être une décharge motrice en réponse à un stimulus interne. Chez d'autres encore, ils arrivent à établir un contact fuyant avec un objet humain, ce qui peut se

manifester par un changement d'expression lorsque le regard croise celui de l'observateur. Chez des enfants moins atteints, il peut y avoir une place pour une interposition de pensée ou de fantasme entre leur détresse corporelle et ses manifestations extérieures, par exemple.

Toujours selon Mahler (1970), l'enfant psychotique souffre d'une panique et d'une angoisse extrême qui ne peuvent être réconfortées d'aucune façon au départ. La source de l'angoisse n'est pas nécessairement claire mais il semble qu'elle soit principalement associée à la peur de perdre ses frontières corporelles et à son incapacité à lier l'agressivité. Chez les enfants psychotiques, les principaux mécanismes de défense constituent un retrait de la réalité, c'est-à-dire de l'univers extérieur animé. Lorsque l'enfant devient impliqué dans une relation continue avec un objet humain externe, cela prend la forme d'une identification primaire dans le sens d'une fusion toute-puissante mère-enfant.

2- Le rôle du père dans la psychose

Selon Rosenfeld (1992), l'enfant s'intègre dans le petit groupe qu'est la famille et c'est à partir de celle-ci que se produit le contact avec la réalité extérieure et sa connaissance. L'inclusion dans les codes sociaux, affectifs et symboliques se fait donc à travers la famille ou ses membres, selon les capacités personnelles de chacun, et chacun peut jouer des aspects partiels du rôle du père. Rosenfeld insiste sur le fait que ce qui est important, c'est la tâche où le rôle paternel qui consiste à débrouiller, à démontrer et à sortir l'enfant des messages paradoxaux ou doubles messages (double bind) qui sont définis comme étant des ordres contradictoires, des réponses tangentielles, des disqualifications qui sont susceptibles de rendre fou l'enfant qui les reçoit. Ces messages

sont dits pragmatiques car ils provoquent des effets réels et concrets. Dans ce contexte, le rôle du père pourrait se nommer le rôle de décodificateur.

Rosenfeld (1992) rapporte que dans les psychoses, ce rôle n'est pas rempli puisque le père ne rectifie pas les messages paradoxaux émis par la mère. Il peut lui-même envoyer des doubles messages et ne peut aider son enfant à se sortir des paradoxes pragmatiques où ils sont tous les deux, le père et l'enfant, immergés. Rosenfeld ajoute que la caractéristique des messages paradoxaux est que rien de ce que l'enfant dit ou fait n'est considéré comme étant bon ou adéquat, sa réponse étant toujours jugée mauvaise. Suite à cela, il ne reste plus à l'enfant qu'à fracturer son Moi, devenir fou ou tenter d'éliminer l'émetteur du message à l'intérieur de lui ou à l'extérieur.

D'autre part, Rosenfeld (1992) souligne que le rôle du père est rempli quand les angoisses primitives de l'enfant sont contenues, comme il en a été question au chapitre I sur la fonction du père comme protecteur de la relation mère-enfant, et lorsque le père assure une présence psychologique et pas seulement physique. Donc, comme nous en avons discuté précédemment, la présence réelle du père ne garantit pas l'existence du rôle paternel puisque le père peut être absent, en termes psychiques même s'il est physiquement à la maison. De plus, le père doit être disponible pour recevoir des identifications projectives et les renvoyer modifiées tout en étant résistant aux identifications projectives envahissantes. Le père doit avoir une capacité réceptive qui implique qu'il peut contenir, dans son espace intérieur, les craintes, les affects et les angoisses psychotiques de son enfant. La constance du rôle paternel et sa stabilité affective sont également fondamentales pour être crédibles pour l'enfant, le manque de constance pouvant provoquer des désillusions, ce qui pourrait estomper et faire perdre les

introjections reçues auparavant ou les relations internes avec l'objet. Le rôle du père ainsi que le père réel jouent aussi un rôle primordial dans le complexe d'Édipe dont la structuration et la résolution sont fondamentales pour la structure mentale. Et pour y arriver, les rôles paternels précœdipiens doivent avoir été remplis pour permettre à l'enfant d'entrer dans l'univers des objets totaux. Selon Rosenfeld, la fonction paternelle dans la psychose n'est pas carencée ou complètement absente, elle n'est pas non plus forclosée, elle est plutôt profondément distordue, pathologique, proche du Surmoi archaïque.

3- Représentation et symbolisation chez les psychotiques

Pour élaborer le concept de représentation chez les psychotiques, nous présenterons un résumé de l'exposé de Lavoie (1996) sur la psychose et le délire. Comme nous l'avons décrit au chapitre V, l'accès à la position dépressive accompagne le sentiment de perte. À cette étape-là, les ressemblances entre le sujet et l'objet peuvent être reconnues, l'altérité peut être tolérée et le deuil est maintenant possible. Le sujet devient alors capable de substituer à l'objet original un nouvel objet différent qui ressemble au premier sous un ou plusieurs aspects, c'est-à-dire le symbole. L'élaboration de la position dépressive viendra enrichir la réalité intrapsychique de potentialités infinies de la pensée verbale. Par contre, s'il y a persistance des attaques hostiles et du recours massif au clivage et à l'identification projective, l'élaboration de la position dépressive sera compromise. La formation du symbole qui donne accès à la pensée et à la réparation de l'objet sera donc sérieusement perturbée. Lorsque les capacités de contenance de la mère sont suffisamment bonnes, cela permet à celle-ci d'accueillir dans sa propre psyché les produits destructeurs de son enfant projetés à l'extérieur par identification projective. Par ses attributs psychiques, la mère atténue les angoisses et les affects nocifs projetés sur elle par son enfant à qui, par le

processus d'identification projective (Brunet, 1995), elle les retourne sous une forme assimilable. Par la suite, selon Lavoie, l'enfant peut à son tour transformer ses éléments sensoriels et émotionnels et les insérer dans les chaînes du développement de ses pensées. Étant maintenant doté d'un appareil à penser, il peut symboliser. Cela rejoint la pensée de Brunet (1995a, 1995b) qui introduit les notions d'identification projective et de fonction contenante en lien avec la relation mère-enfant. Par identification projective, nous nous référons au concept de Klein (1946) défini par Laplanche et Pontalis (1967) :

« Mécanisme qui se traduit par des fantasmes, où le sujet introduit sa propre personne en totalité ou en partie à l'intérieur de l'objet pour lui nuire, le posséder et le contrôler (p.192).

Brunet (1995a) ajoute que :

« puisque l'introduction fantasmatisée d'une partie de soi dans l'autre fonde la dimension identificatoire du processus, le lien entre soi et l'autre est maintenu au plan psychique » (p.259).

Pour ce qui est du concept de fonction contenante, Brunet (1995a) la définit à partir de la pensée de Bion :

« L'enfant, lorsqu'il est aux prises avec une angoisse intolérable, ressent le besoin de projeter sur sa mère son angoisse afin de la soulager. Quand la mère peut s'identifier à cette angoisse et la tolérer, elle joue pour son enfant un rôle de contenant de l'angoisse psychique. Grâce à sa propre capacité de penser et à son désir de réparation, elle cherche alors à offrir à son enfant une réponse satisfaisante à cette angoisse afin de la soulager. Lorsque ce processus de communication entre la mère et l'enfant réussit, ce dernier peut reprendre en lui, maintenant transformé en une forme tolérable, pensable, la partie de sa personnalité d'abord projetée hors de lui par sa mère. S'identifiant à sa mère et à son produit « pensée », l'enfant pourra reprendre en lui un self réparé, décontaminé, tout en s'identifiant à la capacité maternelle de réparation » (p.260).

Pour revenir à l'identification projective et la fonction contenante dans la relation mère-enfant, selon Brunet (1995a) :

« L'individu aux prises avec certains contenus psychiques qu'il arrive difficilement à symboliser et à élaborer transmet ces contenus par identification projective à l'objet sensé l'aider à le faire. La capacité de cet objet externe et réel de s'identifier adéquatement et à élaborer ces contenus permettrait au premier sujet une nouvelle introjection s'accompagnant d'une capacité accrue de symbolisation. L'échec de l'identification et de la fonction contenante de l'objet réel créant une impasse qui résulterait souvent dans le bris de la relation (p.259). (...) en cas d'échec de la fonction contenante, l'objet ne réussira pas à comprendre ce que ressent l'enfant et ce dernier devra chercher à conjurer son angoisse en ayant recours à une régression dynamique (angoisse et comportementale) » (1995b, p.269).

De plus, selon Lavoie (1996), lorsque la mère présente une attitude d'indifférence envers son enfant, elle n'arrive pas à capter la communication de son enfant et ne reçoit pas ses identifications projectives ou n'y réagit pas. Elle offre alors un écran noir, non réfléchissant. Brunet et Casoni (2001) précisent que dans certaines circonstances, la mère n'est pas apte à identifier les projections de son enfant et qu'elle s'en défend inconsciemment par le déni ou la projection d'elle-même. L'enfant est donc réduit à persévérer dans l'utilisation de l'identification projective qui va augmenter en intensité et en fréquence. Ses identifications projectives vont alors devenir défensives et intrusives.

Lavoie (1996) poursuit ses explications en ajoutant qu'une mère anxieuse, quant à elle, retourne ses terreurs à l'enfant sans les atténuer et même en les amplifiant avec ses propres angoisses, n'offrant pas la réceptivité indispensable pour détoxifier le psychisme de l'enfant. Pour ce qui est de la mère narcissique, elle réintroduit un corps étranger dans l'enfant, c'est-à-dire ses propres intérêts et investissements personnels. L'enfant est donc détourné de sa propre pensée et de ses valeurs et la communication est pervertie par une déviation vers les préoccupations maternelles. Ces types de relation mère-enfant montrent un blocage dans le développement de la pensée chez l'enfant.

Selon Lavoie (1996), les conséquences qui pourraient en résulter sont que les perceptions de l'enfant en resteront à ce stade, sans ouverture sur la représentation interne que nous avons décrit plus au chapitre II. L'éprouvé qui ne peut être séparé de l'expérience immédiate s'ancre dans le corps. L'objet réel ne peut alors être distingué de l'objet imaginaire qui peut envahir les voies sensorielles et se présenter sous les apparences de la réalité dans le délire et les hallucinations. Alors que l'évolution de l'activité psychique amène à distinguer la perception de la représentation, représentation, qui selon Freud (1925, cité dans Lavoie) est un gage de la réalité de ce qui est représenté, dans le délire, ce progrès sera perdu au profit d'une régression vers une conviction émanant de l'expérience primitive. Dans l'état délirant, il existe une réduction du principe de réalité au profit du principe de plaisir, un abandon du processus secondaire pour le processus primaire et une abolition des limites du dedans et du dehors. Le subjectif ne se distingue plus de l'objectif, ce qui implique que les représentations sont assimilées aux perceptions et les fantasmes à la réalité

Lavoie (1996) souligne que l'impossibilité d'élaborer la position dépressive et le deuil amènera un trouble majeur de la pensée. La formation de l'objet tiers de la période préœdipienne sera sérieusement compromise puisque la séparation et l'altérité de l'objet ne pourront être assumées. La relation mère-enfant demeurera donc à un niveau symbiotique sans qu'il y ait la possibilité de dégager un objet autre que l'objet maternel qui soit en même temps différent et semblable à elle. Dans ce contexte, le Nom-du-Père est forclos et donc impensé et impensable.

4- La forclusion du Nom-du-Père

Par forclos, nous entendons, à partir du concept de Lacan défini par Laplanche et Pontalis (1967) :

« mécanisme spécifique qui serait à l'origine du fait psychotique; il consisterait en un rejet primordial d'un signifiant fondamental (par exemple, le phallus en tant que signifiant du complexe de castration) hors de l'univers symbolique du sujet. La forclusion se différencierait du refoulement en deux sens :

- 1) Les signifiants forclos ne sont pas intégrés à l'inconscient du sujet;
- 2) Ils ne font pas retour « de l'intérieur », mais au sein du réel, singulièrement dans le phénomène hallucinatoire » (p.163-164).

Néanmoins, bien que l'absence du père réel ne soit pas suffisante pour empêcher la fonction du père symbolique et puisque cette absence peut tout à fait être compatible avec la présence du signifiant Nom-du-Père, la carence du signifiant lui-même peut introduire ce que Lacan appelle la forclusion du Nom-du-Père, ce qui constitue l'essence même de la dynamique inductrice des processus psychotiques. C'est seulement lorsque le signifiant est forclos que le refoulement originaire est mis en échec, lequel neutralise l'avènement de la métaphore paternelle. Comme nous l'avons vu avec Laplanche et Pontalis (1967), cela signifie qu'il y a eu un rejet fondamental du signifiant Nom-du-Père hors de l'univers symbolique de l'enfant. Le processus de la métaphore paternelle n'advenant pas, il s'ensuit que l'accès au symbolique est gravement compromis pour l'enfant. Dans ces conditions, l'enfant demeure assujéti dans une relation archaïque à la mère, continuant à se constituer comme son seul et unique objet de désir.

Dans la forclusion du Nom-du-Père, l'enfant se voit dans l'impossibilité de pouvoir se référer au père symbolique. En conséquence, dire que le Nom-du-Père est forclos, c'est

admettre que le père réel n'est pas advenu en qualité et place de père symbolique. En référence au concept de forclusion, Roussillon (1999) nous explique que :

« la forclusion indique que quelque chose fait défaut à la structuration symbolique et identitaire du sujet- la fonction du tiers, la tercité, le manque. Mais il signifie aussi qu'il est maintenant trop tard, les dés sont jetés, les jeux sont faits, quand c'est forclos, c'est clos, hors délai (...) quelque chose a manqué et continue à manquer. Le sujet a dû s'organiser en fonction de ce manque. (...) Au sens structural, l'utilisation du concept de forclusion souligne que ce qui a été forclos l'est effectivement. Il n'y a plus rien à faire, c'est trop tard, la structuration a déjà eu lieu; compte tenu du déficit, elle est irréversible (...) Au sens processuel, la forclusion apparaît comme un processus subjectif ou capable de le devenir. Le sujet se sent forclos ou se croit forclos, il se comporte comme s'il était trop tard, comme si ce qu'il n'avait pas reçu ou intégré en son temps, au bon moment et de la ou des personnes de qui il l'a attendu dans sa première enfance, jamais plus ni de personne il ne pourra le recevoir. (...) cette position est centrale à la psychose » (p.153).

Mais dans quelles circonstances une mère peut-elle se présenter comme une mère psychotisante pour son enfant? Il semble que cela concerne l'investissement maternel de l'enfant autour de sa naissance. Aulagnier (1964, cités par Dor, 1998) souligne que, avant la naissance, un enfant est fantasmastiquement investi par sa mère comme un être détachable d'elle, c'est-à-dire un être imaginativement représenté indépendant de l'existence de la mère elle-même. Par contre, chez certaines mères, il advient que l'enfant soit investi comme une dépendance de leur propre corps. Dans ces conditions, il peut devenir intolérable qu'il y ait séparation entre l'enfant et la mère.

Aulagnier (1964, citée par Dor, 1968) ajoute que bien qu'il y ait un travail de deuil normal à faire après la naissance de l'enfant, ce travail ne demeure possible que dans la mesure où l'enfant a été investi, avant la naissance, comme un être indépendant de la mère. Chez les mères qui n'arrivent pas à investir l'enfant comme un être indépendant d'elles, le travail de deuil est gravement compromis, voire impossible à réaliser. Ainsi, pour neutraliser cette perte suivant l'accouchement, ces mères vont instituer un mode

particulier de relation avec leur enfant, relation strictement fusionnelle ou symbiotique, qui va se prolonger au-delà de la phase symbiotique normale, décrite par Mahler au chapitre III, et qui ne fera place à aucune intercession médiatrice, c'est-à-dire à un tiers tel que le père peut le représenter.

Dans un même ordre d'idées, Mannoni (1964) soutient que chez les enfants psychotiques:

«le climat favorisant l'éclosion psychotique, c'est avant même la naissance qu'il existe. Dès la conception, le sujet joue pour la mère un rôle très précis sur le plan fantasmatique; (...) il sera cet objet sans désirs propres dont le seul rôle sera de combler le vide maternel (...) Il existe pour la mère, un premier état, voisin du rêve, où elle souhaite « un enfant »; cet enfant est d'abord une espèce d'évocation hallucinatoire de quelque chose de son enfance à elle, qui fut perdu. Cet enfant souhaité si ardemment, lorsqu'il arrive (...) crée pour la mère la première déception (...) il est là, séparé d'elle; or, à un niveau inconscient, c'est à une sorte de fusion que la mère rêvait. Et c'est à partir de ce moment, avec cet enfant séparé d'elle, qu'elle va tenter de reconstruire son rêve. À cet enfant de chair va se superposer une image fantasmatique qui aura pour rôle de réduire la déception fondamentale de la mère. (...) L'enfant, destiné à remplir le manque à être de la mère, il n'a d'autre signification que d'exister pour elle, et non pour lui. Répondre à la demande de la mère, c'est toujours aboutir à un malentendu, puisque, au-delà de ce qu'elle formule, c'est autre chose qu'elle vise, mais elle n'en a pas conscience. Et, à toute prétention de l'enfant à l'autonomie, va correspondre pour la mère l'évanouissement de ce support fantasmatique dont elle a besoin » (p.84 à 86).

À partir de la compréhension de Mannoni sur l'origine de la psychose, Dor (1998) ajoute que la fonction paternelle est alors destituée d'avance dans la mesure où la relation mère-enfant, qui demeurera fusionnelle sans qu'il y ait possibilité d'un espace pour un tiers, en neutralise toute possibilité d'insertion. La question du déni de la fonction paternelle par la mère s'explique par le fait que ces mères entendent elles-mêmes actualiser la loi pour l'enfant; la loi du père, celle qui se fonde sur la différence entre les sexes. Pour ces mères psychotisantes, la loi dont il s'agit est une loi parfaitement

personnelle que Aulagnier (1964, citée par Dor) a nommée de « pure convenance individuelle ».

Gaudard (2003), en continuité avec les théories lacaniennes, soutient que le lien de paternité n'est pas premier mais second puisqu'il est subordonné à l'orientation première du désir du père envers la mère et de la mère envers le père. Donc, pour étudier l'absence du père, il faut examiner les enjeux psychiques en cause dans l'histoire des liens désirants entre le père et la mère. Gaudard définit l'absence du père comme pouvant appartenir à deux types d'absence : l'absence de père symbolique et l'absence de père réel. Selon elle, le père imaginaire demeure toujours présent puisque c'est le père grandiose et tout-puissant représenté par le pouvoir médical et religieux, par exemples.

Gaudard (2003) précise que l'absence du père symbolique ou la forclusion du Nom-du-Père conduit à la psychose lorsque la mère ne réserve pas de place dans son discours au père et à la parole du père, peut ne pas être liée à l'absence du père réel qu'elle nomme « père concret ». Le père concret peut donc être présent dans la vie de l'enfant tout en n'étant pas présent symboliquement lorsqu'il est nié par la mère. L'étude de Gaudard concernait l'absence du père en tant qu'absence radicale de parole sur le père. Cette absence de parole sur le père correspond à l'absence de la fonction psychique désignée par le père symbolique. Gaudard s'est intéressée aux enfants dont la mère avait transmis un secret concernant les origines filiales paternelles et aux effets sur l'enfant de cette absence de parole concernant le père. Cependant, elle ne précise pas de quel type de secret il s'agit. Est-ce des secrets familiaux intergénérationnels sur la famille du père, des non dits ou autres choses, nous ne le savons pas? Néanmoins, Gaudard souligne que les enfants de sa recherche n'avaient pas introjecté de père symbolique.

5- Les recherches empiriques sur l'absence du père et la psychopathologie infantile

La recherche de Gaudard (2003) s'est effectuée à partir d'une population d'enfants atteints d'une psychose infantile. Les résultats ont montré que les enfants disposaient de l'ensemble des données relatives au secret mais se trouvaient dans l'impossibilité de les organiser intérieurement malgré leurs efforts de questionnements. Dans leurs discours, les moments de refus, de silence, de bêtise apparente révélaient les points de souffrance relatifs à leur histoire et aux silences dans la parole de la mère. Cela met en évidence l'importance d'une parole sur le père dans la construction subjective. De plus, cette absence de père symbolique ne paraît pas être en relation avec le père concret. Cependant, nous pouvons nous interroger sur la difficulté de ces enfants à organiser les données relatives au secret puisque, c'est peut-être parce qu'ils sont psychotiques qu'ils ne peuvent ordonner les représentations et les données concernant le secret relatif au père.

Dans un même ordre d'idées, Patris (1981) souligne que chez les enfants psychotiques :

« La mère non seulement ne garde pas sous silence tout ce qui touche au père mais construit à son propos un roman délirant qui voudrait mettre en garde son rejeton contre tous les sévices qu'il fomente à son égard, non seulement lui, mais tous les hommes » (p.51).

Patris (1981) poursuit cet énoncé en reprenant Green (1957) sur l'impact du caractère psychotique dans les dynamiques familiales. Selon Green, chez les familles de schizophrènes, l'amour prend un caractère possessif et destructeur comme une forme de relation avec un objet narcissique ou bien affecte la forme d'un rejet franc. L'impossibilité d'aimer se situe sur le plan de l'amour d'un objet autonome, distinct de soi. De plus, chez ce type de famille, l'importance des éléments agressifs découle de ce

qui précède, c'est-à-dire du type de dynamiques familiales au caractère destructeur et possessif, et vise tout spécialement, chez la mère, la fonction paternelle dans toutes ses expressions. Cela implique, entre autre, que le fils ne peut accéder à la virilité. Tout cela conduit à une relation close avec la mère où sont exclus ensemble la réalité et l'image paternelle. Cela se passe comme si le monde extérieur était mis entre parenthèses. Non seulement les mères au caractère psychotique parviennent à exclure le père du champ relationnel de leur enfant mais leurs propos tendent à exclure l'image paternelle.

Pour poursuivre sur l'absence du père concret, Gaudard (2003) soulève principalement la question de l'absence de la fonction de père réel, celui qui est l'amant de la mère, agent de la castration et auteur de la promesse œdipienne, qui rend inopérant le pénis du garçon à l'égard de la mère et qui promet la fille au rang de promesses de femme. Cette absence-là livre l'enfant à l'emprise de la mère et le menace dans son assomption sexuelle. De plus, du fait de la disjonction entre le lien de paternité et le lien conjugal, il n'est pas certain que le beau-père, nouveau conjoint de la mère, soit davantage en mesure d'assurer un père réel à l'enfant, a fortiori si le père a échoué.

Les résultats de l'étude de Gaudard (2003) montrent que l'absence du père concret comporte une composante générale, l'absence ou plus exactement la défaillance du père réel, et aussi une composante singulière qui est tissée des sens conjugués que vont lui attribuer le père, la mère et l'enfant. Donc, ce n'est pas l'absence en soi dont il est question mais du sens que prend cette absence pour chacun. Pour l'enfant, les enjeux œdipiens sont réactivés par la séparation des parents. La plupart du temps, l'absence réelle prend le sens d'un rapprochement avec la mère, c'est-à-dire proximité corporelle, confusion entre leur place d'enfant et celle du père, angoisse de séparation d'avec la mère

et exposition à l'emprise et au désir de la mère. D'autre part, l'identification de l'enfant avec l'un des parents est pénible pour l'autre parent, ce qui représente pour l'enfant une réelle difficulté dans la construction de son identité et des liens avec ses deux parents.

En ce qui concerne le garçon pour qui le père concret est absent, les résultats de l'étude de Gaudard (2003) nous indiquent que pour le garçon, le père lui manque au point d'éprouver un sentiment d'abandon. La difficulté pour le garçon s'accroît du fait des identifications entre père et fils. Le rejet des identifications entre un parent et l'enfant, par l'autre parent, compromet la construction identitaire en la disqualifiant. Puisque les enfants demeurent principalement avec leur mère lors d'une séparation conjugale, le garçon semble être en position plus délicate car ce sont les identifications entre père et fils qui risquent d'être quotidiennement rejetées par la mère. En définitive, c'est souvent le garçon lui-même qui est rejeté. Enfin, l'absence du père pour l'enfant implique qu'il a une filiation paternelle, un père, mais qu'il ne peut s'en servir en tant que « père réel », ce qui signifie que pour le garçon, il ne peut rivaliser avec lui, le tuer symboliquement. De plus, dans la plupart des cas, l'un des parents, voire les deux, représente pour l'autre parent un danger pour l'enfant, puisqu'il juge néfaste les pratiques éducatives, soit qu'il estime que le modèle identificatoire présenté par l'autre parent est mauvais ou insupportable, soit qu'il considère que l'enfant est mis en contact avec des personnes jugées nocives pour lui. De ce fait, l'absence du père concret prend alors le sens ou d'une protection ou d'une mise en danger de l'enfant, selon le parent.

Benoît (2000) a relevé les conclusions de quelques études sur l'impact de l'absence paternelle sur les maladies mentales. Selon Da Silva (1963) qui a étudié les parents de schizophrènes, l'absence du père confirme et favorise la schizophrénie. Quant à Green

(1957, cité dans Benoît, 2000), il a réalisé une recherche sur le milieu familial des schizophrènes. Il a constaté une annihilation de l'image du père pour l'enfant qui avait été engendré soit par des circonstances extérieures, comme l'éloignement du père, soit par des conflits comme la séparation des parents, soit par une exclusion fonctionnelle du père. L'image du père était donc perçue comme faible et inefficace.

Selon Salas (1982), la plupart des pères d'enfants psychotiques ont une personnalité marquée par une faille narcissique et ont une image dévalorisée d'eux-mêmes pouvant être à l'origine du comportement de fuite ou d'évitement. La démission du père semble importante dans ces familles. Par contre, Salas préfère ne pas confirmer qu'un trouble relationnel père-enfant serait directement responsable du développement d'une psychopathologie grave chez l'enfant ou bien qu'une telle maladie chez l'enfant serait à l'origine d'une certaine défaillance paternelle.

Biller (1981a) a également répertorié différentes études sur l'impact de l'absence du père sur les psychopathologies infantiles. Trunel (1968, cité dans Biller) a étudié des enfants vus en clinique externe de pédopsychiatrie et a trouvé que la sévérité de la psychopathologie variait selon la durée de l'absence du père et l'âge qu'avait l'enfant lors de cette absence. Plus le père était parti longtemps de la maison et que l'enfant était jeune, plus la psychopathologie était sérieuse. Brill et Liston (1966, cités dans Biller) rapportent que l'absence paternelle causée par une séparation ou un divorce est davantage associée à des personnes souffrant de psychopathologies comparativement à celles dont la famille est intacte. Par contre, la perte du père par un décès n'est pas associée à des problèmes de santé mentale chez les enfants. Cela va dans le sens de la pensée de Nabati et Nabati (1994) selon qui le père décédé, qui demeure présent et positivement reconnu dans la

parole et la mémoire maternelle et qui sera transmis à l'enfant, deviendra le symbole suppléant à l'absence d'un père encore plus vivant que celui qui montre une présence faible et inadéquate

CONCLUSION DU CONTEXTE THÉORIQUE

Cette revue de littérature portant sur la fonction paternelle et l'absence du père, dans la vie d'un garçon qui vit seul avec sa mère, nous a permis de constater que ce n'est pas parce que le père réel est absent de la vie d'un garçon que le père symbolique est inexistant dans la psyché de l'enfant. De même, la présence physique d'une figure paternelle pour un garçon ne suffit pas à introduire le père symbolique au niveau psychique, la mère ne laissant pas de place à la parole du père auprès de son enfant, comme l'a souligné différents auteurs principalement à partir des théories lacaniennes sur la forclusion du Nom-du-Père (Green, 1957; Aulagnier, 1964; Mannoni, 1964; Patris, 1981; Dor, 1998; Rosenfeld, 1992; Lavoie, 1996; Roussillon, 1999 et Gaudard, 2003).

Cependant, nous avons réalisé, au chapitre I, l'importance que représente le père réel pour l'enfant et les différents rôles qu'il peut jouer à l'intérieur du développement de son enfant : fonction de tiers-séparateur entre la mère et l'enfant (Krymko-Bleton, 1990 et 2001); fonction de protecteur de la relation mère-enfant, ce qui permet de dégager l'enfant et la mère des aspects plus angoissants de leur relation (Winnicott, 1957 et 2000; Segal, 1995); fonction d'autorité symbolique, par, entre autre, la loi de l'interdit oedipien (Puskas, 2002); fonction de modèle d'identification pour le garçon (Bergeret, 1972; Perron et Perron-Borelli, 1994); fonction d'ouverture sur le monde social (Da Silva, 1969; Fromm, 1967). Et comme nous le rappelle Naouri (1995), le père représente la fonction paternelle pour l'enfant mais c'est à la mère de désigner le père à l'enfant.

Les nombreuses recherches empiriques que nous avons répertoriées dans notre contexte théorique, bien qu'elles n'aient pas nécessairement été produites à partir d'une compréhension psychodynamique et psychanalytique de l'enfant, présentent des résultats qui souvent, incriminent l'absence du père réel dans la vie de l'enfant pour expliquer

différentes problématiques qui se manifestent chez ces garçons comme les problèmes d'identification masculine, les comportements agressifs et délinquants, les agirs autodestructeurs et les psychopathologies infantiles. D'autre part, nous savons que tout n'est pas si simple, comme le souligne Dor (1998) puisqu'un Œdipe peut très bien se constituer et même en l'absence du père réel, il est possible que la fonction paternelle conserve sa vertu symbolique structurante. Il n'est donc pas nécessaire qu'il y ait un homme pour qu'il y ait un père. Il suffit qu'un tiers, médiateur du désir de la mère et de l'enfant, fasse argument à cette fonction pour que soit signifiée son incidence légalisante et structurante.

Nous pouvons aussi nous questionner sur les motifs, conscients et inconscients, qui amènent le père réel à désinvestir son enfant au point de ne plus avoir de contact avec lui. Peut-on émettre l'hypothèse qu'un père, à force de se sentir discrédité par la mère dans sa fonction paternelle de tiers-séparateur de la relation mère-fils, va en venir à démissionner de son rôle de père, ce qui laissera toute la place à la relation fusionnelle mère-fils? Ou au contraire, la démission précoce du père peut-elle favoriser davantage le prolongement pathologique d'une relation mère-fils de trop grande proximité?

L'illustration clinique que nous vous présentons tentera de répondre à certains questionnements qui se sont posés tout au long de cette revue de littérature. Bien que le garçon dont il est question n'a plus de contact avec son père depuis seulement un an, il faut souligner que ses parents se sont séparés depuis qu'il est âgé de deux ans et demi, qu'auparavant, son père n'était présent à la maison que cinq jours par mois et que suite à la séparation parentale, les visites au domicile du père se sont faites de façon sporadique la plupart du temps. Dans notre étude de cas clinique, nous avons cherché à comprendre de

quelle façon s'est vécue l'absence du père réel dans les représentations internes du père de ce garçon et l'impact de cela sur ses comportements et ses difficultés au quotidien. Nous avons également tenté de saisir comment s'est développée l'identification masculine chez lui et de quelle manière s'est structuré l'Œdipe. Enfin, nous avons voulu vérifier si, comme le suggère Gill (1991), le besoin que ressent l'enfant d'intérioriser un père, que celui-ci existe ou non dans la réalité, conduit l'enfant à la propension innée à communiquer avec un père, ou avec un père introjecté, même lorsque ce dernier provient uniquement de fantasmes.

CHAPITRE VII
MÉTHODOLOGIE

7.1 Sujet

Puisque notre recherche vise une étude de cas clinique, notre échantillon comporte un garçon vivant en famille monoparentale maternelle. Une famille est considérée comme monoparentale lorsque l'enfant habite avec un seul parent biologique. De plus, c'est la mère qui a la garde légale de l'enfant. Puisque nous voulons vérifier l'impact de l'absence de contact paternel chez les garçons d'âge scolaire, nous avons choisi un garçon qui n'a plus de contact avec son père depuis au moins un an et qui avait peu de contacts avec lui, c'est-à-dire moins d'une fois par mois, dans les deux dernières années précédant l'arrêt de contact entre le père et l'enfant. Nous avons privilégié un garçon dont la mère n'a pas habité avec un nouveau conjoint depuis la séparation des parents. La sélection du sujet s'est faite à partir de notre pratique clinique en bureau privé, situé sur la Rive Nord de Montréal, suite à une demande de consultation de la mère.

Les variables considérées dans notre recherche sont le sexe, l'âge, le niveau scolaire et la langue maternelle de l'enfant. L'enfant devait être âgé entre 9 et 12 ans et être de langue maternelle francophone. Il nous paraissait important que la limite d'âge de l'enfant se situe à l'intérieur de la période de latence puisque nous voulions étudier les conséquences psycho-affectives de l'absence de contact avec le père chez des enfants qui se situe à la fin de la période phallique et dans la période de latence, la période de la puberté et de l'adolescence provoquant trop de changements corporels et psychiques.

7.2 Instruments de mesure

Lors de la première entrevue d'évaluation, nous avons fait l'anamnèse de l'enfant avec la mère seule pour obtenir le plus d'informations possibles sur son enfant, à différents

niveaux (affectif, relationnel, développemental, scolaire, social, médical). Cette entrevue avec la mère nous a permis de recueillir de l'information sur les données familiales, la présentation du problème, les comportements et la socialisation de l'enfant, son histoire scolaire, son histoire développementale, son histoire médicale et celle de sa famille, les activités qu'il préfère et les techniques disciplinaires utilisées par la mère avec son fils.

Suite à une ou deux séances où nous avons vu la mère et l'enfant ensemble, une série d'entrevues individuelles avec l'enfant ont été nécessaires pour compléter l'évaluation clinique avant de débiter la psychothérapie. Celles-ci comprennent des entrevues verbales, des dessins thématiques et dessins libres, les tests projectifs Rorschach et T.A.T. ainsi que des jeux libres. Il est à noter que l'observation et l'interprétation du comportement et des résultats relèvent de l'observation clinique et d'une conception dynamique de la conduite. L'interprétation des réponses fournies aux divers dessins, jeux libres et tests projectifs se réfère non pas à une échelle psychométrique mais à la psychanalyse et à la dynamique de la conduite (Lagache, 1949).

La méthode d'analyse qui est utilisée pour analyser le matériel fourni par l'enfant lors des entrevues verbales, des dessins, des jeux libres et des tests projectifs est la méthode associative-séquentielle de Brunet (1998). Cette méthode est composée de trois éléments, c'est-à-dire: 1-une méthode d'administration des instruments projectifs; 2- une analyse du matériel livré par le sujet, fondée sur ses propres associations et sur la séquence des contenus et associations et 3- une grille de compréhension psychanalytique systématisée servant à organiser l'analyse des verbalisations.

La grille d'analyse qui est utilisée dans ce travail s'appuie donc sur les théories psychanalytiques, ce qui permet de cerner la structure psychique du sujet tout en saisissant la nature de l'angoisse inconsciente, la nature des conflits inconscients, le type de relations d'objet vécu par le sujet, les mécanismes de défense privilégiés et les rapports entre le Surmoi, l'Idéal du Moi et le Moi idéal. Selon Brunet (1998), le recours à une grille structurale permet de systématiser la méthode d'analyse qualitative en restant plus près de l'organisation psychique de l'enfant. De plus, la méthode d'analyse associative-séquentielle essaie de cerner le fonctionnement psychique d'un individu ou du moins de le relier à un type de structure psychique. Lors de notre analyse, nous avons porté une attention particulière au matériel qui pouvant surgir lors des séances en ce qui concerne les identifications au père et les représentations de l'absence du père pour l'enfant.

7.3 Procédure

Lors de la première entrevue avec la mère seule, nous lui avons demandé la permission d'utiliser la psychothérapie de son fils dans le cadre de notre recherche doctorale. Nous lui avons également fait signer un formulaire de consentement de participation à une recherche doctorale à l'intérieur d'une psychothérapie pour enfant (Voir annexe A). Au cours des entrevues avec la mère seule et avec la mère et l'enfant, nous les avons informés que l'objectif de notre recherche est de mieux comprendre le rôle du père et de son absence, sur le développement psycho-affectif. Nous les avons également avisés que pour faciliter le travail d'analyse du matériel recueilli en entrevue, les séances allaient être enregistrées sur cassette audio et que ce matériel ainsi que les formulaires de consentement seront gardés sous clé pendant cinq ans, par la responsable de la recherche, pour en assurer

la confidentialité complète. Seule la responsable de la recherche aura accès au matériel recueilli. De plus, nous les avons informés que la recherche faite à partir du recueil des données obtenues dans les séances avec son fils et/ou avec elle ne comporte aucun tort possible pour son fils et pour elle. Enfin, nous avons insisté sur le fait que cette recherche se fait sous le seuil minimal de risque pour le sujet car cette recherche n'implique rien de plus qu'une cueillette de données.

Suite à la première entrevue avec la mère, nous avons utilisé une dizaine de séances avec l'enfant pour produire notre analyse de cas clinique. De plus, pour des besoins cliniques et de recherche, nous avons fait une évaluation psychologique typique selon une orientation psychodynamique. Celle-ci nous a permis de reprendre le matériel à notre disposition lors de l'analyse qui s'est produite sur tous les éléments recueillis pendant les séances. Nous sommes également demeurées ouvertes aux contenus qui allaient surgir pendant les séances en lien avec l'identification masculine, la notion de père ainsi que le rôle du père ou de son absence dans la vie de ce garçon.

Au niveau éthique et déontologique, les différentes exigences retrouvées dans le Formulaire d'évaluation déontologique pour la recherche avec des êtres humains selon l'énoncé de politique des trois conseils ont été respectées. Pour assurer le respect de la personne lors de la recherche et le consentement libre et éclairé des participants, nous les avons informés des objectifs de notre étude. Nous avons ensuite obtenu l'autorisation écrite de la mère pour utiliser le matériel recueilli lors des entrevues avec elle et/ou avec son fils dans notre recherche doctorale. La mère nous a également autorisée à enregistrer les séances sur cassettes audio et à se servir du verbatim de ces enregistrements pour

réaliser notre analyse de cas clinique. Par contre, pour assurer l'anonymat et la confidentialité des participants, les courts extraits du verbatim utilisés dans la thèse ont été déguisés, selon les principes de Gabbard (2000). De plus, nous avons avisés la mère et l'enfant de leur droit de se retirer de la recherche en tout temps. Puisqu'il ne s'agit pas d'une psychothérapie expérimentale ou d'une psychothérapie dans laquelle une variable de recherche fera porter un risque pour l'enfant, la seule procédure qui a été ajoutée à la psychothérapie en tant que telle est l'enregistrement audio des séances pour faciliter l'analyse des données recueillies lors de ces séances. Le cadre de cette recherche a donc été réalisé sous le seuil du risque minimal puisqu'il n'y avait aucune procédure de la recherche qui faisait augmenter ou encourir un risque plus élevé à l'enfant que s'il n'y avait pas eu de recherche combinée à la psychothérapie.

Le matériel recueilli lors des entrevues verbales, des jeux libres, des dessins thématiques et des tests projectifs nous a amené à produire une analyse qualitative où, selon Brunet (1998), les hypothèses posées doivent trouver un renforcement par le cumul d'hypothèses interprétatives similaires provenant à la fois d'un même instrument, d'autres instruments et des entretiens verbaux. Ces hypothèses interprétatives doivent aussi présenter une cohérence interne avec la problématique décrite par le sujet. Pour arriver à ce type d'analyse qualitative dans notre travail, nous avons donc choisi la méthode associative-séquentielle décrite par Brunet (1998). Selon lui, cette méthode propose une systématisation d'une analyse qualitative du discours associatif au test projectif, tout en cherchant à redonner une crédibilité à une méthodologie clinique grandement utilisée par les cliniciens et en tentant de respecter du mieux possible l'éthique psychanalytique de la

compréhension de l'être humain dans sa singularité. Toujours selon Brunet (1998), cette méthode de passation et d'analyse présente une grande cohérence épistémologique pour le clinicien qui s'inspire de la théorie et de la technique psychanalytique tant au niveau de la méthodologie que dans sa compréhension de l'individu unique qui se trouve devant lui.

Enfin, pour assurer une meilleure objectivité aux analyses de contenu qui ont été produites, nous nous sommes servi du verbatim des entrevues enregistrées de façon audio en supervision clinique avec un psychologue expérimenté et possédant de solides connaissances et une grande expérience clinique de l'orientation psychodynamique-analytique, ce qui nous a permis un meilleur approfondissement de la compréhension psychodynamique et analytique du sujet.

7.4 Devis de recherche et plan d'analyse des données

Comme il en a été question ci-haut, le devis de recherche utilisé dans ce travail est la méthode du cas unique. Ce type de devis a été choisi parce que l'objectif de ce travail est d'illustrer, par une analyse qualitative de contenu, la façon dont un garçon, pour qui le père est absent de sa vie quotidienne, arrive à développer son identification masculine. Nous resterons également ouverts au matériel touchant les problématiques exposées tout au long du contexte théorique concernant l'absence du père. De plus, nous voulons tenter d'observer les impacts de l'absence paternelle sur un garçon de l'âge de latence dans ses rapports avec sa mère, ses pairs et la société en général ainsi que sur sa dynamique intrapsychique.

Puisque, selon Lagache (1949), la base de la psychologie clinique est l'étude intensive de cas individuels et que les conduites humaines étant complexes, les psychologues

cliniciens s'arrêtent davantage sur le cas individuel et sur l'observation unique pour éclairer un problème, nous croyons qu'une illustration clinique nous permettra de mieux saisir la façon dont s'est organisée la personnalité de l'enfant autour de l'absence du père et la façon dont il a développé son identification masculine.

En résumé, ce sont la méthode associative-séquentielle de Brunet (1998) ainsi que le recours à une grille d'analyse structurale d'inspiration psychanalytique qui ont été employées lors de cette étude de cas clinique. Ce type d'analyse a été produite sur les associations libres et les verbalisations de l'enfant ainsi que sur le matériel de jeu et les tests projectifs considérés comme les plus pertinents à notre étude c'est-à-dire une compréhension élaborée de l'impact de l'absence paternelle sur l'intériorisation des images masculines et le développement de l'identification masculine chez le garçon ainsi que sur son rapport aux images maternelles et à la sexualité. Nous avons également voulu étudier les différentes problématiques pouvant être associées à l'absence du père dans la vie d'un garçon. Comme nous l'avons décrit auparavant, cette méthode d'analyse permet de mieux cerner le fonctionnement psychique de l'enfant dans sa spécificité.

CHAPITRE HUIT

ILLUSTRATION CLINIQUE

8.1 Vignette clinique

8.1.1 Présentation de l'enfant

Au moment de la consultation, Victor est âgé de 10 ans et 5 mois et fréquente l'école primaire, en 5^e année. Il habite avec sa mère, son frère âgé de 7 ans et le conjoint de sa mère, qui a emménagé avec eux il y a quelques mois. La famille demeure dans une maison construite sur un grand terrain, isolé des voisins, sur la Rive Nord de Montréal.

Victor est un enfant au tempérament téméraire et actif. Il pratique l'escrime, il aime se promener en motoneige et glisser en luge l'hiver et adore grimper aux arbres. Il aime également faire des constructions complexes en légos. Il a déjà suivi des cours de guitare privés mais a dû arrêter car il devait apprendre la flûte à l'école et cela le mélangeait car la façon de lire la musique est différente pour chacun des instruments.

Au moment de la première entrevue, Victor n'avait pas eu de contacts avec son père biologique depuis l'âge de 9 ans et 7 mois. Les entrevues sont faites dans le cadre d'une démarche de psychothérapie dont le motif de consultation principal de la mère est de mieux comprendre les difficultés de son fils qui présente des problèmes de sommeil avec parfois des terreurs nocturnes, qui manifeste des comportements agressifs envers ses pairs et qui nomme ressentir une boule, à l'intérieur de lui, par moment. Lors des entrevues initiales, l'autorisation de la mère a été obtenue afin d'utiliser de façon anonyme le matériel clinique issu de ces séances pour illustrer notre essai doctoral. Le formulaire d'autorisation se retrouve en annexe 1 du présent document.

8.1.2 Déroulement des entrevues

Le suivi de psychothérapie a débuté le 16 octobre 2002 et s'est terminé le 11 décembre 2002 à raison d'une fois par semaine. Il y a eu neuf entrevues au total dont une

seule avec la mère, trois entrevues familiales et cinq entrevues seule avec Victor. La psychothérapie s'est interrompue à la demande de Victor qui préférait investir son temps dans ses activités hivernales après la période du temps des fêtes.

8.1.3 Observations en entrevue

Lors des entrevues verbales en présence de la mère, celle-ci est très communicative et collabore activement pour nous donner le plus d'informations sur l'histoire de son fils et ses difficultés. Alors que dans l'entrevue où elle est seule avec nous, elle se permet davantage de nous exprimer ses perceptions face au père de Victor, elle prend soin, lors des entrevues en présence de Victor, de parler du père de façon appropriée.

Quant à Victor, bien qu'il parle moins lors des entrevues en présence de sa mère, il collabore avec entrain aux tâches qui lui sont demandées et communique par lui-même ses préoccupations et ses émotions. Il participe de façon active au processus de psychothérapie. Il semble être à l'aise avec nous dès la première entrevue et montre de bonnes capacités d'expression verbale et d'introspection.

8.1.4 Histoire développementale

Victor est né par césarienne suite à 22 heures de travail pour la mère. Il pesait 8 livres ½. La grossesse de Victor a été particulière. Lors du premier mois de grossesse de Victor, madame a fait aussi une fausse-couche mais a refusé le curetage. Suite à cela, elle s'est mise à grossir mais ne croyait pas être enceinte puisqu'elle n'avait pas eu de relations sexuelles après la fausse-couche. Elle a appris qu'elle était enceinte de Victor à deux mois ½ de grossesse et qu'elle avait perdu son jumeau. Le refus d'un curetage a donc « sauvé la vie » de Victor selon ses dires. Nous pouvons nous questionnés sur l'impact de

ce type de grossesse et de naissance, hors de l'ordinaire il va s'en dire, sur l'interprétation qu'en a fait Victor dans la reconstruction de son histoire autour de sa survie.

Dès la naissance, Victor avait des difficultés de sommeil qui nécessitaient que sa mère le colle sur elle, dans un contact peau à peau et le berce pour l'endormir. Jusqu'à ce que son beau-père emménage dans la maison il y a quelques mois, Victor allait régulièrement rejoindre sa mère dans son lit, la nuit. Il a utilisé une bouteille, la nuit, jusqu'à l'âge de 5 ans et lors de l'entrée à la maternelle, la mère a insisté pour qu'il casse sa propre bouteille lui-même avec un marteau, ce qu'elle a appelé le « jeu du marteau ». Par contre, il n'a jamais utilisé de suce et ne semble pas avoir investi un objet transitionnel comme une couverture ou un toutou. Néanmoins, la bouteille pourrait avoir été utilisée comme un objet transitionnel.

Au niveau développemental, l'apprentissage du langage et de la marche se sont effectués dans la moyenne normale du développement. La propreté s'est acquise de façon précoce à l'intérieur d'une semaine, à l'âge de 22 mois, autant pour le jour que pour la nuit, sans avoir à utiliser de petit pot. Au niveau scolaire, Victor a toujours bien réussi à l'école et obtient de très bons résultats scolaires. Il n'a jamais eu de difficultés d'apprentissage.

Au niveau médical, Victor a été opéré à l'âge d'un mois pour une hernie ombilicale, ce qui a nécessité une semaine $\frac{1}{2}$ d'hospitalisation. Il a eu quelques maladies typiques de la petite enfance (rougeole, varicelle, 5^e maladie). Il a également fait des bronchites et a eu des problèmes aux oreilles. On lui a découvert une myopie à 3 ans. Victor précise que lorsqu'il n'a pas ses lunettes, qu'il brise régulièrement par ailleurs, il a des maux de tête.

Il s'est fracturé un coude à l'âge de 4 ans ½. Enfin, il a dû être traité en prévention pour des mélanomes bénins car sa mère a été traitée pour un cancer de la peau, il y a deux ans.

8.1.5 Histoire familiale

Les parents de Victor se sont séparés alors qu'il avait 2ans½, période critique pour le développement de la surdépendance d'un garçon à sa mère, selon Stendler (1952). Son frère cadet était âgé de 11 mois. La mère exprime qu'elle a « préparé longtemps ma séparation comme on prépare un mariage dans l'amour, le respect (...) pendant que j'étais enceinte de mon bébé ». La mère exprime s'être séparée du père de Victor car celui-ci était régulièrement à l'extérieur de la maison pour son travail et elle ne le voyait que cinq jours par mois. Par ailleurs, elle ajoute un peu plus loin pendant l'entrevue individuelle: « Pour Victor, son père a une auréole au-dessus de la tête. (...) Son père, c'est le « Top of the World ». Pour Victor, je suis la méchante qui l'a mis dehors. Pauvre papa, maman a gardé la grosse maison. Papa est rentré avec ses sacs verts et est ressorti avec ses sacs verts. Avec un gain de 30000\$, pas pire. Mais expliquer ça à des enfants... ».

Comment interpréter ces paroles de la mère? S'agit-il ici d'une projection de la mère sur l'enfant (projection de sa culpabilité)? S'agit-il véritablement de la vision qu'a Victor de son père, qu'il y ait ou non projection de la part de la mère? En fait, il n'est pas rare de voir un enfant idéaliser le parent manquant lors d'une séparation. Il s'agit alors souvent pour lui, par l'idéalisation, de renforcer l'image du parent manquant qui s'estompe et quelques fois cette idéalisation agit comme une formation réactionnelle pour compenser la colère inconsciente dirigée contre ce parent. Cela pourrait illustrer les propos de Chiland (1992), qui exprime que les parents absents sont toujours idéalisés puisque du fait de leur absence, on ne les côtoie pas au quotidien et que cela relève de l'imaginaire. Ces

hypothèses devraient pouvoir se vérifier dans un processus psychothérapeutique suffisamment en profondeur.

Lors de cette première entrevue individuelle avec la mère, la mère a exprimé à plusieurs reprises sa colère et son mécontentement envers son ex-conjoint. Cela pourraient avoir un impact sur la façon dont Victor peut percevoir son père comme le mentionnent Marsella et al. (1974) : le père influence indirectement le développement de la personnalité de l'enfant à travers les sentiments que la mère lui porte et la façon dont il influence ses comportements maternels envers son fils. Ces images négatives du père imposées à l'enfant par sa mère ainsi que le changement de rôle dans la famille expliquent en partie une plus grande agressivité chez les garçons, comme c'est le cas chez Victor. De plus, une mère hostile à l'égard de son ex-conjoint fournit un modèle d'agressivité pour son enfant. Cela peut créer une perception négative du père par le fils et ainsi bloquer le déroulement du processus normal de l'identification du garçon à son père qui devient un modèle moins acceptable. Une autre solution à une image négative du père est l'idéalisation de celui-ci par l'enfant pour éviter la conflictualité décrite plus haut.

En ce qui concerne les visites au père, lors de la première année qui a suivi la séparation, le père de Victor prenait les enfants environ une fois par mois. La deuxième année, le père les prenait plus régulièrement. Trois ans après la séparation, la mère a demandé la garde légale de ses enfants puisque jusque là, la garde n'avait pas été légalisée et elle ne recevait aucune pension de la part du père. Suite à une entente sur la garde, le père a pris les enfants de façon régulière, une fin de semaine sur deux, jusqu'en décembre 2001. Par contre, il en est venu à ne pas respecter ce rythme depuis deux ans, suite à un

arrêt des visites chez le père pendant trois mois et demi, période pendant laquelle madame avait emmené ses enfants en Gaspésie alors qu'elle était en convalescence suite au traitement d'un cancer.

Depuis décembre 2001, Victor n'a pas eu de contact physique avec son père. Selon les dires de madame, l'explication du père sur l'arrêt des visites de Victor et son frère chez-lui est que Victor a été irrespectueux envers sa conjointe. Monsieur a envoyé une lettre d'avocat à Madame, en mars 2002, stipulant que pour des raisons de santé, il ne pourrait plus prendre les enfants pour une période indéterminée mais qu'il les contacterait par téléphone tous les mercredis soirs, ce qui n'a jamais été respecté par Monsieur.

Présentement le père de Victor habite avec une conjointe qu'il fréquente depuis sept ans et la fille de celle-ci âgée de 7 ans, qui n'a plus de contact avec son père biologique. Selon les dires de la mère, Victor vivait des relations conflictuelles avec la conjointe de son père et la fille de celle-ci. Selon Victor, si la conjointe et sa fille ne sont plus là, son père va revenir vers lui.

Quant à Madame, elle habite avec son conjoint depuis six mois, ce qui a été difficile à vivre pour Victor qui était habitué à être seul avec sa mère. Depuis la séparation d'avec le père de Victor, c'est la première fois que Madame habite avec un autre homme. Elle a déjà fréquenté un homme pendant un an qui venait dormir à la maison à l'occasion mais selon elle, cet homme n'aimait pas les enfants et vice versa. De plus, la fille du conjoint de madame, âgée de 10 ans, vient chez Victor une fin de semaine sur deux. Victor exprime ne pas très bien s'entendre avec elle.

8.1.6 Histoire médicale

En ce qui concerne les antécédents médicaux de la famille, la mère de Victor a subi deux interruptions involontaires de grossesse avant de devenir enceinte de lui. Lors de la naissance de son frère cadet, il y a eu anoxie foetale, ce qui a occasionné différentes séquelles et handicaps physiques chez le frère comme une hypotonie de l'estomac et de la langue, de l'obésité et des problèmes d'élocution qui ont nécessité des traitements en physiothérapie et en ergothérapie.

En ce qui concerne la mère, celle-ci a été atteinte d'un cancer de la peau qui a nécessité neuf opérations, il y a deux ans. Elle a également souffert d'une dépression majeure, il y a deux ans, pour laquelle elle a été traitée en psychothérapie. Du côté de la famille élargie, le grand-père maternel de Victor avait des problèmes de consommation d'alcool. Il y a eu des troubles de l'humeur dans la famille paternelle.

8.2 Analyse des verbatim

8.2.1 Manifestation des symptômes

La mère de Victor nous informe qu'il a des difficultés de sommeil et fait régulièrement des cauchemars voire des terreurs nocturnes où il hurle et dit de gros mots tout en ne se réveillant pas. Ces épisodes le bouleversent énormément mais lors de son réveil, il ne se rappelle pas du contenu de ses cauchemars. En entrevue verbale avec Victor et sa mère, celle-ci nous raconte : « Son frère était né et il venait me réveiller pour boire sa bouteille, aux trois heures, jusqu'à 5 ans. Je le berçais jusqu'à l'âge de 5 ans avant qu'il dorme huit heures de lui-même. Aujourd'hui, il a de l'anxiété de sommeil le soir ». Et dans une autre entrevue verbale : « Avant que j'aie un conjoint, chacun leur soir avec la mère. Ça s'est arrêté à 8 ans. Ils venaient me rejoindre le soir, la nuit (...) je me

réveillais dans sa chambre (Victor) et les deux étaient dans mon lit, Victor venait me rejoindre à 22h, l'autre à minuit. J'étais pognée entre les deux, je me levais et allais me coucher dans une des deux chambres ».

Ces propos verbalisés par la mère de Victor pourraient illustrer les théories de Bieber et al. (1962) sur certains types de relations mère-fils : Chez les mères qui vivent une relation de grande proximité avec leur fils, il existerait un souhait de possession maternelle exclusive de leur enfant. Il existerait également un jeu de séduction entre elles et leur fils comme substitut pour compenser les déficiences et les difficultés de sa relation conjugale. En dernier lieu, ce type de mère impliquerait son fils dans des situations inappropriées comme de le laisser dormir avec elle la nuit.

Quant à Victor, il dira en cours d'entrevue : « J'ai besoin de sommeil parce que moi aussi je suis insomniaque comme ma mère ». De plus, il lui arrive d'être somnambule et dans ces moments-là, la mère doit le surveiller car il pourrait faire des choses dangereuses pour lui-même. Sans pouvoir se prononcer sur des composantes physiologiques de l'insomnie, les mots utilisés par l'enfant laissent croire que l'identification inconsciente à sa mère puisse jouer un rôle dans le symptôme (je suis insomniaque comme ma mère). Dans ce contexte, l'absence du père peut contribuer à accentuer une identification à la mère dans une dynamique conflictuelle.

Victor peut manifester des comportements agressifs à l'endroit des autres et il lui arrive de faire des crises émotionnelles où il semble se désorganiser. Par exemple, Victor nous rapporte un incident survenu en classe : « Je me suis battu (...). On était en arts plastiques, en fin de journée, j'arrive, j'ai pincé un de mes amis pour le niaiser pis là, il

m'a foncé dedans, pis là, j'ai continué (...) un moment donné, j'y ai rentré dedans». Madame le décrit également comme étant obstiné, impulsif, téméraire et s'engageant dans des comportements dangereux pour lui-même, dans ses jeux. D'ailleurs, Victor semble prendre plaisir à raconter tous les accidents vécus dans des jeux risqués qui lui ont occasionné des blessures physiques. À la première séance avec Victor, il nous raconte: «En bicycle, je pogne une grosse bosse, le volant a tourné dans les airs, je me suis fait ça sur le coude. Dans une autre séance : « Au terrain de soccer, les buts étaient tombés, c'est un de mes amis qui arrive, il lève le poteau pis là, il le laisse tomber mais mon pied était là, ça tombé sur mon pied ». Et dans une autre séance : « Hier, j'avais des pantalons blancs, y'avait des rebords qui étaient retenus par des épingles à linge (...). Y'a une épingle à linge qui s'est détachée, elle m'est rentrée dans le pied ».

À ce propos, Nabati et Nabati (1994) estiment que si le discours maternel est dirigé contre le père, voire contre tous les hommes, le garçon se méprisera et s'autopunira inconsciemment en ressentant la haine de son propre sexe. Par cette identification négative de la part de la mère, il deviendra un casse-cou ou sera toujours malade, signes d'expiation, à travers son corps, de sa culpabilité inconsciente d'être là, à la place du père. Nous élaborerons davantage sur ces manifestations d'agressivité et sur ces blessures un peu plus loin.

Au niveau social, madame parle de son fils comme étant un enfant solitaire, réservé, introverti qui ne donne pas sa confiance facilement. Il préfère, par exemple, jouer aux légos seul plutôt que de recevoir un ami chez lui.

Par le passé, certains symptômes pouvant relever de l'anxiété se manifestaient chez Victor. Il avait développé un tic où il relevait constamment ses lunettes sur son nez. De plus, il se raclait fréquemment la gorge avant d'adresser la parole à quelqu'un. Victor souligne également qu'il se ronge la peau autour des ongles. Ce type d'excoriation, défini par Morelle (1995) comme un comportement automutilant chez l'enfant, pourrait s'expliquer par le déplacement de l'agressivité de Victor sur son propre corps. Enfin, il lui est arrivé à plusieurs reprises de dire à sa mère qu'il ressentait une boule à l'intérieur de lui, au niveau de la poitrine, ce qui semble témoigner d'un sentiment d'angoisse vécu par Victor.

8.2.2 Discours sur le père, les hommes, le masculin

1- Les souvenirs de la famille unie

Lors de la première entrevue avec Victor, le premier souvenir qui lui vient à l'esprit est : « la maison mobile (...) avec moi, maman et papa ». Cependant, il trouve que cette maison était « pas mal petite » comparée à la maison qu'il habite maintenant avec sa mère, son frère et son beau-père.

Il lui vient également un souvenir de la petite enfance, lorsque ses parents étaient encore ensemble, lors de l'association qu'il donne à une des réponses de la planche V du Rorschach :

Réponse 26. Un dauphin

Association : Le dauphin, ça me fait penser à...Ça finit par World, pas Disney World...Marineland, Marineland, j'avais Groenland dans la tête mais Groenland, non. Ben c'est ça parce que tu vois, y'a des dauphins qui sautent.

(Th) Tu y es allé?

(V) Non, j'ai juste vu l'annonce. Moi, j't'allé en Floride quand j'étais plus petit. Ça par exemple, c'est quelque chose que je me rappelle ben. J'm'en rappelle d'avoir vu Willy, tsé un orque, avec un...j'pense qu'on appelle ça un épine dorsal. Tsé, sur le dos là. C'est comme ça, je l'ai vu. Il sautait. Ça faisait pfff!!! Full d'eau, ça full. Y'avait pas de fenêtre, tsé, moi, j'applaudissais. Ma mère a dit : « Montre ta médaille, montre ta médaille ». On a montré ma médaille, là. Willy est venu, ça sauté. Ça fait pfff!!!!Toute dans face, il était pas dans le fond, il était dans le milieu. Tout arrosé, on était tout mouillé. Comme si on venait juste d'aller dans le bassin. On est ressorti. On riait toute. Mon p'tit frère était petit pis il braillait.

(Th) T'étais avec qui dans ce voyage-là?

(V) J'étais avec mon père, ma mère, mon p'tit frère.

(Th) C'est un bon souvenir?

(V) Oui.

(Th) Y'a-t-il autre chose sur cette image-là dont tu voulais me parler?

(V) Non, ben (silence) non.

Au Rorschach, Victor associe également un souvenir de la petite enfance où sa famille était réunie à sa première réponse donnée à la planche X :

Planche 10

Réponse 43. Des feux d'artifice

Association : À quand j'étais petit. J'avais à peu près 3 ans. On avait été voir, mon père, ma mère pis mon p'tit frère, allé voir des feux d'artifice. Il me semble que c'était proche d'ici. J'pense que c'était, j'pense que c'était juste proche du lac, je suis pas sûr mais...

(Th) Ça te rappelle un souvenir d'enfance, un bon souvenir?

(V) Ouais.

Nous voyons que lorsque Victor se rappelle un souvenir de la petite enfance où qu'il associe un souvenir de la petite enfance à une image, il rapporte de souvenirs où son père était présent dans la famille, avec sa mère et lui ou avec sa mère, son petit frère et lui. Ses plus lointains souvenirs de la petite enfance, lorsqu'il avait 2 ans-2 ans et demi, sont des bons souvenirs de sa famille lorsqu'elle était unie. D'ailleurs, au dessin de la famille, Victor verbalise que : « C'est pas mal une famille unie avec de bonnes relations » et que le père qu'il appelle Luke est « fier d'avoir une belle famille ». Les souvenirs d'enfance dans lequel le père est présent sont nettement des souvenirs d'excitation. La description que fait Victor des dauphins montre beaucoup de joie, d'excitation, c'est une description très vivante et très pulsionnelle. De la même façon, l'autre souvenir contient des feux d'artifice, ce qui est encore une fois une représentation pulsionnelle de puissance, d'excitation, dans un contexte heureux. Ces souvenirs donnés en association à des stimuli d'instruments projectifs, semblent montrer que Victor a introjecté des expériences paternelles positives en relation avec une pulsionnalité masculine vécue avec bonheur. Cet aspect de la relation paternelle semble positif.

2- Les fragilités, les doutes et les déceptions en lien avec la figure paternelle

Les thèmes de la maladie, de la fatigue et de la mort associés à des figures masculines reviennent à l'intérieur de quatre planches différentes du TAT. Tout d'abord, certaines planches mettent davantage en lumière l'aspect dépressif chez Victor :

Planche 10

Ok, ça c'est deux personnes âgées. Il est vers 22 heures. Là, ils s'endorment pis là, la grand-mère est arrivée. Elle s'est accotée sur le grand-père pis là, elle a fermé les yeux pendant un petit moment pis après ça, ils sont allés se coucher.

(Th) Comment ils se sentent?

(V) Ils se sentent fatigués.

Associations

Ça me fait un peu penser à mes grands-parents du côté de chez mon père parce que je trouvais que l'endroit où ils étaient ça ressemble à l'endroit chez mon grand-père.

(Th) Sur l'image, l'endroit te faisait penser à tes grands-parents. Est-ce que tu te souviens c'est quoi exactement que ça te faisait penser?

(V) C'est l'endroit.

(Th) Mais quoi sur l'image?

(V) Coin comme ça, ils étaient ici et le coin était là.

(Th) À quoi ça te fait penser tes grands-parents du côté de ton père, les parents de ton père?

(V) Ça me fait penser à la soupe Lipton.

(Th) À la soupe Lipton, comment ça se fait?

(V) Parce que c'était souvent là que j'allais quand j'avais la grippe. C'était des jours d'école pis je mangeais de la soupe Lipton.

(Th) Ils habitent où?

(V) Sur la Rive Nord, pas loin d'ici.

(Th) Ils habitent près d'ici. Est-ce que tu les vois souvent?

(V) Non, la dernière fois que je les ai vus, ça fait un mois à peu près. À partir de ce mois-là, ça faisait à peu près un an que je les avais pas vus.

(Th) Tu les a vu y'a un mois, en quelles circonstances?

(V) C'était la fête à mon cousin qui a eu 3 ans.

(Th) A ce moment-là, est-ce que t'as vu ton père?

(V) Non, il n'était pas invité. Parce qu'il est supposément en chicane avec eux.

(Th) Avec tes grands-parents?

(V) Pas juste avec mes grands-parents avec toute la famille. Ma famille est en conflit avec mon père. À cause de la famille de sa blonde. C'est sa blonde qui est de trop.

(Th) Pas seulement pour toi mais aussi pour le reste de la famille de ton père. Ils ne s'entendent pas bien avec elle.

(V) Pis aussi avec sa fille.

(Th) Et toi, avant ça, ça faisait un an que t'avais pas vus tes grands-parents?

(V) À peu près.

(Th) Comment ça se fait que ça faisait si longtemps?

(V) À cause que j'y allais jamais avec ma mère pis mon père est en chicane avec.

Planche 13MF

Ça, c'est un homme d'affaire (silence), qui vient pas, qui vient juste, il se réveille, il s'est déjà tout habillé, il s'est encore endormi. Il se motive à se réveiller. Pis là, il s'apprête à partir au travail.

(Th) Comment il se sent?

(V) Ben, ça ne lui tente pas d'aller au travail ce matin-là car il dormait bien, c'est le réveil qui l'a réveillé. C'est tout.

Associations

Je ne sais pas, je ne sais pas à quoi ça me fait penser. À moi, la matin, ma mère vient me réveiller : « Victor, réveille-toi, faut que tu ailles à l'école ». Ça me tente vraiment pas, je dormais bien. C'est tout.

Dans les histoires du TAT présentées ici ainsi que dans les associations que Victor y élabore, nous retrouvons des figures masculines qui sont fatiguées et démotivées où l'on sent que c'est Victor qui se projette dans des histoires davantage liées à un aspect dépressif chez lui. De plus, ces histoires lui rappellent lui-même lorsqu'il est fatigué et n'a pas envie d'aller à l'école et de se lever à la demande de sa mère (planche 13MF) ainsi que

lorsqu'il était grippé et qu'il se faisait garder chez ses grands-parents paternels (planche 10). Le souvenir de ses journées passées chez ses grands-parents paternels l'amène à penser à son père qui est en conflit avec ses parents et sa famille, ce qui a causé un éloignement entre Victor et ses grands-parents qu'il voit très peu aujourd'hui. Il nous semble important de préciser que Victor interprète les relations conflictuelles entre son père et ses grands-parents comme étant la faute de la conjointe de son père et de la fille de celle-ci et non pas relevant de la responsabilité de son père et de ses grands-parents. Donc, ici, il cherche à protéger le père et à ne pas diriger sa propre agressivité contre son père.

D'autres histoires du TAT où l'homme est malade ou mort permettent davantage une analyse en fonction de l'absence du père :

Planche 4

Ok, bon ben, tu vois, ça c'est une, une femme et ça c'est un homme. L'homme y'a une maladie, Ok. Pis là tu vois, il a toussé et il y a du sang par terre. La fille est venue, la fille est venue. Elle lui a dit : « Est-ce que ça va? » Là, ça s'arrête là, l'image. Le monsieur a (hésite) 40, non 30 ans, pis la madame elle, elle en a 28, pis, dans les années 1950. C'est tout.

(Th) Qu'est-ce qui va arriver ensuite?

(V) Il va lui répondre : « Ça va mais je vais aller faire un tour à la clinique quand même ». La fille dit : « Je vais t'accompagner ».

(Th) Qui ils sont l'un pour l'autre?

(V) De bons amis.

Associations

Me fait penser à rien, je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas.

Planche 6BM

Là, c'est une grand-mère avec son fils, ils s'en vont aux funérailles de son père, de son mari, c'est la même personne, ok. Pis là, la grand-mère regarde par la fenêtre. Le garçon y'arrive pour mettre sa main sur son épaule pis là, elle verse une larme.

Associations

Ça me fait penser à certains films. Plus précisément à une émission de TV que ma gardienne regarde. Ça s'appelle : « Les feux de l'amour ».

(Th) Qu'est-ce qui se passe dans les feux de l'amour?

(V) Je ne le sais pas, je n'écoute pas ça souvent, je n'écoute jamais ça d'habitude mais un moment donné, souvent, j'entends, t'entends du monde pleurer, c'est ça.

(Th) C'est tout?

(V) Oui.

La planche 4 témoigne des fragilités physiques d'un homme qui crache du sang. Cependant, lorsque vient le temps d'associer à partir de cette histoire, Victor semble complètement bloqué, ses défenses l'empêchant totalement de construire une association. Nos hypothèses interprétatives sont à l'effet que le père est vu en danger, malade et peut-être mourant. Les associations ne permettent pas de vérifier si l'imgo paternelle est fragile parce que le père réel est loin dans la réalité, sorte de disparition de l'objet; ou si l'objet paternel est blessé à cause de l'agressivité inconsciente du sujet envers lui. Le fait que les associations s'arrêtent brusquement semble montrer une conflictualité liée à ce contenu d'un père blessé.

Enfin, la planche 6BM aborde le thème de la mort du père, laissant le fils seul avec sa mère qui verse une larme, le fils tentant de soutenir sa mère en lui mettant une main sur l'épaule. À cette histoire. Victor associe ce qu'il a entendu de certains soaps américains

que sa gardienne regarde et où il entend des gens pleurer. Il semble donc que ce qui retient davantage l'attention de Victor est la tristesse vécue lors de la perte d'une figure paternelle et le sentiment, pour le fils, d'être responsable du soutien affectif à apporter à la mère plus que la rivalité oedipienne père-fils qui amène le fils à tuer son père pour demeurer seul dans un lien privilégié avec la mère. Cependant, il n'est pas impossible qu'inconsciemment ce soit effectivement la rivalité oedipienne qui ait attaqué l'imgo paternelle et que l'histoire projective fasse état des conséquences de la rivalité oedipienne, soit la tristesse et le regret d'avoir attaqué le père oedipien. De toute façon, qu'il s'agisse d'un contenu inconsciemment oedipien ou non, la conséquence est la disparition du père qui laisse l'enfant et la grand-mère dans la tristesse. On peut aussi croire que la représentation de « grand-mère » est un déplacement de la mère et que la scène se termine par un rapprochement fils-mère.

D'un autre côté, le fait que Victor ait dormi avec sa mère jusqu'à l'âge de 8 ans pourrait venir confirmer les propos de Nabati et Nabati (1994) qui soulignent que « lors de la rupture entre les parents, le garçon verra son sentiment de culpabilité augmenter d'autant plus si la mère le laisse dormir avec elle. Il aura alors le fantasme qu'il a chassé le père pour le remplacer. En prenant la place du père, il deviendra le « petit homme » de la mère et réalisera son fantasme de posséder la mère à lui tout seul. Tout en étant coupable et inquiet d'être lui-même rejeté, il demeurera sur le qui-vive en exprimant, à travers des comportements instables et agressifs, son inconfort à être dans cette position ».

Cet extrait d'une entrevue verbale avec Victor pourrait venir appuyer le sentiment de culpabilité vécu en lien avec le père chassé de la maison: «À Noël, je me suis pas trop rendu compte de ce que j'ai reçu parce que j'étais malade, j'étais revenu de chez mon

père, j'avais mal à la tête, mal au cœur et j'ai vomi. J'avais reçu un walkie-talkie, des légos, je m'en rappelle pu.

(Th) Comment t'explique ça que t'as été malade comme ça le jour de Noël?

(V) Je ne sais pas. J'avais déjeuné chez la blonde de mon père, sa famille à la blonde de mon père. Pis là, après le déjeuner, j'avais mal au cœur. Ma mère avait prévu ça... j'avais apporté des pilules. J'ai pris une pilule, ça pas passé rien, pis là, j'ai été malade pendant toute la journée de Noël.

D'ailleurs, nous avons exposé dans la partie concernant la manifestation des symptômes combien Victor était dur pour son corps : « En bicycle, je pogne une grosse bosse, le volant à tourné dans les airs, je me suis fait ça sur le coude. À l'école, le ballon a revolé. Y'avait un sac d'IGA, un sac en plastique, là j'ai couru dedans, j'sais pas comment c'est arrivé, mes deux pieds ont pogné dedans, là, j'ai revolé et je me suis fait mal au coude. Je ne le voyais pas et je ne pleurais pas mais quand je l'ai regardé, je me suis mis à pleurer, en voyant le sang. » Dans une autre séance : « Au terrain de soccer, les buts étaient tombés, c'est un de mes amis qui arrive, il lève le poteau pis là, il le laisse tomber mais mon pied était là, ça tombé sur mon pied ». Et dans une autre séance : « Hier, j'avais des pantalons blancs, y'avait des rebords qui étaient retenus par des épingles à linge (...). Y'a une épingle à linge qui s'est détachée, elle m'est rentrée dans le pied ».

Ces accidents seraient-ils reliés à une forme d'auto agressivité associée à la conflictualité soutenue par le départ du père? Cette auto-agressivité servirait-elle de punition au sentiment de culpabilité oedipien dont il vient d'être question? Ou peut-être que les comportements parfois autodestructeurs de Victor sont en fait une façon de diriger

sa colère et son agressivité vers son père intériorisé à qui il s'identifie et qu'il porte en lui. Cette dernière dynamique présenterait pour la personnalité un triple avantage économique : Victor pourrait garder son père vivant en s'identifiant à lui, il pourrait secrètement et inconsciemment diriger son agressivité sur son père en lui, et par l'autopunition, il soulagerait les exigences du Surmoi qui ne lui permettrait pas de triompher sur le père oedipien.

Une autre hypothèse sur la propension de Victor à se blesser et à être malade pourrait également être comprise en terme d'une identification à une imago paternelle blessée, abîmée, déficiente et fragile comme le suppose les verbalisations spontanées de Victor sur ses inquiétudes, en lien avec les fragilités possibles du père, qui l'ont menées à rendre une visite incognito à son père, le soir de l'Halloween : « Jeudi, j'ai passé l'Halloween. Je suis allé chez mon père. Je me suis déguisé avec un masque. J'ai ôté mes lunettes, les ai donné à mon beau-père et j'ai été sonner. J'ai dit : « La charité s'il-vous-plaît ». Pis lui, il m'a donné deux sacs de bonbons. Pis là, je suis reparti. Ça faisait vraiment drôle. »

(Th) T'as vu ton père et il ne t'as pas reconnu. Comment tu te sentais?

(V) Bizarre.

(Th) Qu'est-ce qui s'est passé ensuite?

(V) J'suis allé faire une autre maison et j'suis parti. Aussi, c'était la fête de mon frère, dimanche soir et là, ce soir, il vient juste de recevoir une lettre de notre père (la séance se passe le mercredi). Juste aujourd'hui. Là, dedans, y'était marqué, je me rappelle pu trop quoi et y'était signé Patrick, son nom. Y'était même pas marqué papa et y'avait pas de

becs. Dans l'enveloppe, y'avait juste une lettre rien d'autre. Juste une carte signée Patrick.

(Th) Comment tu trouves ça?

(V) Cheap!!!

(Th) Tu t'attendais à plus que ça?

(V) Oui, papa avec des becs. Je vais venir te chercher à une telle date ou avec de l'argent ou ton cadeau est chez-nous pis des affaires comme ça.

(Th) Qu'est-ce que ça t'a fait vivre à l'intérieur de toi?

(V) Ben, yé pas mal cheap là.

(Th) Étais-tu un peu fâché?

(V) Si j'avais été à la place de mon frère, oui!!!

(...) Victor reparle de sa visite chez son père à l'Halloween.

(V) J'avais le déguisement de « Frisson ». J'avais ôté mes lunettes. J'ai fait aucune faute de vocabulaire.

(Th) Tu comprends qu'il ne t'ait pas reconnu avec ce déguisement-là et puis tu avais changé un petit peu ta façon de parler. Est-ce que c'était voulu qu'il ne te reconnaisse pas?

(V) Oui!

(Th) Qu'est-ce qui fait que vous êtes allés jusque-là (le père habite sur la Rive Sud)?

(V) Pour voir qu'est-ce qu'il avait. Il a envoyé une lettre d'avocat à ma mère. Dans cette lettre-là, il disait qu'il était très, très, très malade. Après, on est allé à la fête de mon cousin, il avait 3 ans. Là, mon grand-père était là et il a dit qu'il avait été à la chasse et avait tué mais c'était pas lui, c'est mon père qui avait tué. Un orignal. Tsé, il me semble que quand t'es malade, beaucoup beaucoup malade, au point de ne plus travailler, il travaille encore, tsé me semble que tu ne vas pas à la chasse, quand j'ai été sonner chez eux, il avait l'air en santé.

(Th) Il n'avait pas l'air malade?

(V) Non, pas du tout.

(Th) C'était pour vérifier si ce qu'il avait écrit était vrai.

(V) Pour voir s'il avait changé, des affaires comme ça.

(Th) Comment tu l'as trouvé en le voyant?

(V) Normal, il n'avait pas changé, pas du tout.

Dans cet extrait, Victor nous parle de ses inquiétudes quant à la santé de son père ainsi que de ses doutes sur la parole du père qui a écrit à la mère, par l'entremise d'une lettre d'avocat, qu'il ne pouvait plus prendre les enfants pour cause de maladie. Pour vérifier les dires de son père, il va même jusqu'à profiter de l'Halloween pour lui rendre une visite secrète puisqu'il est déguisé et porte un masque. Il change même sa façon de parler pour être certain de ne pas être reconnu de son père. Il ressort de tout cela que Victor ne peut avoir confiance en la parole de son père, qui, d'après son interprétation, leur ment à lui, son frère et sa mère. Il le trouve également très « cheap » d'avoir envoyé

une carte de fête à son frère, signée uniquement de son prénom, sans becs ni cadeau. Comme si l'anniversaire de son frère représentait un ultime espoir d'avoir des nouvelles de son père ou de le revoir après un an d'absence et que cet espoir-là avait été très déçu.

En fait, on peut présumer que Victor voulait être reconnu de son père, en plus de vérifier si celui-ci était malade. L'inquiétude face à la faiblesse ou la maladie de son père a déjà été analysée plus haut en rapport avec sa disparition ou la colère oedipienne. Mais il semble ici que Victor cherchait aussi quelque chose d'autre. Il voulait voir si son père le reconnaîtrait même déguisé et il a été déçu qu'il ne l'ait pas reconnu. Sur le plan symbolique, on peut comprendre l'importance pour un fils d'être « reconnu » par son père. C'est à la fois une assurance d'amour mais aussi du fait que son père accepte qu'il soit un homme et lui donne en quelque sorte la permission de se réaliser pleinement en tant qu'homme. C'est une dimension importante de la résolution de la conflictualité oedipienne.

3- Les sentiments de colère face à la figure paternelle

En entrevue verbale, Victor exprime la colère et aussi l'anxiété qu'il a ressenties face à son beau-père : « En fin de semaine, vendredi passé, il y avait une grosse tempête, il neigeait, tsé la route était glacée, mon beau-père a fait quelque chose que j'ai vraiment pas aimé, quelque chose de ben niaiseux. Il est allé chercher sa fille sur la Rive Sud, c'est à deux heures d'où ce qu'on habite!!! (...) Juste pour sa fille, je l'sais pas, si ça avait été une question de vie ou de mort, il y aurait été mais juste pour aller chercher sa fille. Y'aurait été le lendemain, c'est niaiseux ».

Dans cet extrait, particulièrement en lien avec le désir de « reconnaissance » de Victor par son père, on peut imaginer que Victor exprime sa jalousie, sinon son envie face à un père qui est prêt à faire des heures de route dans des conditions dangereuses pour aller chercher son enfant. D'ailleurs, l'attitude de Victor en est une de dénigrement et Klein (1946) a montré comment les défenses maniaques (mépris, contrôle, triomphe) sont des façon d'éviter la douleur dépressive.

De même, lors d'une séance, Victor nous parle spontanément de la fille du conjoint de sa mère de façon plutôt dénigrante et méprisante : « Sa fille est manipulatrice pis sa mère encore plus (...). Tout le monde l'appelle « Maladie » parce que tout le monde qui l'a connaisse attrape cette maladie-là. Sa manipulation, elle est super manipulatrice et super menteuse (...). Miss Monde (la fille de la conjointe), elle se prend pour tout le monde, elle se prend pour Dieu, dès que quelque chose ne fait pas son affaire. Y'a une nuit, j'sais pas si je vous l'ai déjà compté, elle nous a réveillé à 11h30-minuit, elle s'est mise à brailler pendant une heure à cause que ses parents étaient séparés (Victor l'imité qui pleure) (...) Elle a répété pendant une heure pis plein d'autres niaiseries pis ça nous a tous réveillés. (...) Moi, mes parents, ils venaient juste de faire leur grosse, grosse, grosse bataille. Mon père était venu me chercher, j'pense pour la dernière fois, il avait lancé des mots : « Traîne-moi en justice, nan, nan, nan, nan, nan!!!!!! » il dit ça, pis elle, juste à cause que ses parents sont séparés, elle se met à pleurer pendant une heure pendant qu'on dort, genre que dès que quelque chose ne fait pas son affaire, elle se met à pleurer ».

Encore une fois, on peut poser l'hypothèse de l'envie envers la fille du beau-père qui a la chance de pouvoir profiter de sa relation paternelle alors que Victor en est privé. C'est

nettement le dénigrement qui est utilisé comme mécanisme de défense, ce qui semble confirmer la dimension dépressive vécue relativement à la perte du père. Cependant, comme beaucoup de garçons, mais pas uniquement les garçons, Victor utilise le retournement de passif en actif. Ainsi, plutôt que d'être passif et de subir cette dépressivité, il utilise l'agressivité et l'envie pour attaquer ceux qui représentent ce qu'il désire ou ceux qui le privent ainsi que le démontrent les extraits suivants :

(Th) : « Toi, tu fais quoi quand quelque chose ne fait pas ton affaire? »

(V) : « Je me choque, je touche pas à personne sauf que quand je suis plus loin, je me défoule sur quelque chose. (...) Ma surveillante du midi est arrivée, j'avais mes bottes dans les pieds pis mon « suit ». Au service de garde, ils acceptent qu'on mange avec nos bottes pis notre « suit » mais elle, elle fait son p'tit boss des bécosses, elle veut pas. Fait que là, j'étais tellement en maudit que je suis arrivé à ma case et j'ai fessé sur ma case. J'ai un bleu. (...) Y'a une marque sur ma case, ça fait une bosse. (...) C'était pas la première fois que je frappais sur les cases mais sur elle, oui. (...)

Quand mon p'tit frère m'agace, il fait des choses que j'haïs, vraiment. Je m'en vais dans ma chambre, là, je me garoche sur mon lit, je donne des coups de poing sur mon lit, je tords mon oreiller, je lance toute, c'est pas fragile » (Victor précise que les objets qu'il lance ne sont pas fragiles). (...) Comme un moment donné, y'a un de mes amis, je me rappelle plus ce qu'il avait dit mais ça m'a tellement surpris, que j't'arrivé, je lui ai donné un coup de genou dans les parties. Il s'est penché, je m'en rappelle plus ou j'ai vu ça, j'ai couru de même, un coup dans le dos pis il est tombé à terre ».

Lors d'une autre séance, Victor arrive avec un doigt dans une attelle. Il nous parle de sa colère envers l'élève qui l'a blessé : « Lui, il m'écoeure. Yé plus petit que moi et plus grand que moi en même temps. J'ai vraiment le goût des fois de l'étriper. (En parlant de son doigt fracturé) Il ne peut pas ne pas avoir fait exprès (...). Il avait l'intention de me blesser. Peut-être pas casser».

À deux reprises également, Victor souligne combien il n'aime pas son enseignant masculin actuel : « Je l'haïs, je suis habitué, le lundi, je fais mes devoirs, mardi, l'étude et le reste de la semaine pour jouer. Mais avec lui, il y a des devoirs chaque soir. » Et à la question : « Qu'est-ce qui te met le plus en colère? », Victor répond : « Mon prof parce qu'il est ben, ben sévère, il n'est pas comme les autres profs. Les autres profs ils donnaient toutes les leçons et les devoirs toute la même journée. Lui, c'est au fur et à mesure. On est obligé de les faire à mesure au lieu de un soir tous mes devoirs, un soir, toutes mes leçons. Y'a ça pis yé ben sévère ».

De plus, au dessin d'une personne de sexe opposé au premier dessin de la personne, Victor dessine une fille, Emmanuelle, qui a 8 ans et qui « n'aime pas son père car il n'est jamais là, pas jamais mais rarement ». Alors que le dessin de la personne de sexe masculin représente un garçon nommé Thierry, qui est âgé de 6 ans et qui aime ses deux parents qui vivent ensemble, Victor semble donc profiter du dessin qui représente une fille pour parler de sa colère envers son père avec qui il n'a pas eu de contact depuis un an. Encore une fois, on a l'impression que Victor tente de protéger son père de sa colère et de ses reproches et qu'il lui est plus facile de le faire à travers un déplacement et une

projection. De plus, il faut souligner que d'être une fille pourrait aussi représenter les conséquences d'une rivalité oedipienne trop directe avec le père, c'est-à-dire la castration.

Dans ces différents épisodes relatés, nous pouvons constater combien Victor ressent de la colère, voire de la rage envers certaines personnes de son entourage, proches ou non de lui et qu'il exprime à travers certains passages à l'acte. Cela pourrait être compris en terme d'une identification à l'agresseur comme il en est question dans Casoni et Brunet (2003) :

« Une identification à l'agresseur peut se développer lorsque l'enfant s'identifie aux gestes rejetants et les adopte à son tour pour se protéger de tout sentiment de vulnérabilité qui risque de le troubler dans son rapport aux autres, et notamment dans son rapport aux figures d'autorité (p.125)».

On peut constater ici que le mécanisme d'identification à l'agresseur peut donner la base à une forme de retournement du passif en actif dans lequel, suite à des déplacements, Victor va emprunter une attitude dénigrante et rejetante envers certaines personnes, justement parce qu'il se sent rejeté et dénigré de son père qui ne le « reconnaît pas » et qui l'a abandonné. Victor sera alors porté inconsciemment à diriger activement une forme de dénigrement et de rejet envers des enfants qui peuvent bénéficier de la présence de leurs parents (la fille du beau-père par exemple) ou qui représentent le père par déplacement, comme avec son enseignant et la surveillante scolaire.

Par exemple, il exprime beaucoup de colère envers la fille du conjoint de sa mère, ce qui l'amène à la dénigrer, à dénigrer ses émotions face à la séparation de ses parents ainsi qu'à dénigrer la mère de celle-ci. Peut-être que Victor la dénigre par jalousie envers cette fille pour qui le père est prêt à braver une tempête de neige pour aller la chercher pour la

fin de semaine. Il semble donc que l'attention que le beau-père de Victor porte à sa fille pourrait confronter Victor à ses propres émotions vécues envers son père qui lui, ne vient plus le chercher du tout. Cela pourrait être compris en terme de l'envie que ressent Victor envers cette fille, l'envie étant défini par Klein (1957) comme :

« le sentiment de colère qu'éprouve un sujet quand il craint qu'un autre ne possède quelque chose de désirable et n'en jouisse; l'impulsion envieuse tend à s'emparer de cet objet ou à l'endommager » (p.18).

Nous pouvons également penser que toute la colère, le mépris et l'agressivité que manifeste Victor envers la fille de son beau-père ainsi qu'envers la surveillante scolaire, son enseignant, son frère et son ami tiennent lieu de déplacement de sa colère et de son mépris envers son propre père dont il se sent abandonné depuis un an. Cela va dans le sens d'Erickson (1964) qui mentionne que de sérieuses difficultés peuvent survenir chez l'enfant lorsque le père échoue ou disparaît pendant la période œdipienne, puisque cette période concerne spécifiquement le développement du Surmoi. Il s'attend alors à recevoir tout sans effort et lorsqu'il ne le reçoit pas, il peut facilement devenir agressif. Cet aspect s'illustre bien par la colère que ressent Victor envers son enseignant qu'il l'oblige à faire ses devoirs un soir à la fois et qu'il considère bien sévère.

Nous pouvons également souligner que les différentes situations conflictuelles exposées ci haut, et rapportées par Victor, qui pourraient être comprises selon les théories de Winnicott (1969) sur les distinctions entre la colère et l'agressivité :

« (...) la colère qui dérive d'une frustration. La frustration qui, à un degré quelconque, est inévitable dans toute expérience, encourage la dichotomie. Se manifestent, d'une part, les pulsions innocentes envers les objets de frustration et, d'autre part, les pulsions agressives vis-à-vis des bons objets : celles-ci donnent naissance à la culpabilité. La frustration agit comme échappatoire à la culpabilité et elle engendre un mécanisme de défense qui est

l'orientation de l'amour et de la haine selon des voies séparées. Si le clivage des objets en bon et mauvais intervient, il se produit une diminution du sentiment de culpabilité, mais l'amour perd en contrepartie certains de ses éléments agressifs valables et la haine devient d'autant plus explosive » (p.83-84).

En déplaçant sa colère sur d'autres personnes de son entourage, Victor peut continuer à idéaliser son père et à le protéger de sa rage envers lui. D'ailleurs, Victor nous rapporte spontanément, au début d'une séance, qu'il préfère ne pas s'opposer à son père ou lui affirmer ses opinions : « Souvent, mon père me dit : « Qu'est-ce que tu en penses? » Je lui réponds : « J'en pense oui!!! » Et cela, à propos de « plein d'affaires » que Victor n'arrive pas à élaborer. Nous discuterons un peu plus loin de l'idéalisation que porte Victor envers certaines figures paternelles et masculine perçues comme étant des hommes bons, beaux, forts, fiers et heureux.

4- La rivalité masculine

À différents moments des séances avec Victor, que ce soit à travers les entrevues verbales ou les tests projectifs, nous retrouvons le thème de la rivalité masculine dans son discours. Au début d'une séance, Victor nous rapporte un incident qui s'est passé pendant la semaine, avec un ami, en classe :

« Pis la semaine passée, je me suis battu (...). On était en arts plastiques, en fin de journée, j'arrive, j'ai pincé un de mes amis pour le niaiser pis là, il m'a foncé dedans, pis là, j'ai continué, pis là, il faut qu'on aille demain à... ah oui! Faire notre retenue toute la journée ».

(Th) Pis là, est-ce que vous êtes amis?

(V) Hum, hum...oui.

(Th) Comme amis, vous avez fait une grosse bataille?

(V) Pas une grosse.

(Th) Qu'est-ce qui t'avais poussé à le pincer?

(V) Ben juste pour niaiser...

(Th) Et lui a réagi en te rentrant dedans. À ce moment-là, toi, tu t'es senti comment quand il t'est rentré dedans?

(V) J'sais pas, à un moment donné, j'y ai rentré dedans.

(Th) Ça fait comme monter l'agressivité en toi?

(V) Oui.

(Th) Ça a viré en bataille?

(V) Oui.

Un peu plus loin, lors de la même séance, à la planche 18BM du TAT, Victor parle de la rivalité d'un garçon avec son père :

Histoire

(V) Ok, le monsieur, c'est un monsieur ok, il s'en allait mais là, son enfant il l'a retenu de même. Il s'en allait tourner et son enfant la retenu de même et lui a dit : « T'as pas oublié quelque chose avant de t'en aller au travail? ». Il dit : «Quoi? » Il lui a montré ses clés d'auto.

(Th) Son enfant, c'est un garçon ou une fille?

(V) Garçon.

(Th) Comment il se sent?

(V) Qui?

(Th) Les deux.

(V) Le garçon se sent fier pis le papa se sent ridicule. C'est tout.

Associations

(V) Ça me fait penser à une annonce, c'est un peu la même chose sauf que le papa prend ses clés. Là, tu vois son fils, il est en train de manger, il passe devant, tu vois juste le papa, après ça, il passe, tu vois pu le fils, là tu vois le papa il rentre dans son char, il part le char, là, il commence, tu vois le fils en bicycle, il le rattrape, le papa, il conduit son char comme si y'allait super vite, le fils le dépasse.

(Th) Ça te fait penser à cette annonce-là, un peu comme s'ils étaient en compétition tous les deux?

(V) Oui.

(Th) Mais dans ton histoire, le papa les oublie ses clés alors que là c'est pas le cas dans ce que tu racontes?

(V) Sauf qu'il les cherche un peu et les trouve.

Lors de la séance suivante, Victor nous parle de la rivalité qui existe entre son frère et lui concernant la nourriture et qui fait suite à un conflit qu'il a eu avec son frère dans l'autobus scolaire:

« Y'arrive (en parlant de son frère), il commence dans l'autobus et il dit : « Moi je connais une chanson pour écoeurer les gens... » Là, je lui ai dit : « Arrête, arrête, arrête!!! (...) Si tu chantes ta chanson, moi je te sacre mon poing dans les dents!!! (...) Là, moi, j't'arrivé, j'faisais ça, je le touchais, je le touchais pas (il fait le geste de pousser un peu sur l'épaule). (...) Ça fait pas mal, je l'ai fait à ma mère pour lui montrer ce que j'y ai fait, ça faisait rien. Yé parti à pleurer, pis là, il s'est mis à sortir une tonne d'injures pis après ça, il m'a dit : « Je vais te tuer !!! » Pis yé arrivé, y'a essayer de me donner un coup de poing. Je me suis baissé pis yé arrivé bong, bong, bong sur la tête. J'y ai pas touché. Je l'ai laissé faire.

(...) Mon p'tit frère sait que les Yops sont à moi parce que je mange, je bois juste des Yops le matin. Là, hier, y'arrive, il m'prend un Yop, tsé. Je l'avais dit à ma mère que c'était juste pour moi mais là, ma mère, elle y'a laissé en prendre un Yop. Là, ça m'en fait un de moins, déjà que ça rentrait juste pour deux semaines, ok, ça rentrait plus, là, y prend un Yop, j'ai dit : « Ok, demain matin, je vais prendre la dernière gaufre au chocolat ». Y'arrive, juste pour me faire chier à matin, y'arrive, il se lève full de bonne heure pour la prendre, la dernière. (...) Tout à l'heure, j'ai dit à ma mère, tsé, ma mère, elle prend mon frère pour un ange, moi, elle me prend pour un diable-là. À cause que je me bataille souvent pis toute. Elle le prend pour un ange. Là je lui ai dit : « Si t'écoutes toutes les mauvais mots qu'il dit dans une journée, j'suis sûr que tu comprendrais des choses ».

Un peu plus loin, à l'intérieur de la même séance, Victor exprime qu'il se sent davantage puni que son frère, par sa mère, lorsqu'ils ont des conflits entre eux :

« À chaque fois qu'y'a un mauvais coup dans maison, ça me tombe toujours sur le dos. Même si c'est de sa faute pis c'est pas moi, pis ça me tombe toujours sur le dos ».

(Th) C'est toi qui se fait punir?

(V) Pis lui, y'a droit à une sentence réduite.

(Th) Ça doit pas être évident pour toi?

(V) Quand c'est nous deux, admettons que c'est lui qui fait un mauvais coup, nous deux on est puni. Quand c'est moi qui fait un mauvais coup, bon ben, y'a juste moi qu'yé puni ».

(Th) Donc toi, tu es toujours puni?

(V) Oui!

(Th) Te retrouves-tu souvent en punition?

(V) Oui, chaque fois que je fais quelque chose.

(Th) Ça te fait quoi d'être en punition?

(V) Bof, c'est plate mais au moins, j'ai quelque chose que... tsé, mon frère ne respecte pas et pis ma mère le chicane... ma chambre. Y'a pas le droit de venir dans ma chambre. « Maman, mon frère est dans ma chambre!!! » Fait que ma mère lui dit : « Sors!!! »

Nous observons qu'à l'intérieur de deux séances qui se suivent, Victor aborde le sujet d'un incident avec un garçon qui est un ami et qui tourne en bataille alors qu'au départ, Victor pose un geste simplement pour agacer son ami. Par la suite, dans la même séance, à la planche 18BM dans le TAT, il raconte l'histoire d'un garçon qui rappelle à son père qu'il a oublié ses clés d'auto, le garçon étant fier de s'en être aperçu avant le père qui, lui, se sent ridicule d'avoir oublié ses clés. De plus, Victor associe son histoire à la fierté d'un garçon qui arrive à dépasser son père qui conduit sa voiture alors que l'enfant est en vélo. Enfin, dans la séance suivante, Victor parle d'un conflit important qu'il vit avec son frère et de ce que ça génère dans leur relation. Cela l'amène à élaborer sur son sentiment d'être celui qui est toujours puni par la mère et plus souvent que le frère. Il semble vivre un sentiment d'injustice vis-à-vis sa mère et la relation qu'il perçoit entre elle et son frère.

Rappelons que les théories freudiennes soutiennent que le garçon désire obtenir une relation exclusive avec sa mère, durant la période oedipienne. Par la suite, le garçon commence à voir son père comme un rival très agressif pour l'affection de la mère et

craint que le père lui fasse subir la castration. Selon Freud, la résolution normale du complexe d'Œdipe prend place lorsque, tout en faisant face à sa crainte de la castration, le garçon s'identifie à son père, celui qui est vu comme un agresseur, et refoule ses désirs pour sa mère. Par la suite, les efforts et désirs fortement masculins subséquents chez le garçon, d'être comme son père, sont vus comme les conséquences de son identification à son père. La perception du père comme étant punitif et menaçant ou comme étant une source de frustrations décisives pendant la période oedipienne est vue comme un prérequis majeur pour le développement masculin du garçon.

En fait, si on complète la vision freudienne de la résolution de l'Oedipe par le développement structural sur le Moi idéal, l'Idéal du Moi et le Surmoi proposé par Lussier (Brunet, 2001; Casoni et Brunet, 2003), le garçon doit non seulement s'identifier au père au niveau du Surmoi, permettant l'intériorisation des interdits, mais il doit aussi s'y identifier au niveau de l'Idéal du Moi. Cette dernière identification permet au garçon de devenir un homme comme son père, de se réaliser en tant qu'homme et même de dépasser son père. Si l'équilibre Surmoi/ Idéal du Moi est rompu, le Surmoi peut obliger le garçon à ne pas se réaliser, à ne pas dépasser son père, à s'inhiber ou au contraire, le garçon peut avoir recours au Moi idéal démesuré, ce qui peut donner lieu à d'autres difficultés comme l'agir agressif ou la délinquance (Casoni et Brunet, 2003).

Chez Victor, il semble que présentement, c'est plutôt la mère qui est vécue consciemment comme étant punitive et frustrante bien qu'il semble aussi exister une rivalité avec des figures masculine comme le frère, un ami ou la compétition père-fils de son histoire au TAT. Nous pouvons donc nous questionner sur le type de figure,

maternelle ou paternelle, à laquelle s'identifie davantage Victor pour construire le développement de son identité. Cependant, le fait que des fantaisies de « dépassement du père » existent portent à croire que le Surmoi n'écraserait pas exagérément la personnalité de Victor.

5- Les figures du Héros

À travers les réponses et les associations données au Rorschach, nous retrouvons à plusieurs reprises le thème du héros, héros de films ou de bandes dessinées, des héros qui sont vus comme beaux, bons et super forts, et qui sont confrontés aux méchants qui sont laids et terrifiants, ce qui semble représenter pour Victor la guerre entre les bons et les méchants, la lutte entre le bien et le mal. Voici le verbatim donné à différentes planches du Rorschach qui reprennent ce thème du héros masculin et du méchant, aussi masculin :

Planche 1

Réponse 4. Un casque

Association : Les cornes, ça me fait penser aux Vikings.

(Th) Un casque de Vikings. Ça fait référence à quoi pour toi des Vikings?

(V) Des bandes dessinées.

Réponse 6. Un monstre

Association : Monstre Inc., c'est un film. Monstre incorporé. C'est un film de Woops, pas Woops, de Pixar. Ça a passé au cinéma ça fait pas si longtemps que ça. C'est des monstres qui doivent faire peur pour ramasser l'électricité.

Planche 3

Réponse 19. Un nœud papillon

Association : James Bond, parce qu'il a toujours un nœud papillon ici, noir là, habits blanc et noir (silence). Sont hots ses gadgets.

Réponse 20. Un monstre

Association : Bouche plein de dents. C'est comme s'il descend d'un mur comme un peu Spider Man. C'est plus un monstre. Y'a aucun héros qui ressemble à un monstre de même. Tous les héros sont beaux, fins, super forts.

Planche 4

Réponse 22. Un rhinocéros qui se tient debout et qui est beaucoup plus imposant

Association : Ça me fait penser à une émission de TV. Elle ne joue plus par exemple. Peut-être qu'elle joue encore. J'en n'ai pas entendu parler. C'était des héros comme Spider Man, toute la gang qui se battait contre des méchants. Rhinocéros= méchant. Coup de tête de même, pouf, la personne a revolé sur les murs.

Planche 7

Réponse 33. Une hache, juste le tranchant

Association : J'pense à rien. Oui, ça me fait penser à quelque chose, au livre de Lucky Luke. Avant, j'en lisais full là. Là, je passais un livre de Lucky Luke par soirée. J'en louais à la biblio, c'était un livre par soirée. Fait que je prenais le maximum. J'ai passais toute, OK. Pis souvent, il rencontre des Indiens pis un moment donné, la guerre, on va enterrer la hache de guerre.

(Th) Ça veut dire quoi quand on enterre la hache de guerre?

(V) C'est comme on arrête la guerre. Y'a aussi le calumet de la paix.

Planche 8

Réponse 38. Une flèche

Association : À un autre film encore, un DVD, c'est « Le Seigneur des Anneaux ». J't'allé le voir en anglais.

(Th) De quelle façon ça te fait penser aux Seigneur des anneaux?

(V) Mon préféré s'appelle Egolast. C'est un elfe, ok, y'a un arc pis des flèches. Les elfes ont une super bonne vue là. Il tire avec son arc et y'a full de précision. Tsé, à un moment donné, y'a un bonhomme a à peu près 200-300 mètres de lui, il tire une flèche et ça arrive direct là (poitrine).

Planche 9

42. Un chef de tribu chamane

Association : Ah, oui!!! Encore à Lucky Luke à cause que y'a un guérisseur, y venaient souvent les guérisseurs, le chef des tribus chamanes, c'est le guérisseur des tribus chamanes.

Nous voyons défiler, à travers la passation des planches du Rorschach, plusieurs héros de bandes dessinées, les Vikings, James Bond, Spider Man, Lucky Luke, Égolast et leur penchant négatif, Montres Inc, monstre à la bouche plein de dents, rhinocéros méchant, les Indiens, bonhomme méchant du « Seigneur des anneaux ». Dans les verbalisations de Victor, les figures du héros remportent toujours la victoire sur les figures des méchants. D'ailleurs, nous verrons dans l'analyse du discours sur le dessin de la famille que le personnage du père se nomme Luke, écrit de la même façon que Lucky Luke, personnage qui revient deux fois au Rorschach. Victor aborde donc, dans le Rorschach, le thème de l'identification à une figure paternelle idéalisée qui se trouve en position de rivalité avec des figures angoissantes et castratrices qu'on essaie de combattre et qu'on arrive à tuer ou à dépasser, comme dans les verbalisations données à la planche 18BM du TAT où le garçon qui est en vélo dépasse son père qui est en voiture. Cette analyse renforce celle faite précédemment au niveau de la présence d'identifications au père s'inscrivant dans l'Idéal du Moi, qui constituent un apport positif à la personnalité de Victor, malgré l'absence réelle du père.

6- Les figures angoissantes et castratrices

Nous venons d'aborder le thème des personnages angoissants, terrifiants et castrateurs qui viennent menacer les figures de héros. En plus des monstres à la bouche pleine de dents, un rhinocéros qui se tient debout et qui est beaucoup plus imposant, des Indiens et autres personnages méchants, Victor a donné d'autres réponses au Rorschach représentant des figures masculines effrayantes et castrantes, ou représentant la rivalité oedipienne :

Planche 2

14. Un ours

Association : Un reportage sur l'ours brun, eh, noir.

(Th) Sur l'ours noir. Qu'est-ce que ça disait?

(V) Y'avait quelqu'un qui est allé camper. Y'a un ours noir qui est venu. Il l'a attaqué. Là, fallait qu'il se défende, pas l'ours noir.

Planche 3

17. Un singe

Association : Je ne sais pas. Je pense à rien. À cause de ses gros yeux, yé debout et y'a pas l'air d'un homme.

Planche 10

Ajout 48. J'ai une nouvelle forme. Ça me fait penser à un monstre.

Association : Encore dans le Seigneur des anneaux. Un genre de monstre, y'a un fouet avec trois fils. Tsé, le monstre est en feu, en plus, y'a une épée dans l'autre main. Ok, sa face, c'est une face de bœuf, avec des grosses cornes.

Les associations verbalisées à la planche 8BM du TAT abordent aussi le thème du masculin dangereux et menaçant en parallèle à un homme blessé et qui pourrait représenter également la figure d'un père castrant ou d'un interdit oedipien :

Planche 8BM

Ça, c'était pendant la grande guerre à Pearl Harbor, la 2^e Guerre Mondiale. Il y avait un marin qui avait une pièce de métal dans le ventre. Il fallait qui l'ouvre pour aller chercher la pièce de métal. Tu vois une infirmière qui vient juste d'apporter sa morphine. Tu vois, il y a une autre infirmière plus âgée qui est en train de lui ouvrir le ventre pour aller chercher la pièce. Tu vois son assistant.

(Th) Tu veux me montrer qui est qui?

(V) Elle, c'est l'infirmière qui vient juste d'apporter la morphine. Lui, c'est le marin avec la pièce de métal dans le ventre. Ça c'est l'infirmière plus âgée qui est en train de lui ouvrir le ventre et lui c'est son assistant.

(Th) Qu'est-ce qui va se passer ensuite?

(V) Ils vont réussir à porter, enlever la pièce de métal et ils vont lui coudre le ventre et lui va aller se reposer.

Associations

Ça me fait penser au film Pearl Harbor.

(Th) Qu'est-ce qui se passe dans le film?

(V) Dans le film, tu vois, c'est la guerre qui s'est passé à Pearl Harbor quand les Chinois y'attaquent, y'attaquent Pearl Harbor. Ils viennent avec 350 avions. Pis là, y'attaquent le port. Pis dans le vieux film, ils tombent dans l'eau, pis là, Pouw!!! toutes les bateaux explosent. Pis là tu vois, c'est ça. Ça me fait penser aussi aux marins qui sont pris sur le bateau, qui ne peuvent plus sortir.

(Th) Tu te sentais comment quand t'as vu ce film-là, quand t'as vu ça?

(V) Je l'ai adoré.

(Th) Pour quelle raison?

(V) C'est une histoire vraie. Pis le film est écoeurant, je l'ai écouté une vingtaine de fois. Pis là je connais les répliques par cœur.

Cette histoire aborde le thème de la blessure suite à une attaque. Est-ce qu'inconsciemment il s'agit d'une attaque menée par un père oedipien rival ou bien par le

Surmoi? Cependant, il faut souligner que dans cette histoire, ce sont des femmes qui ouvrent le ventre du marin pour le soigner, et donc qui opèrent la castration, comme si Victor pouvait ressentir de l'angoisse de castration mais qu'en même temps, celle qui va le garder en vie sera une femme. Serait-ce alors une réalisation du souhait oedipien permise une fois que la punition oedipienne a été assumée? On voit que Victor, par son intérêt au film qu'il trouve « écoeurant » trouve une façon active d'érotiser un contenu angoissant lié au fait d'être attaqué ou d'être prisonnier. On a encore une fois l'impression que Victor utilise le retournement du passif en actif, sous-tendu par l'identification à l'agresseur pour maîtriser une angoisse. Encore une fois cette forme de retournement érotisée (le plaisir lié au film) peut mener facilement un garçon à exprimer son conflit à travers un agir de l'agressivité (Casoni et Brunet, 2003).

Comme nous pouvons aussi le constater, ce n'est pas parce que le père est absent dans la réalité qu'un garçon n'aurait pas de représentation paternelle oedipienne, qu'il s'agisse d'une représentation liée à l'Idéal du Moi ou liée au Surmoi.

Enfin, lors de la troisième entrevue avec Victor, il nous parle spontanément d'un rêve qui l'a effrayé : « Oui, je me suis rappelé d'un de mes rêves. Ma mère disait que j'étais somnambule. J'étais couché dans mon lit, je me réveille et il y a une espèce de gros gorille dans ma chambre. Il se met à crier. Moi, j'essaie de crier mais je n'ai plus de voix. (...) J'avais peur. J'ai pas eu le réflexe de m'enfuir. Il était juste assis et il criait pis il y avait aucun son qui sortait (de la voix de Victor). J'entendais tout ce qui se passe. (...) Il n'était pas d'une taille normale. Fallait qu'il se penche pour entrer dans le cadre de porte. Juste un gorille qui voulait m'attraper ».

En tentant d'élaborer davantage sur le rêve de Victor, celui-ci nous informe qu'il faisait ce rêve lorsqu'il était âgé de 7 ans, avant, pendant et après son séjour de trois mois et demi en Gaspésie où sa mère, son frère et lui étaient allés s'installer lorsque sa mère avait le cancer de la peau. Donc, pendant cette période-là, il était séparé de son milieu de vie, maison, école, amis mais aussi de son père qu'il n'a pas du tout vu pendant cette période.

Dans le rêve du gorille, autant que dans les figures masculines méchantes retrouvées au Rorschach, et chez les infirmières qui ouvrent le ventre à la planche 8BM du TAT, nous pouvons penser que ces différentes figures castrantes symbolisent le Surmoi, l'interdit parental, et peut-être également les interdits associés à la nuit puisque dans le rêve par exemple, Victor se réveille dans son lit et voit le gorille dans sa chambre. Peut-être que le gorille comme le singe, les monstres, le rhinocéros, etc. représentent la fonction paternelle venant poser l'interdit de l'inceste, la menace de la castration s'il est trop proche de sa mère. Rappelons que Victor a dormi avec sa mère jusqu'à l'âge de 8 ans et qu'il se rappelle avoir fait ce rêve à plusieurs reprises lorsqu'il avait 7ans, au moment où sa mère souffrait d'un cancer et qu'il était très loin de son père. Il n'est pas présomptueux de croire que la proximité accrue avec sa mère durant cette période ainsi que l'éloignement du père ont accentué la menace de la réalisation du désir oedipien et qu'en conséquence, Victor a inconsciemment fait appel au père introjecté dans le Surmoi pour maintenir la personnalité en équilibre, et réaffirmer l'interdit de l'inceste à travers ce cauchemar.

De plus, nous pouvons souligner que dans le rêve de Victor, le gorille n'est pas qu'un gorille, figure surmoïque déjà angoissante en soi, mais c'est un GROS gorille, qui n'est

pas d'une taille normale et qui crie. Dans le même ordre d'idée, le rhinocéros se tient debout et est imposant, le singe a des gros yeux, il est debout mais il n'est pas un homme, le monstre tiré du film « Le seigneur des anneaux » a un fouet avec trois fils, il est en feu, a une épée dans l'autre main et a une face de bœuf, avec des grosses cornes. Ces figures angoissantes semblent être associées aux figures d'autorité masculine et relever d'un surmoi castrateur puisque dans le rêve du gorille, Victor a la sensation de ne pouvoir ni s'enfuir, ni crier, il est pris là, paralysé, sans voix alors que les personnages effrayants retrouvés au Rorschach doivent être combattus et tués par les héros pour que ceux-ci puissent gagner la victoire et survivre.

7- L'identification à une figure paternelle

L'analyse du discours de Victor sur le dessin de la famille nous parle de son identification à une figure paternelle. Le dessin de la famille représente, dans l'ordre, un garçon de 7 ans, nommé Mathieu, le père, âgé de 36 ans, nommé Luke, la mère, qui a 32 ans et dont le nom est difficile à trouver et qu'il prénomme Chantal et la petite sœur de 5 ans, appelé Élie. Victor ajoute que Chantal est le prénom de son ancien professeur et de sa gardienne qui le garde lors des journées pédagogiques, par exemple. Victor verbalise que « ils se tiennent par les épaules et sont en train de se faire prendre en photo et que c'est pas mal une bonne famille unie avec des bonnes relations ». Cela reprend le thème de la famille unie dont il a été question plus tôt.

Victor parle du père, Luke, comme étant la personne la plus heureuse de la famille « parce qu'il est heureux de qu'est-ce qu'il fait et de qu'est-ce qu'il a » c'est-à-dire qu'il est fier d'avoir une belle famille et d'être un pilote d'avion. Lorsque nous lui demandons

qui il aimerait être dans la famille qu'il a dessinée, il répond : « Luke, le père ». D'un autre côté, Mathieu est le moins gentil de la famille parce que : « il fait des mauvais tours » et il est le moins heureux parce que : « quand il fait des mauvais tours, il se fait chicaner (...) et sa punition est d'aller dans sa chambre ou pas d'amis de la fin de semaine ». En ce qui concerne les ressemblances et les différences avec sa famille réelle, Victor nous dit : « Ben, il y aurait une ressemblance, ce serait que moi, même pas, non, il n'y en a pas ». Pour les différences : « premièrement, ma mère a les cheveux courts, pas longs. Pis moi pis mon frère, on est pas une fille. Mon beau-père y'a pas de cheveux pantoute. Oui, il y a une ressemblance, mon petit frère y'a 8 ans comme Mathieu. Ma mère est plus petite que ça et mon beau-père est plus grand que ça. Pis moi, j'ai 10 ans, j'ai pas 7 ans ni 8, j'ai pas 5 ni 8 ».

Nous voyons que Victor souhaiterait être le personnage du père dans son dessin et que ce personnage est celui qui est le plus idéalisé. C'est un père heureux, fier de sa belle famille et de son emploi comme pilote d'avion. Par contre, le personnage du garçon de 7 ans, Mathieu, bien qu'il soit de l'âge du frère de Victor, est celui qui joue des mauvais tours et se fait souvent disputer, ce qui reprend le discours de Victor en entrevue verbale lorsqu'il parle de son sentiment d'être celui qui est toujours puni par sa mère : « À chaque fois qu'y'a un mauvais coup dans maison, ça me tombe toujours sur le dos. Même si c'est de sa faute (le petit frère) pis c'est pas moi, pis ça me tombe toujours sur le dos »

8- Les désirs et les craintes de rapprochement en lien avec une figure paternelle

L'analyse du discours à certaines planches du TAT nous permet de penser que Victor ressent le désir de retrouver une relation avec une figure paternelle significative pour

pouvoir se rapprocher de lui. D'un autre côté, certaines verbalisations de Victor nous laissent croire qu'il peut aussi être angoissant de rester seul avec un homme ou de se rapprocher d'un homme. Cela pourrait illustrer les propos de Leblanc (1990) qui souligne que « chez le garçon, l'identification est donc l'incorporation de la figure d'un père aimé et craint en même temps et qu'elle constitue, en partie une compensation à la perte d'un objet d'amour ».

Planche 1

Ok, ça c'est un p'tit gars. Pis là, il s'était inscrit à des cours de violon. Parce qu'il pensait qu'il aimerait ça. Il arrive, il faisait 2-3 cours, il est tanné. Pis là, tu le vois sur la photo, il est tanné. Là, son violon, on dirait qu'il est cassé. Il ne sait plus quoi faire. Il se demande comment il va annoncer à sa mère que son violon est cassé et que ça y tente plus de faire les cours car sa mère a payé cher pour acheter le violon et payé les cours (3X) et là, il est découragé, c'est ça.

Association

Il a 8 ans. C'est un bon garçon. Sa mère lui demande quelque chose, il le fait. En plus, y'était pas bon au violon. En plus, il voulait faire du violon parce que sa mère lui a dit : « Si tu fais du violon, ça va compter pour ta note de musique. Parce que y'était poche en musique pis là, sa mère elle a dit : « Veux-tu faire des cours de violon, ça va t'aider en musique? » Il a dit : « oui ». C'est pas mal ça.

(Th) Est-ce que ça te fait penser à quelque chose par exemple que tu connais, que toi tu as vécu ou que t'as vu ailleurs?

(V) Moi, deux choses, le karaté pis le soccer.

(Th) Le karaté?

(V) Ma mère m'avait inscrit au cours de karaté. Je suis entré pis je suis sorti.

(Th) Tu n'as été qu'à un seul cours?

(V) Même pas.

(Th) Qu'est-ce qui fait que t'es ressorti aussi vite?

(V) J'sais vraiment pas.

(Th) Qu'est-ce qui s'est passé qu'en t'es entré dans le cours?

(V) Je suis entré dans la salle, pis y'avait juste le prof pis je suis ressorti.

(Th) T'es jamais retourné?

(V) Non.

(Th) Pourquoi?

(V) J'sais pas.

(Th) Le soccer?

(V) Le soccer, ah oui! Ça j'étais allé, toute. Pis là, ma mère, elle a payé pis elle avait acheté toute l'équipement, ç'avait coûté super cher. J'arrive avec mon père, là, je commence à faire des pratiques avec mon père, pis là, quand il faut jouer, je voulais pas jouer, je voulais que mon père joue avec moi, ça me tentait pas de jouer avec les autres ça me tentait de jouer avec mon père au soccer. Ça me tentait que mon père soit avec moi pour jouer. Pis là, mon père ne pouvait pas, pas me voir mais jouer, c'est ça, ça fait que là, ça me tentait pas, j'ai piqué une crise, là, j'ai braillé et je n'y ai même pas été ».

(Th) C'est arrivé la première fois?

(V) Oui!

(Th) Tu avais quel âge?

(V) 4-5 ans.

(Th) Ça te fait penser à autre chose?

(V) Non.

Les associations de Victor à la planche 1 peuvent témoigner d'un sentiment d'angoisse à rester seul avec un homme, le professeur de karaté, ce qui vient mobiliser les défenses de Victor qui n'arrive pas à élaborer davantage sur ce qui l'a poussé à quitter le cours de karaté avant même qu'il ne soit commencé. On peut imaginer un conflit opposant d'une part son désir conflictuel d'être avec un homme seul (le père et sa dimension

homosexuelle) et d'autre part la relation de rivalité oedipienne qui est angoissante. Car se retrouver seul à seul avec un professeur de karaté c'est se retrouver seul à seul pour un combat entre le fils et le père. D'autre part, l'association suivante semble exprimer un désir d'être avec le père et de s'amuser avec lui, au détriment de ses relations avec les autres enfants et quitte à arrêter le soccer plutôt que d'être séparé du père. Nous retrouvons ici le fait que Victor semblait avoir trouvé le moyen d'une relation à la fois affectueuse et compétitrice avec le père. Victor pouvait « se battre et se mesurer à son père » dans un contexte d'acceptation et de reconnaissance. C'est ce que souhaite Victor avant tout.

La planche 7BM nous aide à élaborer davantage sur ce que représente le rapprochement à la figure paternelle.

Planche 7BM

Ok, ça c'est deux personnes âgées qui sont fiancées et qui s'en vont à un restaurant. Pis là, le serveur y'arrive, il demande : « Qu'est-ce que vous voulez? » Ils se regardent pour décider. La femme est dans la soixantaine et l'homme est 50, au-dessus de 57 ans. (Silence)

(Th) Qui est qui sur ton image?

(V) Eux sont fiancés, elle, elle a dans la soixantaine et lui a au-dessus de 57 ans. Lui, le regarde, le serveur a demandé ce qu'ils allaient manger, lui le regarde et elle va le regarder pour décider.

(Th) Comment ils se sentent?

(V) Heureux, ils fêtent leur 40^e anniversaire de mariage.

Associations

Ça me fait penser à mes grands-parents, pas d'apparence là. Mais parce qu'eux, l'année qu'ils ont fêté leur 40^e anniversaire de mariage, ça fait un bout de temps. Souvent, ils fêtent ça en allant à un restaurant chic pis cher.

(Th) Est-ce que t'étais là?

(V) Moi, non.

(Th) Qui était là?

(V) Eux seulement.

Le contenu manifeste de la planche 7BM représente deux têtes d'hommes côte à côte; l'un, vieux, tourné vers l'autre, jeune, qui fait la moue. Pourtant Victor fait de ce couple pouvant être associé à la relation père-fils, un couple hétérosexuel de personnes âgées. Dans son histoire, il y a non seulement déni de la non différence des sexes entre les deux personnages masculins mais il y a également déni de la différence de génération, les deux personnages de l'histoire de Victor étant âgés. Peut-être peut-on expliquer ce déni par l'angoisse ressentie chez Victor à la vue d'un rapprochement entre deux hommes d'âge différent, pouvant suggérer la relation père-fils, relation absente dans la vie réelle de Victor depuis près d'un an. Cette image de deux hommes en relation pourrait également symboliser, au plan fantasmatique, le rapprochement homosexuel oedipien, rapprochement contre lequel Victor se défend et qui pourrait expliquer le départ précipité du cours de karaté où Victor s'était retrouvé seul avec le professeur, dans le gymnase. Cette crainte d'un rapprochement avec un autre homme pourrait illustrer, en partie, les propos de Anna Freud (1965) sur le développement de l'orientation sexuelle dans lesquels elle explique que le complexe d'Œdipe étant fondé sur la reconnaissance de la différence entre les sexes, il permet à l'enfant de procéder au choix de l'objet, comme le font les adultes, en fonction du sexe du partenaire. Dans cette optique, le complexe d'Œdipe positif où l'enfant accorde une préférence au parent de sexe opposé correspond à l'hétérosexualité

adulte alors que le complexe d'Œdipe négatif, où l'enfant accorde sa préférence au parent du même sexe, correspond à l'homosexualité adulte. Il semble que chez Victor, il existe une crainte de ce type de rapprochement homosexuel avec une figure masculine en autorité comme un professeur.

Enfin, au plan relationnel, il semble que Victor ait acquis une certaine capacité à être seul tout en ressentant le désir d'investir un objet ou une relation comme nous l'illustrent les associations données à la planche 13B du TAT :

Planche 13B

Ça c'est un p'tit garçon qui joue (silence), il joue, il joue de l'harmonica, dans une maison des années 1900, c'est ça, c'est tout.

(Th) Qu'est-ce qui va se passer?

(V) Il va s'entraîner à jouer de l'harmonica et un jour, il va faire partie d'un grand orchestre.

(Th) Comment il se sent?

(V) Seul.

Associations

Ça me fait penser au film Willy, aux films avec un x, parce qu'il y en a eu trois. Parce que le petit garçon, dans le premier, il se sentait seul pis là, il jouait de l'harmonica pis à un moment donné, y'a trouvé Willy, ça été son ami.

(Th) De quelle façon ils sont devenus amis?

(V) Je ne m'en rappelle plus, ça fait tellement longtemps que je n'ai pas vu ce film-là. De toute façon, il est rendu en Gaspésie.

(Th) Il est rendu en Gaspésie, ton film à toi?

(V) Oui, parce que l'on a envoyé à la fille des amis à ma mère. Sa fille a, elle a 5 ans comment on appelle ça, tsé, elle ne parle pas encore et ne sera jamais capable de parler, elle ne marche pas encore, comment on appelle ça?

(Th) Déficiante?

(V) Oui, c'est ça! Pis elle capote sur Willy, surtout quand elle le voit sauter.

Cet extrait témoigne d'un désir de réussir et de la capacité à utiliser les moments de solitude pour créer quelque chose venant combler les besoins de reconnaissance; le garçon joue seul, il s'entraîne à jouer de l'harmonica et un jour, il va faire partie d'un grand orchestre. De plus, l'histoire est associée à la naissance d'une amitié entre un garçon et Willy, un épaulard. La suite de cette association parle de la générosité de Victor et sa mère d'offrir la cassette du film Willy à la petite fille d'une amie de sa mère atteinte de déficience.

8.3 Synthèse de l'illustration clinique

Cette vignette clinique illustre bien le développement de l'identification masculine, chez Victor, à travers sa relation à une figure paternelle absente depuis la petite enfance. Nous pouvons observer, à travers l'analyse du discours de Victor ainsi que ses associations données aux tests projectifs que malgré l'absence complète du père dans la vie de Victor depuis un an et l'absence partielle de son père depuis sa naissance, l'imgo paternelle demeure importante. Nous pouvons également percevoir une dynamique oedipienne s'incarner tant dans les identifications à une figure paternelle, par exemple, dans le dessin de la famille où le garçon s'identifie au père en désirant être comme le père, que du côté du Surmoi et de l'Idéal du Moi. Les nombreuses références aux figures de Héros forts, beaux et fiers comme aux figures castrantes et de rivalité oedipienne angoissantes, menaçantes ou interdictrices supportent bien cette idée d'un Surmoi et d'un Idéal du Moi qui se sont développés en lien avec le père.

D'un autre côté, plusieurs verbalisations et associations verbales de Victor concernant son père témoignent de la façon dont s'incarne pour lui l'absence paternelle. Les parties de l'analyse du verbatim sur les fragilités, les doutes et les déceptions en lien avec la figure paternelle ainsi que sur les sentiments de colère face à la figure paternelle nous présentent bien les déceptions que ressent Victor envers son père; déception de ne pas être reconnu par son père le soir de l'Halloween; déception que son beau-père s'occupe bien davantage de sa fille que son propre père de lui, Victor, son fils.

De plus, nous relevons que Victor tente fortement de protéger son père de l'agressivité qu'il ressent envers lui, en lien avec son absence, en déplaçant cette agressivité sur d'autres figures de son entourage. Il utilise également le dénigrement comme processus défensif pour se protéger de la tristesse et des affects dépressifs ressentis en lien avec la perte que représente l'absence du père. Ainsi, plutôt que d'être passif et de subir cette dépressivité, il retourne le passif en actif en utilisant l'agressivité et l'envie pour attaquer ceux qui représentent ce qu'il désire ou ceux qui le privent de ce qu'il désire.

Par ailleurs, nous avons constaté à quelques reprises que Victor se blessait régulièrement. Nous nous sommes interrogés à savoir si ces accidents témoignaient d'une auto-agressivité associée aux conflits en lien avec le départ du père, si cela avait à voir avec une auto-punition reliée au sentiment de culpabilité oedipien ou bien s'il s'agissait plutôt de comportements autodestructeurs qui permettent à Victor de diriger sa colère envers son père intériorisé à qui il s'identifie et qu'il porte en lui. Nous pensons que cette dynamique d'auto-agressivité chez Victor répondrait à ces trois aspects en même temps.

Nous pouvons également constater, principalement dans l'histoire donnée à la planche 18BM du TAT dans laquelle le petit garçon arrive à dépasser son père en vélo, le désir, chez Victor, de réaliser une compétition saine avec son père associé au droit de le dépasser. Néanmoins, la menace de réalisation des désirs oedipiens qu'implique le fait d'être parfois trop proche de la mère, comme l'illustre le fait d'avoir dormi avec elle jusqu'à l'âge de 8 ans, amène, à l'occasion, un Surmoi très fort, comme nous le voyons se manifester dans le rêve du gorille imposant et angoissant. Cela nous permet de croire que Victor fait inconsciemment appel au père introjecté dans le Surmoi pour maintenir sa personnalité en équilibre et réaffirmer ainsi l'interdit de l'inceste.

Enfin, il semble que d'un côté, Victor ressent de l'angoisse à se retrouver seul avec un substitut paternel, le prof de karaté, ce qui peut témoigner d'un conflit opposant, d'une part, son désir conflictuel d'être avec un homme seul (le père et sa dimension homosexuelle) et d'autre part, la relation de rivalité oedipienne qui est angoissante. Puisque, comme nous l'avons mentionné, se retrouver seul à seul avec un professeur de karaté, c'est se retrouver seul à seul pour un combat entre le fils et le père. En contrepartie, certaines verbalisations de Victor semblent exprimer un désir d'être proche du père et de s'amuser avec lui, comme dans les associations qu'il donne sur le soccer. Cela peut illustrer l'idée que Victor semblait avoir trouvé le moyen d'une relation à la fois affectueuse et compétitrice avec son père avec qui il pouvait combattre et se mesurer dans un contexte d'acceptation et de reconnaissance. Les divers éléments retrouvés dans les verbalisations de Victor à travers les séances de psychothérapie, nous laissent croire de façon très probante que cette acceptation et cette reconnaissance paternelle est ce que Victor désire plus que tout.

CONCLUSION

1. Synthèse de la recherche

Au terme de notre étude, nous pensons que, malgré certaines limites dont la durée de la psychothérapie nous permettant de présenter une illustration clinique, nous avons réussi à atteindre notre objectif de recherche qui était d'étudier le développement de l'identification masculine chez les garçons dont le père est absent de leur vie quotidienne. L'intérêt de notre étude était de chercher à comprendre, à partir d'un relevé de littérature extensif et d'une illustration clinique, comment se vit l'absence du père chez le garçon. Nous voulions principalement explorer l'impact de l'absence du père sur le développement psycho-sexuel du garçon à la période de latence et précisément en ce qui concerne son complexe d'Edipe. Nos interrogations portaient également sur les dynamiques relationnelles mère-fils qui existent dans une famille dont le père est absent. Enfin, il nous semblait nécessaire de questionner sur manifestations comportementales, en terme de symptômes, chez les garçons qui n'ont pas de contacts avec leur père, pour tenter d'identifier ce qui se déroule au niveau psychodynamique et intrapsychique chez eux.

À travers cette recherche sur l'absence du père, nous avons d'abord voulu exposer le rôle du père et sa fonction auprès de la mère et de l'enfant. Nous avons souligné qu'une de ses principales fonctions était de venir se poser comme tiers séparateur dans la relation mère-enfant. Cela se fait entre autre par la fonction d'autorité symbolique que porte le père qui vient imposer la loi de l'interdit de l'inceste. De ce fait, le père permet, par sa présence et sa disponibilité, entre autres, de protéger la relation mère-enfant des angoisses et de la colère pouvant être ressenties par chacun d'eux ainsi que du risque que la mère et l'enfant demeurent dans une relation de trop grande proximité psychique.

Le père est également d'une importance capitale pour la résolution du complexe d'Œdipe chez le garçon. Nous savons qu'un des objectifs du complexe d'Œdipe pour le jeune garçon est de choisir les femmes comme choix d'objet sexuel. Par contre, il doit évoluer d'un choix prégénital envers sa mère à un choix génital envers les femmes et pour y arriver, il doit utiliser son père comme modèle pour le développement de son identité masculine. Puisque le petit garçon choisit sa mère comme choix d'objet sexuel, il désire remplacer son père comme objet de l'affection de sa mère. Il considère son père comme une figure de pouvoir et d'autorité qui va le castrer s'il réalise son désir. Pour résoudre ce dilemme, le garçon s'identifie à son père, perçu comme un agresseur qui a le pouvoir de supprimer son précieux phallus. Il prend alors son père comme modèle, pour devenir comme lui et recevoir indirectement les bénéfices que son père apprécie. De cette façon, le petit garçon développe son identité masculine de façon appropriée. La résolution du complexe d'Œdipe pourra alors laisser place à l'intériorisation de deux instances psychiques qui sont l'Idéal du Moi, qui permet au garçon de désirer être et faire comme son père et même de le surpasser, ainsi que le Surmoi, qui l'amène à ne pas faire comme son père dans sa relation conjugale avec la mère (Bergeret, 1972).

Dans notre présentation clinique, nous avons pu illustrer dans ses grandes lignes comment s'est développée l'identification masculine, chez Victor, malgré l'absence totale de communication directe avec son père, dans son quotidien, depuis un an et la présence très sporadique d'une figure paternelle significative depuis sa naissance. Nous avons pu relever que malgré cette absence, soit physique, soit psychique, l'imgo paternelle demeurait importante dans le monde interne de Victor. Nous avons également pu établir

qu'une dynamique oedipienne s'était établie chez Victor, tant au niveau de ses identifications à une figure paternelle qu'en ce qui concerne l'intériorisation de l'Idéal du Moi et du Surmoi.

D'autre part, nous ne devons pas négliger la nécessité que, bien que le père représente la fonction paternelle, c'est à la mère de désigner le père à son enfant par ses paroles et ses actes. Dans la famille de Victor, nous pouvons penser que malgré les déceptions conjugales qu'ont pu vivre les parents de Victor, la mère a su transmettre à son fils l'importance de la fonction paternelle. Cet extrait d'entrevue avec la mère pourrait illustrer son désir de laisser une place au père : « Moi, je saurai toujours qu'il vient de moi cet enfant-là. Par contre, le seul moyen que j'ai de te prouver qu'il est seulement de toi, c'est en lui donnant ton nom. Mes enfants vont porter ton nom à toi, il n'y a pas mon nom de famille ». D'autre part, malgré ses désaccords sur l'attitude du père de Victor envers ses fils, elle reconnaît les liens privilégiés qui existent entre Victor et son père : « Victor avait toujours très hâte d'y aller (chez son père), de voir son père, de faire des activités avec lui. Il avait beaucoup d'attentes envers lui. (...) Il y a une préférence marquée et nette du père face à Victor. Il a le sentiment d'être très important aux yeux de son père (...). Victor, s'était l'enfant idolâtré de la famille paternelle et physiquement, il ressemble énormément à la famille paternelle ».

Dans notre recherche, nous nous sommes interrogés sur les conséquences de l'absence paternelle en lien avec la dynamique relationnelle mère-enfant. Nous avons relevé qu'en l'absence d'un père, il y a un risque qu'il n'existe pas de tiers séparateur de la dyade mère-fils, ni de modèle masculin significatif à qui s'identifier pour le garçon, ni de rival majeur

pour l'affection de la mère. Certains auteurs (Levy, 1943; Stendler, 1954; Neubauer, 1960; Mc Cord, Mc Cord et Thurber, 1962; Anna Freud, 1965; Sutton-Smith, 1968; Biller, 1969 et 1971; Carol Klein, 1984; Nabati et Nabati 1994), qui ont étudié les relations mère-fils en l'absence d'une figure paternelle significative, ont découvert qu'en l'absence d'un père, la relation mère-fils peut devenir sursexualisée et que les contacts physiques excessifs entre la mère et son garçon sont des comportements fréquents d'une surprotection maternelle et d'un désengagement paternel. D'ailleurs, Freud (1947) soutient que dans les familles où le garçon dort avec sa mère, la réalité incestueuse peut devenir une grande source de culpabilité pour le petit garçon. Nabati et Nabati (1994) renchérissent en mentionnant que cette culpabilité sera d'autant plus grande si la mère laisse son fils dormir avec elle. C'est alors qu'il a le fantasme qu'il a chassé le père pour le remplacer. En prenant la place du père, il deviendra le « petit homme » de la mère et réalisera son fantasme de posséder la mère à lui tout seul. Tout en étant coupable et inquiet d'être lui-même rejeté, il demeurera sur le qui-vive en exprimant, à travers des comportements instables et agressifs, son inconfort à être dans cette position.

Dans notre illustration clinique, nous avons soulevé le fait que Victor a dormi avec sa mère jusqu'à l'âge de 8 ans. Cela peut expliquer en partie l'apparition occasionnelle d'un Surmoi plus écrasant, chez Victor, qui vient le dégager des menaces de réalisation de désirs oedipiens qu'implique le fait d'être trop proche de la mère en dormant avec elle. Cela témoigne également de la présence du père introjecté dans le Surmoi qui permet à Victor une réaffirmation de l'interdit oedipien ainsi que le maintien d'un équilibre au niveau de sa personnalité.

Nous avons discuté de l'importance de l'identification au père, chez le garçon, pour développer son identité masculine. Bien que la première identification, l'identification primaire se fait à la mère, l'identification secondaire, elle, se fait au père. L'identification au père, pour le garçon, est donc l'incorporation d'un père aimé et craint tout à la fois puisque la perception du père comme étant punitif et menaçant est un prérequis majeur pour le développement masculin du garçon (Biller, 1981b). À partir de ces théories, nous nous sommes questionnés sur l'impact de l'absence du père sur le développement de l'identification masculine chez le garçon. Certains auteurs (Burns, 1971; Biller, 1981; Carole Klein, 1984; Sullerot, 1992; Latry, 1995) stipulent que l'absence de père ou le manque de modèles masculins significatifs dans la vie du garçon pourrait empêcher le transfert d'identification de la mère vers le père. Le garçon demeure alors prisonnier de l'identification à la mère. Ces circonstances font que la triangulation ne peut s'effectuer ou se fait mal, ce qui va entraîner chez le garçon des doutes quant à l'affirmation de son identité sexuelle. Bien que nous ne pouvons émettre l'hypothèse de difficultés liées à l'identité sexuelle chez Victor, son sentiment de ressembler à sa mère concernant ses difficultés de sommeil (J'ai besoin de sommeil parce que moi aussi je suis insomniaque comme ma mère) nous laisse croire que l'identification inconsciente à sa mère pourrait jouer un rôle dans ce symptôme et que, dans ce contexte, l'absence de son père pourrait contribuer à accentuer une identification maternelle dans une dynamique conflictuelle.

Nous avons mentionné, à partir des théories kleiniennes sur la position schizo-paranoïde et la position dépressive, que certains adultes ne parviennent jamais à la position dépressive car leur développement psychique correspond davantage à la position schizo-

paranoïde. Et même si la personne accède à la position dépressive, elle peut se trouver coincée dans des conflits relevant de cette position lors de la venue d'événements éprouvants puisque chaque douleur provoquée par une expérience malheureuse possède quelque chose de commun avec deuil et le sentiment de perte, ce qui réactive alors la position dépressive infantile. Les thèmes de maladie, de fatigue et de mort, associés à des figures masculines, que nous avons identifiés dans le contenu des réponses données par Victor aux tests projectifs mettraient davantage en lumière des aspects dépressifs chez Victor. Bien qu'il tente, par l'utilisation de processus défensifs tel que l'identification à l'agresseur, le dénigrement et le retournement du passif en actif, de se protéger de ces aspects dépressifs pour ne pas subir cette dépressivité, cela vient confirmer la dimension dépressive vécue par Victor en lien avec la perte affective du père. D'ailleurs, Klein (1946) a bien montré comment les défenses maniaques tel que le mépris, le contrôle et le triomphe étaient une façon d'éviter la douleur dépressive.

Nous avons soutenu, à partir de différents extraits d'entrevues réalisées avec Victor que suite au déplacement de sa colère et de son agressivité sur des personnes de son entourage, il utilise l'identification à l'agresseur parce qu'il se sent lui-même rejeté et dénigré par son père qui ne le reconnaît pas et dont il se sent abandonné. Cela vient appuyer certaines études empiriques (Aichorn, 1925; Chinn, 1938; Glueck et Glueck, 1950-1952; Burton et Whiting, 1961; Marsella et al., 1966; Anderson, 1968; Santrock, 1977; Boone, 1978; Olivier, 1998) où sont observé davantage de comportements agressifs ou de tendances délinquantes chez des garçons qui n'ont plus de contact avec leur père.

En ce qui concerne les comportements d'auto-agressivité qui nous ont été décrits par Victor pendant les séances avec lui, nous avons élaboré que cette forme d'autopunition pouvait en fait représenter sa colère et son agressivité envers son père intériorisé à qui il s'identifie. Cela illustre bien le mécanisme psychologique de l'automutilation que Menninger (1935) décrit comme étant la haine qui est dirigée contre un objet externe tout en étant retournée vers soi et renforcée par l'autopunition. Cela résulterait d'un conflit entre les pulsions agressives destructrices intensifiées par le Surmoi et le désir de vivre de l'individu.

Pour conclure cette synthèse de notre recherche nous souhaitons rappeler que selon Chiland (1992), les parents absents sont souvent idéalisés puisque du fait de leur absence, ils ne sont pas côtoyés au quotidien et qu'ainsi donc, cela relève de l'imaginaire. D'ailleurs, Mc Dougall (1989) soutient qu'un père absent peut être porté dans l'esprit de l'enfant comme une figure vivante, dépendant de la façon dont la mère parle du père. Alors qu'au contraire, un père qui est physiquement présent peut néanmoins être vécu comme étant symboliquement perdu, absent ou mort dans le monde intérieur de l'enfant. Gill (1991) vient nuancer ces propos en précisant que la représentation mentale du père fantasmé découle, d'une part, des désirs et des craintes du sujet mais également de ce que sa mère lui avait raconté ainsi que de ce qui était découvert à travers ses propres observations et investigations. Enfin, le besoin que présente l'enfant d'intérioriser un père, que celui-ci existe ou non dans la réalité, a conduit Gill à formuler l'hypothèse selon laquelle l'enfant a la propension innée de communiquer avec un père, ou avec un père introjecté, même lorsque ce dernier provient uniquement de fantasmes.

C'est ce que nous avons pu percevoir de la réalité psychique de Victor qui ressent, d'une part, de l'angoisse à se retrouver seul avec un substitut paternel, ce qui peut faire ressurgir le désir conflictuel de se retrouver seul avec un homme d'un côté, et l'angoisse de la rivalité oedipienne, de l'autre. D'autre part, nous avons pu établir, à partir de certaines verbalisations de Victor, que ses représentations paternelles internes suggèrent une relation paternelle à la fois affectueuse et compétitrice avec un père avec qui il est possible de réaliser une compétition saine dans un contexte d'acceptation et de reconnaissance et ce, malgré l'absence réelle de son père dans sa vie quotidienne. Un père de qui Victor souhaite par-dessus tout se sentir reconnu et accepté en tant que garçon.

2. Perspectives futures

Cette recherche visait à acquérir une meilleure compréhension du développement de l'identification masculine chez le garçon dont le père est absent de sa vie quotidienne. Nous voulions principalement étudier comment se vit l'absence paternelle pour un garçon ainsi que les conséquences que cela pouvait entraîner sur son développement psychosexuel et son complexe d'Œdipe. Bien que nous n'ayons pas exploré toute la question clinique de l'absence du père chez le garçon, nous pensons qu'à travers le relevé de littérature et l'illustration clinique que nous avons présentés, nous avons pu répondre aux questionnements qui nous interpellaient sur la façon dont le garçon peut vivre l'absence de son père.

Nous souhaitons également mieux cerner l'impact de l'absence paternelle sur les dynamiques relationnelles pouvant s'installer entre la mère et le fils dans ce contexte. Cet objectif s'est principalement réalisé à travers le relevé de littérature et à partir de quelques extraits de la présentation clinique. Il aurait pu être intéressant de s'attarder davantage au

matériel clinique se rapportant à la mère, dans les verbalisations de Victor, pour explorer plus en profondeur la relation mère-fils mais nous avons choisi de mettre l'emphase sur le contenu qui concernait le père, le masculin et les hommes en général pour mieux illustrer le sujet de notre étude. Nous croyons également que d'autres recherches avec un plus grand nombre de garçons permettant différentes études de cas cliniques, sur le thème de l'absence du père, seraient pertinentes pour élaborer de manière plus approfondie notre compréhension des conséquences de l'absence paternelle sur le développement de l'identification masculine.

RÉFÉRENCES

ABELIN, E. L. (1975). Some further observations and comments on the earliest role of the father. International Journal of Psychoanalysis, 56, 293-302.

ANDERSON, R. E. (1968). Where's dad? Paternal deprivation and delinquency. Archives of General Psychiatry, 18, 641-649.

ANDREWS, R. O. et Christensen, H. T. (1951). Relationship of absence of a parent to courtship status : A repeat study. American Sociological Review, 16, 541-544.

ATHANASSIOU-POPESCO, C. (2002). Le concept de père interne. Filigrane, 11, 2, 21-38.

AULAGNIER, P. (1975). La violence de l'interprétation. Coll. Le fil rouge. Paris : Presses Universitaires de France.

BACH, G. R. (1946). Father-fantasies and father typing in father-separated children. Child Development, 17, 63-80.

BALESTRIÈRE, L. (2002). Le père opérateur de conflictualité. Filigrane, 11,1, 40-49.

BATEMAN, A. (1999). Narcissism and its relation to violence and suicide. In Psychoanalytic Understanding of Violence and Suicide. (sous la direction de Perelberg, R. J.). Londres: New Library of Psychoanalysis, 111-123.

BENOÎT, E. (2000). Le rôle du père dans la dépression chez l'enfant. Site internet : perso.club-internet.fr/aflande/psycho/introductiondepression. (consulté le 09-09-03).

BERGERET, J. (1972). Abrégé de psychologie pathologique. Paris: Masson.

BERGERET, J. (1974). La personnalité normale et pathologique. Paris : Dunod.

BIEBER, I. et al. (1962). Homosexuality : A Psychoanalytic Study. Northvale : Ed. J. Aronson.

BILLER, H. B. (1969). Father-absent, maternal encouragement, and sex role development in kindergarden-age boys. Child Development, 39, 1003-1006.

BILLER, H. B. (1970). Father-absence and the personality development of the male child. Developmental Psychology, 2, 181-201.

BILLER, H. B. (1971). The mother-child relationship and the father-absent boy's personality development.. Merril-Palmer Quarterly, 17, 227-241.

BILLER, H. B. (1981a). Father absence, divorce, and personality development. In The role of the Father in the Child Development. (sous la direction de Lamb, M.), Wiley-Interscience Publication.

BILLER, H. B. (1981b). The father and the sex role development. In The role of the Father in the Child Development. (sous la direction de Lamb, M.), Wiley-Interscience Publication.

BOILY, C. (1999). Le phénomène du suicide chez les jeunes. Relations, 647. Site internet : www.cjf.qc.ca/relations/archives/themes/textes/jeunesse/jeun_boil_9902. (consulté le 03-10-03).

BOONE, S.L. (1979). Effects of father's absence and birth order on aggressive behavior of young male children. Psychological Reports, 44, 3, 1223-1229.

BRUCE, N. (1970). Delinquent and non-delinquent reactions to parental deprivation. British Journal of Criminology, 10, 270-276.

BRUNET, L. (2001). André Lussier. L'idéal, le surmoi et la conflictualité psychique, Filigrane, 10, 2, 131-156.

BRUNET, L. (1995a). Crises et impasses relationnelles : Le rôle de l'identification projective et de sa fonction contenante. Neuropsychiatrie de l'enfance, 43, 6, 258-264.

BRUNET, L. (1995b). Inhibition de la symbolisation, fonction contenante et identification projective chez des enfants psychotiques et leurs professeurs. Revue Canadienne des Sciences du Comportement, 27, 3, 268-285.

BRUNET, L. (1998). Pour une revalorisation de l'analyse qualitative des instruments projectifs. Une méthode associative-séquentielle. Bulletin de psychologie, 51, 4, 459-468.

BRUNET, L. et CASONI, D. (2001). A necessary illusion. Projective identification and the containing fonction. Canadian Journal of the Psychoanalysis, 9, 2, 137-163.

BRUSSET, B. (1992). Le père dans les états limites. Journal de la psychanalyse de l'enfant, La fonction paternelle 11, 88-109.

BUCKLEY, P. (1984). Determinants of object choice in adulthood : A test case of object-relations theory. Journal of American Psychoanalytic Association, 33, 841-860.

BURLINGHAM, D. (1973). The pre-oedipal infant-father relationship. Psychoanalytic Study of the Child, 28, 23-47.

BURNS, R. A. (1971). The Effects of Father's Absence of the Development of the Masculinity Identification of Boy's in Residential Treatment. Thèse de doctorat de St-John's University, New York.

BURTON, R. V. et Whiting, J. W. (1961). The absent father and cross-sex identity. Merrill-Palmer Quarterly, 7, 85-95.

CAMPBELL, D. (1999). The role of the father in a pre-suicide state. In Psychoanalytic Understanding of Violence and Suicide. (sous la direction de Perelberg, R. J.) Londres : New Library of Psychoanalysis, 75-85.

CASONI, D. et BRUNET, L. (2003). La psychocriminologie : Apports psychanalytiques et applications cliniques. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

CHANG, J. et BLOCK, J. (1960). A study of identification in male homosexuals. Journal of Consulting Psychology, 24, 307-310.

CHILAND, C. (1992). D'un destin lumineux de la paternité: le père imaginaire. Journal de la psychanalyse de l'enfant; La fonction paternelle, no 11. Paris : Bayard Éditions, 145-158.

CHINN, W. L. (1938). A brief survey of nearly 1000 juveniles delinquents. British Journal of Educational Psychology, 8, 78-85.

CLERGET, J. (1998). Places du père, violence et paternité. Coll. Champs, Presses Universitaires de Lyon.

DELABROSIL, L. (1995). Le suicide chez les adolescents et les médias. Site internet : pages.globetrotter.net/delucie/textes/suicidados. (consulté le 03-10-03).

DI DONE, R. et l'Organisation pour la Sauvegarde des Droits des Enfants. (1996). Statistique OSDE. Site internet : www.osde.ca/pages/accueil. (consulté le 02-12-03).

DOLTO, F. (1971). Psychanalyse et pédiatrie : Les grandes notions de la psychanalyse, Paris: Editions du Seuil (1992).

DOLTO, F. (1984). L'image inconsciente du corps, Paris: Seuil.

DOR, J. (1998). Le père et sa fonction en psychanalyse. Point hors ligne. St-Agne: Ed. Érès.

DULAC, G. (2000). La fragilité de la paternité dans la société québécoise : les paradoxes du père nécessaire et du père abject. Site Internet : www.oricom.ca/chroniqueJuin2000_GermainDulac. (consulté le 04-09-03).

EMMERICH, W. (1962). Variations in the parent role as a function of the parent's sex and the child's sex and age. Merril-Palmer Quarterly, 8, 3-11.

ERICKSON, E. H. (1964). Enfance et société. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.

EVANS, R.B. (1969). Childhood parental relationships of homosexuals men. Journal of Consulting and Clinical Psychology, 33, 129-135.

FONAGY, P. et TARGET, M. (1999). The use of the body. In Psychoanalytic Understanding of Violence and Suicide. (Perelberg, R. J.) Londres: New Library of Psychoanalysis, 51-71.

FREUD, A. (1965). Le normal et le pathologique chez l'enfant. Coll. Connaissances de l'inconscient, nrf, Paris:Gallimard, (1968).

FREUD, S. (1900). L'interprétation des rêves. Paris : Presses universitaires de France. (1985).

FREUD, S. (1905). Trois essais sur la théorie sexuelle. Folio Essais, Paris: Gallimard, (1987).

FREUD, S. (1913). Totem et tabou. Paris : Payot, (1998).

FREUD, S. (1917). Deuil et mélancolie. In Métapsychologie. Paris : Gallimard, (1968).

FREUD, S. (1920). Au-delà du principe de plaisir. In Essais de psychanalyse. Paris : Payot. (1981).

FREUD, S. (1921). Psychologie des foules et analyse du Moi. In Essai de psychanalyse. Paris : Payot. (1981).

FREUD, S. (1923a). La vie sexuelle. Paris: Presses Universitaires de France. (1969).

FREUD, S. (1923b). Le Moi et le Ça. Essais de psychanalyse. Paris: Payot. (1981).

FREUD, S. (1924). The Dissolution of the Oedipus Complex. Standard Edition, Vol.XIX.

FREUD, S. (1930). Malaise dans la civilisation. Paris : Presses universitaires de France. (1971).

FREUD, S. (1947). Leonardo Da Vinci : A study in Psychosexuality. New York : Random House.

FREUD, S. (1956). La naissance de la psychanalyse. (Lettres à Wilhelm Fliess, notes et plan). Paris : Presses universitaires de France. (1887-1902).

FROMM, E. (1967). L'art d'aimer. Paris: Ed. Universitaires.

GABARD, G. O. (2000). Disguise or Consent: Problems and Recommendations Concerning the Publication and Presentation of Clinical Material. The International Journal of Psychoanalysis, 81, 1071-1080.

GAUDARD, C. (2003). Absence du père et souffrance psychiques lors des divorces et séparations. Site internet : sited451.v-strabg.fr/actes-metz03.pdf.

GENDRON, A. (1988). Les modèles de l'expression de l'agressivité chez les garçons de famille monoparentale maternelle, âgés entre huit et douze ans. Mémoire de maîtrise de psychologie de l'Université du Québec à Montréal.

GILL, H. S. (1991). Internalization of the absent father. International Journal of Psychoanalysis, 72, 243-252.

GREEN, A. (1990). Le complexe de castration. Coll. Que sais-je?, Paris: Presses Universitaires de France.

GREEN, R. (1974). Sexual identity conflict in children and adults. New York: Basic Books.

GREENACRE, P. (1966). Problems of overidealisation of the analysts and of analysis. Psychoanalytic Study of Child, 21, 193-212.

HERZOG, E. et STODIA, C. E. (1973). Children in fatherless families, In Review of Child Development Research, (sous la direction de B. M. Caldwell & H. N. Ricciuti), 3, 141-232, Chicago : The University of Chicago Press.

HETHERINGTON, E. M. (1966). Effects of paternal absence on sex-typed behaviors in Negro and white preadolescents males. Journal of Personality and Social Psychology, 4, 87-91.

HILGARD, J. R., NEUMAN, M. F. et FISK, F. (1960). Strength of adult ego following bereavement. American Journal of Orthopsychiatry, 30, 788-798.

HOUZEL, D. (1992). Le rôle du père dans la psychose. Journal de la psychanalyse de l'enfant, La fonction paternelle 11, 37-46.

HURSTEL, F. (2002). Fracture dans la paternité : leurs enjeux pour le rôle et la fonction des pères contemporains. Filigrane, 11,2, 39-53.

Institut de la statistique du Québec. (1996 et 2001). Statistique Canada, Recensement 1996 et 2001. Site internet www.stat.gouv.qc.ca (consulté le 11-12-05).

JACOBSON, G. et RYDER, R. G. (1969). Parental loss and some characteristics of the early marriage relationship. American Journal of Orthopsychiatry, 39, 779-787.

JAREST, L. (1990). Étude clinique exploratoire sur la place du père dans des familles d'enfants ayant été vus en psychiatrie (Étude de cas). Mémoire de maîtrise de psychologie de l'Université du Québec à Montréal.

JONHSON, A. M. et SZUREK, S. A. (1952). The genesis of antisocial acting out in children and adults. Psychoanalytic Quarterly, 21, 323-343.

KIRSHNER, L. A. (1991). The absence of the father. Journal of American Psychoanalytic Association, 40, 1117-1138.

KELLY, F. J. et BAER, D. J. (1969). Age of male delinquent when father left home and recidivism. Psychological Reports, 25, 1010-1022.

KLEIN, C. (1984). Mère et fils, Ed. Robert Lafond.

KLEIN, M. (1927). Criminal Tendencies in normal Children. British Journal of Medical Psychology. (1948).

KLEIN, M. et RIVIERE, J. (1936). L'amour et la haine, le besoin de réparation. Coll. Sciences de l'homme. Paris: Petite Bibliothèque Payot.

KLEIN, M. (1932). La psychanalyse des enfants. Paris : Presses Universitaires de France. (1959).

KLEIN, M. (1934). On Criminality. British Journal of Medical Psychology. (1948).

KLEIN, M. (1946). Notes sur quelques mécanismes schizoïdes. In Klein, M. et al. Développement de la psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France (1966).

KLEIN, M. (1957). Envie et gratitude. In Envie et gratitude et autres essais. Paris : Gallimard (1968).

KLEIN, M. (1968). Essais de psychanalyse. Paris: Payot.

KRAMER, S. ET PRALL, R. C. (1977). The role of the father in the preoedipal years. Journal of American Psychoanalytic Association, 26, 143-162.

KRISTEVA, J. (1992). D'un destin lumineux de la paternité: le père imaginaire. Journal de la psychanalyse de l'enfant; La fonction paternelle, no 11. Paris : Bayard Éditions, 126-139.

KRYMKO-BLETON, I. (1990). Le père confus. Prisme, 1,1 46-53.

KRYMKO-BLETON, I. (1990). Le père écarté : la plainte du père absent dans la famille et la société québécoise, in collectif La famille : l'individu plus un. Approche psychanalytique et approche systémique (sous la direction de C. Brodeur, R. Pelsser et G. Tarrab), Boucherville : Ed. Vermette inc., 229-236.

KRYMKO-BLETON, I. (2001), Le père en chair et en os : une réflexion psychanalytique. Santé mentale au Québec, XXVI, 1, 39-57.

LAFRANCE, M. (2002). Non!... du père?. Filigrane, 11, 2, 95-106.

LAGACHE, D. (1949). L'unité de la psychologie. Quadrige, Paris: Presses Universitaires de France.

LAPLANCHE, J. et PONTALIS, J.-B. (1967). Vocabulaire de la psychanalyse. Quadrige, Paris: Presses Universitaires de France (1998).

LATRY, C. (1995). À quoi sert un père?. Conférence présentée à Annecy. Site Internet : www.sospsy.com/Bibliopsy/Biblio13/biblio054. (consulté le 06-04-02).

LAVOIE, J.-C. (1996). La psychose et le délire. In La psychothérapie psychanalytique Une diversité de champs clinique (sous la direction de P. Doucet et W. Reid). Montréal : Gaëtan Morin Éditeur.

LEBLANC, M. (1991). Étude clinique exploratoire sur la fonction de père dans les familles de délinquants. Mémoire de Maîtrise de Psychologie de l'Université du Québec à Montréal.

LEBOVICI, S. (1992). D'un destin lumineux de la paternité: le père imaginaire. Journal de la psychanalyse de l'enfant; La fonction paternelle, no 11. Paris : Bayard Éditions, 140-144.

LEICHTY, M. M. (1960). The effects of father-absence during early childhood upon the Oedipal situation as reflected in young adults. Merril-Palmer Quarterly, 6, 212-217.

LOEWALD, H. W. (1951). Ego and reality. International Journal of Psychoanalysis, 32, 10-18.

LYNN, D. B. et SAWREY, W. L. (1959). The effects of father-absence on Norwegian boys and girls. Journal of Abnormal and Social Psychology, 59, 258-262.

MÄCHTLINGER, V. J. (1981). The Father in Psychoanalytic Theory. in The Role of the Father in Child Development (sous la direction de M. Lamb), Wiley-Interscience Publication, 113-153.

- MALHER, M. (1970). Psychose infantile. Petite Bibliothèque Payot. (1977).
- MANCIA, M. (1993). The Absent Father : His Role in Sexual Deviations and in Transference. International Journal of Psycho-Analysis, 74, 941-950.
- MANNONI, M. (1964). L'enfant arriéré et sa mère. Coll. Points. Editions Du Seuil.
- MARSELLA, A. J., Dubanoski, R. A., et Mohs, K. (1974). The effects of father presence and absence upon maternal attitudes. The Journal of Genetic Psychology, 125, 257-263.
- McCORD, J., McCORD, W. et THURBER, E. (1962). Some effects of paternal absence on male children. Journal of Abnormal and Social Psychology, 64, 361-369.
- MCDOUGALL, J. (1996). Éros aux mille et un visage : la sexualité humaine en quête de solutions. Coll. Connaissance de l'inconscient. Paris : Gallimard.
- MCDOUGALL, J. (1989). The Dead Father : On Early Psychic Trauma and its Relation to Disturbance in Sexual Identity and Creativity. International Journal of Psycho-analysis, 70, 205-219.
- MCDOUGALL, J. (1982). Théâtres du Je. Coll. Connaissance de l'inconscient. Paris : Gallimard.
- MENNINGER, K. A. (1933). Psychoanalytic aspects of suicide. International Journal of Psycho-analysis, 14, 376-390.
- MENNINGER, K. A. (1935). A psychoanalytic study of the significance of self-mutilations. Psychoanalytic Quarterly, 4, 408-466.
- MISÈS, R. (1990). Les pathologies limites de l'enfance. Paris : Presses Universitaires de France. Coll. Le fil rouge.
- MISÈS, R. (1992). Défaillance et distorsions de la fonction paternelle dans les pathologies limites de l'enfant. Journal de la psychanalyse, La fonction paternelle, 11, 65-87.
- MISCHEL, W. (1958). Preference for delayed reinforcement : an experimental study of cultural observation. Journal of Abnormal and Social Psychology, 56, 57-61.
- MORELLE, C. (1995). Le corps blessé. Automutilations, psychiatrie & psychanalyse. Coll. Bibliothèque de clinique psychanalytique. Paris: Ed. Masson.
- NABATI, S. et NABATI, M. (1994). Le père, à quoi ça sert : la valeur du triangle père-mère-enfant. Genève : Ed. Jouvence.

- NAOURI, A.(1985). Une place pour le père, Paris, Ed. Du Seuil.
- NEUBAUER, P. B. (1960). The one-parent child and his Oedipal development. The Psychoanalytic of the Child, 15, 286-309.
- OLINDO-WEBER, S. (1988). L'acte-suicide : Un rite intime de passage. Paris : Homme & Groupe Editeurs.
- OLIVIER, C. (1998). L'ogre intérieur : de la violence personnelle et familiale. Paris: A. Fayard.
- PATRIS, M. (1981). La fonction paternelle en psychopathologie. Rapport de psychiatrie présenté au congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française. Paris : Masson.
- PEDERSEN, F. A. (1966). Relationship between father-absence and emotional disturbance in male military dependents. Merril-Palmer Quarterly, 12, 321-331.
- PERELBERG, R. J. (1997). La violence chez les enfants et les jeunes adultes : Un fantasme central. Psychiatrie de l'enfant, XL, 1, 5-63.
- PERRIER-DURAND, A. (1998). Je me tue à vous le dire. Le suicide à la croisée des regards de la psychanalyse et de la criminologie. St-Agne: Ed. Érès.
- PERRON, R. et PERRON-BORELLI, M. (1994). Le complexe d'Œdipe. Coll. Que sais-je?, Paris: Presses Universitaires de France.
- PETITCLERC, J.-M. (1999). Le rôle du père. Comment l'absence des pères explique la violence des jeunes: le témoignage d'un éducateur. Site internet : www.uniondesfamilles.org/absence_du_pere.
- PHARES, V. (1995). Fathers and Developmental Psychopathology. New York: Ed. John Wiley & Sons Inc.
- PIAGET, J. (1947). The Psychology of Intelligence, Londres : Routledge & Keagan Paul.
- PUSKAS, D. (2002). De l'importance de la constitution de l'ordre symbolique et de son maintien par la fonction paternelle. Filigrane, 11, 1, 22-39.
- RASSIAL, J-J. (2001).
- REID, W. et FONTAINE, J-G. (1988). Troubles de la personnalité. In Psychiatrie clinique : une approche bio-psycho-sociale (sous la direction de P. Lalonde, F. Grunberger et al.). Montréal : Gaëtan Morin Éditeur.

ROIPHE, H. et GALENSON, E. (1979). The development of Sexual Identity : Discoveries and Implications. In On Sexuality : Psychoanalytic Observations. (sous la direction de Karasu, T. B. et Socarides, C. W.). New York : Ed. International Universities Press Inc. 1-18.

ROIPHE, H. et GALENSON, E. (1981). La naissance de l'identité sexuelle. Paris: Presses universitaires de France, (1987).

ROSENFELD, D. (1992). Le rôle du père dans la psychose. Journal de la psychanalyse de l'enfant, La fonction paternelle 11, 13-38.

ROUSSILLON, R. (1999). Agonie, clivage et symbolisation. Coll. Le fait psychanalytique, Paris: Presses Universitaires de France.

ROUSSILLON, R. (1996). Jeux du cadre, cadre du jeu. Conférence de René Roussillon, Bruxelles.

SAMY, M. H. (1995). Origine de l'ambivalence parentale et incidence sur le comportement suicidaire chez les adolescents, Prisme, 5, 4, 434-443.

SANDLER, J. et ROSENBLATT, B. (1961). The concept of the representational world. Psychoanalytic Study of the Child, 17, 128-145.

SANTROCK, J. W. (1970). Paternal absence, sex-typing, and identification. Developmental Psychology, 2, 264-272.

SANTROCK, J. W. (1977). Effects of father absence on sex-typed behaviors in male children : Reason for the absence and age of onset of the absence. Journal of Genetic Psychology, 130, 3-10.

SEARS, R. R., PINTLER, M. H. et SEARS, P.S. (1951). Effects of father-separation on pre-school children's doll-play aggression. Child development, 17, 219-243.

SEGAL, H. (1969). Introduction à l'œuvre de Melanie Klein. Coll. Bibliothèque de psychanalyse. Ed. Presses Universitaires de France

SEGAL, H. (1995). Le complexe D'Œdipe aujourd'hui. Journal de la psychanalyse de l'enfant, Les psychothérapies psychanalytiques, 22, Paris: Bayard Éditions, 297-310.

SCHACHTER, J. (1999). The paradox of suicide : issues of identity and separateness. In Psychoanalytic Understanding of Violence and Suicide (sous la direction de Perelberg, R. J.) Londres: New Library of Psychoanalysis, 147-159.

STENDLER, C. B. (1952). Critical periods in socialization and overdependency. Child Development, 23, 3-12.

STENDLER, C. B. (1954). Possible causes of overdependency in young children. Child Development, 25, 125-146.

STATISTIQUE CANADA. Recensement 1996 et 2001. www.statcan.ca (consulté le 11-12-05).

STOLLER, R. J. (1968). Sex and gender. New York: Science House.

SULLEROT, E. (1992). Quels pères? Quels fils?. Paris: A. Fayard.

SUTTON-SMITH, B., ROSENBERG, B. G. et LANDY, F. (1968). Father-absence effects in families of different sibling composition. Child Development, 38, 1213-1221.

THIEL-GODFRIND, V. (1969). Essai de systématisation de la notion de psychopathie dans Psychiatrie de l'enfant, Vol. XII. Paris : Presses Universitaires de France.

THOMPSON, N. L. (1973). A.Parent-child relationships and sexual identity in males and female homosexuals and heterosexuals. Journal of Consulting and Clinical Psychology, 41, 120-127.

VASSE, D. (1969). Le temps du désir. Paris: Seuil.

VRAKAS, G. (1999). Le suicide chez les jeunes : un phénomène multifactoriel, Vis-à-vis, 9, 2, site Internet : www.cam.org/~aqs/docs/vav/v09/v09n2-03. (consulté le 19-10-03).

WINCH, R. F. (1949). The relation between loss of a parent and progress in courtship. Journal of Social Psychology, 29, 51-56.

WINNICOTT, D. W. (1954). La position dépressive dans le développement affectif normal. In De la pédiatrie à la psychanalyse. Paris : Payot. (1969).

WINNICOTT, D. W. (1945). L'enfant et sa famille, Paris: Petite Bibliothèque Payot (1957).

WINNICOTT, D. W. (1969). De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris: Petite Bibliothèque Payot.

WINNICOTT, D. W. (2000). La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques, nrf, Paris: Gallimard.

ANNEXE A

Christine Pagé, B. Sc.
Psychothérapeute,
Étudiante au doctorat en psychologie
Université du Québec à Montréal
Tél. : 514-772-0708
Sous la direction de Louis Brunet, Ph.D.
Psychologue, Professeur
Département de psychologie
Tél. : 514-987-4804

**Formulaire de consentement de participation à une recherche doctorale
à l'intérieur d'une psychothérapie d'enfant**

La présente recherche vise à analyser l'impact de l'absence de contact paternel depuis plusieurs mois ou années sur le développement psycho-affectif du garçon d'âge scolaire. Parmi les objectifs de la recherche, nous voulons vérifier de quelle façon le garçon construit son identité masculine à travers l'absence de son père. Pour ce faire, nous utiliserons le matériel affectif exprimé par l'enfant à l'intérieur de la psychothérapie à travers ses jeux, ses dessins et ses verbalisations. Pour faciliter le travail d'analyse du matériel obtenu en entrevue, nous enregistrerons les séances sur cassette audio. Pour assurer la confidentialité du matériel enregistré, seul la responsable de la recherche y aura accès

En tant que participants à cette recherche, vous pouvez être assurés que votre anonymat sera complètement protégé. Votre nom n'apparaîtra que sur ce formulaire de consentement. Les formulaires de consentement et le matériel audio seront conservés sous clé pendant cinq ans par la responsable de la recherche.

Quelle que soit la raison, vous avez la liberté de vous retirez en tout temps de votre participation à la recherche.

La participation à la recherche n'implique pas d'autre implication de la part du parent et de l'enfant que le processus de psychothérapie en tant que tel, c'est-à-dire, entrevues hebdomadaires, évaluation affective de l'enfant, collaboration de la part du parent et psychothérapie d'enfant à l'aide du jeu et des dessins. La durée de la participation à la recherche se déroulera sur une période d'une quinzaine d'entrevues. Par la suite, la mère et l'enfant seront libres ou non de poursuivre le processus de psychothérapie selon les modalités régulières de la psychothérapeute.

Nous vous remercions de votre aide précieuse à l'avancement de nos connaissances,

Christine Pagé
Responsable de la recherche

J'ai pris connaissance des renseignements fournis ci-haut et je consens à participer à cette recherche.

Afin de préserver le caractère éthique et déontologique de la psychothérapie, je reconnais ne pas avoir de liens de parenté ou d'amitié avec la responsable de la recherche et de la psychothérapie.

J'ai reçu une copie de ce formulaire de consentement,

Signature du parent -----

**Signature de la responsable de la recherche -----
et de la psychothérapie**

Lieu-----

Date-----